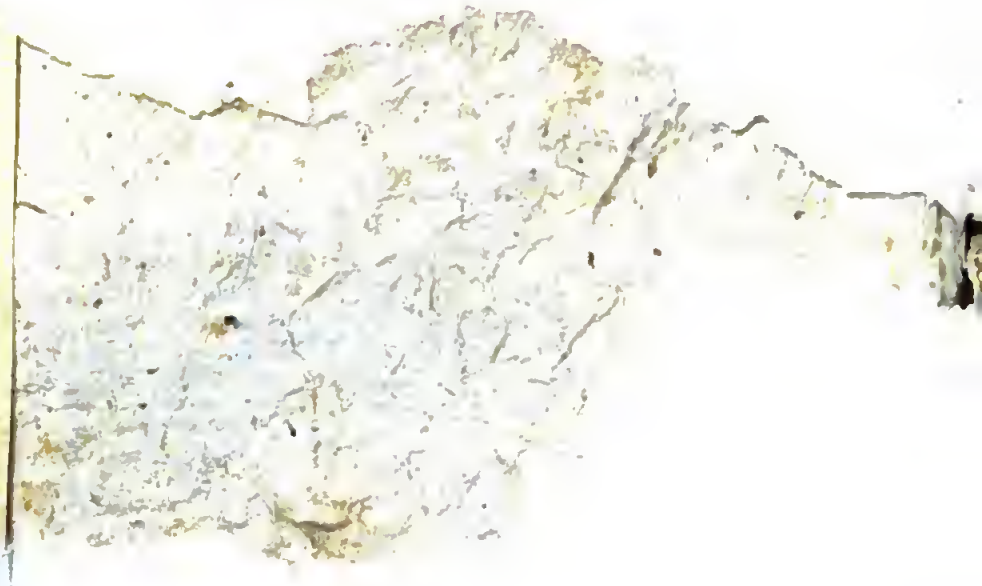
BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
27 C
M 17



C. 54. e

LES CARACTERES DE L'HOMME SANS PASSIONS

Chez IEAN BALAM, *rue Grenette, á S. Andre*

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

ROMA
VITTORIO EMANUELE

LES

CARACTERES DE L'HOMME SANS PASSIONS,

SELON LES SENTIMENS DE SENEQVE.

S. Maria de Scala

A LYON,

Chez IEAN BALAM, Imp. ruë Grenette, à l'Image Saint André.

M. D.C. LXVI.

AVEC PERMISSION.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

ADVIS
AV
LECTEVR.

Veritati nemo præscribere potest, non spatium tẽporum, non privilegia Regionum. Tertul. lib. de velãd. virg. c. 1.

BIEN que la Verité ſoit commune à tous les hommes, que ſa beauté ne faſſe point de Rivaux, que les aveugles la reuerent auſſi bien que les clair-voyans, & qu'elle dépende auſſi peu du Temps pour ſe faire connoître, que des Sens pour ſe faire aymer; bien qu'elle ſoit infuſe dans l'eſprit de tous les mortels, que la diverſité des

Climats n'altere pas ſa nature, qu'elle ſoit auſſi conſtante dans Rome que dans Athenes, & que la coûtume qui deſtruit les Loix ne puiſſe abolir ſes maximes : neantmoins l'experience nous fait voir, que rien ne nous eſt plus inconnu ſur la Terre : que la Philoſophie qui devroit nous la montrer, nous l'a déguiſée: qu'elle a fait vne idole de tout ce qui luy reſſemble: & que confondant ſon ombre avec elle méme, elle a fait paſſer les Opinions que nous défendions pour autant de Veritez.

Les Stoïques ont crû de

n'eſtre pas iniuſtes pour eſtre particuliers, que la ſeverité de leur Doctrine ne combattoit pas la Raiſon, & que pour avoir des ſentimens plus élevez que ceux du commun, ils ne laiſſoient pas d'étre moins veritables. La vertu qu'ils reverent en leur Sage, leur a ſemblé trop iuſte pour deshonnorer leur procedé: ils n'ont pas craint de défendre vn parcty, qui avoit toutes les honeſtes gens pour garants; & ils euſſent penſé douter de ſon merite, s'ils euſſent fait difficulté de s'engager dans vne Eſcole qui la protegeoit. Les Peripateticiens

Iudicia nullius ius determinus, ſed firmius efficiũt. l. 87 ff. de reg. iuris

ciens ont fondé leur Science ſur le nombre de ſes Partiſans; & appuyez ſur l'opinion du Peuple, ils ont aſſuré que ce qui eſtoit receu de la plus grande partie des hommes, ne pouvoit eſtre fautif. Ils diſent que Zenon ne s'eſt éloigné d'eux que par caprice, que ſes enſeignemens ne ſont differens des leurs qu'en ſa façon de parler; & que iamais il n'eut pensé à eſtablir le Portique, ſi l'envie qu'il portoit à Polemon ne luy eût mis en la bouche ces ſuperbes paroles, qui le ſeparent des autres Philoſophes. Si bien que la Verité, qui ne peut

eſtre diviſée par le nombre des Auditeurs, ny alterée par les privileges des Provinces, s'eſt veu mal-heureuſement partagée entre deux Sectes differentes, & comme ſi elle eût ceſſé d'etre elle-meſme, elle ſe trouva preſque forcée de couvrir vn menſonge pour s'étre renduë particuliere. Car la multitude des Diſciples n'eſt pas vn argument infaillible pour authoriſer la Doctrine des Peripateticiens : vn homme n'eſt pas ſi bien ſuivy que ſon Antigoniſte ; le nombre des Partiſans eſt ſouvent vne marque d'erreur ; & comme les

mauvaiſes Cauſes,ont leurs Advocats, les Opinions les plus ridicules ont leurs Approbateurs. La Verité triomphe aſſez, quand elle peut eſtre receuë des Bons; le nombre de ceux qui la courtiſent, ne releve pas ſa gloire; & comme elle eſt deſintereſſée, elle ne cherche pas de plaire à beaucoup de perſonnes. Si les Stoïciens donc ne ſont pas en vogue, s'ils ſemblent avoir moins de Verité que leurs Ennemis,s'ils n'ont pas cét eſclat qui rend les autres inſolens;ils doivent ce mal-heur à la ſeverité de de leur Profeſſion.La Vertu

qui devoit leur donner des admirateurs, leur a donné des envieux; & comme la rigueur de l'Evangile a rendu les Chreſtiens odieux aux Turcs, & aux Barbares, la gravité du Portique a rendu les Stoïques mépriſables aux Philoſophes.

Mais quelques efforts qu'ait fait la Malice pour decrediter leurs ſentimens, elle n'a pû empêcher qu'ils n'ayent acquis des Partiſans : les plus grands Eſprits de l'antiquité ont défendu leur party ; & ſi nous croyons vn Hiſtorien de noſtre Siecle, Pline & Tacite, Plaute & Arnobe ne

reconnoiſſent point d'autre Doctrine que celle qu'ils ont puiſée dans leurs Eſcoles. Tertullien ne défend-il pas vne grande partie de leurs Paradoxes ; & ne faut-il pas avoir perdu le iugement pour ne pas remarquer, que leurs penſées ſont vne grande partie de ſes Eſcrits ? Clement Alexandrin n'eſt-il pas Stoïque en toutes ſes œuvres, ne nous rend-il pas les Myſteres du Chriſtianiſmes familiers par leur Doctrine, & n'enſeigne-il pas l'honneſteté aux Fideles par les Diſcours de ces Payens: C'eſt pourquoy ſe-

Lipſius lib. 10. Manuduct. ad Stoi. Philoſ.

condé de tant d'illuſtres Docteurs, i'ay crû que ie ne pouvois errer en marchant ſur les pas des Stoïques ; & que ie pouvois entreprendre hardiment de montrer que le Sage peut vivre ſans Paſſions, puis que ces Grands Hommes l'ont premierement défendu. Si ie ne me ſers pas de leur raiſonnement en cét Ouvrage, c'eſt parce que i'entreprens d'eſcrire en Philoſophe, & non pas en Theologien ; & que je taſche de prouver mon deſſein plûtoſt par raiſon, que par authorité.

Ie fais donc voir avec

Seneque, que la Raiſon eſt le propre bien de l'homme ; que c'eſt ſon vnique advantage ; que les Biens du Corps & de la Fortune ne ſont pas en ſa puiſſance ; & que ſans chercher des Richeſſes hors de luy-méme, il peut trouver ſa Felicité dans ſa Vertu.

En ſuite de ce, ie décris les Paſſions en general : où ie montre aſſez évidemment, ce me ſemble, qu'elles ne ſont pas nées avec nous ; que les Sens & l'Opinion en ſont les ſources ; qu'elles ſont invtiles à la Vertu ; & que l'homme ne peut s'en ſervir, ſans ſe

rendre leur Eſclave. Puis ie deſcens aux particulieres : où apres avoir fait leurs caracteres, ie découvre la foibleſſe du Plaiſir, l'ingratitude du Deſir, l'iniuſtice de la Crainte, & la lâcheté de la Douleur. Si ie ſuis vn peu trop prolixe au commencement des Diſcours, i'ay iugé à propos de n'en dire mot, de crainte que l'excuſe que i'apporterois ne retournaſt à mon advantage, & qu'on ne fiſt vne perfection du plus grand de mes défauts.

TABLE

Des Matieres contenuës en cét Ouvrage.

PARTIE I.

DEFENSE des Stoïques contre les Passions. 1

Que le bien de l'homme consiste à vivre selon les Loix de la Nature. 15

Suite du mesme suiet, & des advantages de la Raison. 27

Que la felicité du Sage n'est pas fondée sur les biens du corps. 37

Que les Biens de la Fortune ne peuvent composer la felicité de l'homme. 54

Que la seule Vertu fait le souverain Bien de l'homme Sage. 64

Que les Vertus morales des infidelles ne sont pas criminelles. 74

Quelle est la nature des Passions, & en quelle faculté de l'Ame elles resident. 87

Du nombre des Passions selon les Stoïciens. 96

Que les Passions ne sont pas naturelles à l'homme. 106

Que les Sens & l'Opinion sont les deux principes de nos Passions. 119

TABLE

Que les Passions ne peuvent pas servir à la Vertu. 128
Qu'il n'y a point d'homme plus miserable que celuy qui est suiet aux Passions. 144
Que l'homme Sage peut vivre sans Passions. 154

PARTIE II.

De la nature de la Ioye. 172
Que l'amour de la beauté est ennemy de la Raison, & qu'il n'est pas tant vn effet de la nature que de l'opinion. 183
Que la Science est fascheuse, & que les plaisirs des Sçavans sont meslez de douleur, de danger & de vanité. 196
Que les Bastimens & les Iardins des Grands ne sont pas tant les inventions de la necessité, que de la vanité & de l'opinion. 210
Que la pompe des Habits découvre l'impudicité ou l'ambition de ceux qui les portent. 222
De la nature du Desir. 234
Que le desir des Grandeurs & des Richesses engage les hommes dans la misere & le peché. 245
Que la Hardiesse est inutile aux Sages, pour attaquer ou se defendre contre le Mal. 261
Que l'Esperance est ingrate, timide & incertaine. 269
Que la Colere est aveugle dans la vengeance, temeraire dans le combat, & insolente dans la punition. 279
De la nature de la Crainte. 296
Que les tourmens n'ont rien de plus cruel que l'opinion, & qu'il n'y a que les fols ou

les laſches qui les apprehendent. 307
Que le Sage ne craint pas la Mort, & qu'il la regarde comme la fin de ſes miſeres & le principe de ſa felicité. 319
Que le Deſeſpoir eſt meſlé de laſcheté, de fureur & d'iniuſtice. 332
De la nature de la Douleur. 342
Que les diſgraces de la fortune n'attriſtent pas le Sage, & qu'elles ſont également avantageuſes aux innocens & aux criminels. 349
Que le Sage eſt heureux dans le Banniſſement & la Priſon. 361
Que la Compaſſion & l'Envie ſont ennemies de la Sageſſe. 370

L'HOMME

L'HOMME SANS PASSIONS.

Premiere Partie.

DES PASSIONS EN GENERAL.

PREMIER TRAITTE'

Du ſouuerain Bien de l'Homme.

DISCOVRS I.

Defenſe des Stoïques contre les Paſſions.

LA calomnie ne ſe montra iamais plus inſolente, que lors qu'elle entreprit ſur la reputation des Stoïciens : qu'elle decredita leur doctrine, pour diminuër leur innocence : & que par vne police auſſi malicieuſe qu'intereſ-

L'Academie, qu'on peut appeller la mere de la civilité, fut la premiere qui la perſecuta: elle la traitta en Rebelle, parce qu'elle s'écartoit de ſes principes, & apprehendant que leur progrez ne cauſaſt ſa déroute, elle tâcha de les rendre hypochondriaques aux iugemens de tous les hommes. On ne trouua alors ſi petit Grimaud dans l'Eſcole de Platon, qui ne ſe meſlât de leur donner ſur les ongles. Tous ſes Diſciples devinrent Maiſtres en l'art de médire: & comme ils ne purét accorder la ſeverité de leurs maximes avec la molleſſe de leurs opinions; ils les firent paſſer pour des bravaches, & des extravagances autant criminelles, qu'elles leur paroiſſent ridicules.

Le Licée ne luy fut gueres plus officieux que l'Academie; & Ariſtote qui luy a fait la guerre en Renard, n'a pas moins travaillé à ſa perte que Pythagore, en l'attaquât à force ouverte: car quoy que ces deux Philoſophes furent de differéte opinion; que leurs principes ſe contrariaſsét, & que les penſées du cadet, ne s'accordaſſent avec les ſentimens de ſon aiſné: cepẽdant celuy-là peut ſe vanter, d'avoir défait ſes ennemis en ſecourant ſes adverſaires; d'avoir défendu ſa propre cauſe

en plaidant celle des Arabes contre les Stoïques,& paſſant de l'Eſcole au Cabinet,d'avoir imité les Politiques, qui employent les armes des factieux, pour domter les Rebelles de leurs Eſtats. Car bien que ce Philoſophe ce fuſt acquis par tout des Diſciples,que la politeſſe de ſon raiſonnement attiraſt les Princes dãs ſon Eſcole,qu'il obligeât la ville d'Athenes à ſe taire,& qu'il vit tous ſes Citoyẽs diſpoſez à luy élever des Statuës au milieu de leur place:neantmoins il iugea que pour aſſeurer ſa doctrine, il falloit abbattre celle des Antagoniſtes ; que l'ombre d'vn ennemy eſtoit touſiours dangereuſe dans vn Eſtat qui ſe plaiſt à la nouveauté ; & quiconque vouloit regner abſolument dans ſes Provinces, devoit chercher ſa conſervation dans ſa déroute, ſa victoire dans ſa mort, & ſon ſalut dans ſon tombeau.

Si Platon fuſt plus iuſte que ſon Diſciple,& ſi pour être plus divin,il iugea plus raiſonnablement de leurs opinions,il ne fut pas plus courageux : & s'il témoigna moins de paſſion à leur défaite, il ne fit pas voir aſſez de reſolution pour les ſuivre,ou pour les deffendre. Car qui penetrera bien dans les écrits de ce ſublime

Philoſophe, y verra que s'il eſt leur Panegyriſte, il n'eſt pas leur Partiſan; s'il revere leur vertu, il deſeſpere de l'acquerir; s'il eſt amoureux de ſes perfections, il eſt ennemy de la ſeverité qui l'accõpagne, & s'il a conçeu vne haute eſtime de leur doctrine, il n'a pas aſſez de courage pour l'embraſſer. Dans ſon Theatre il confeſſe qu'vne Vertu ſi élevée demande ſes reſpects plûtoſt que ſon amour, & qu'elle eſt trop auſtere en ſes Philoſophes, pour en faire vn de ſes Amans.

Quelqu'autres modernes plus zelés à leur ruïne, ne ſe contentẽt pas de cét adveu: mais biẽ plus ſuperbe que ceux qu'ils accuſent de vanité, adorẽt leurs penſées, preferent leurs iugemens à ceux de leurs Maiſtres, & comme ſi toutes leurs paroles eſtoient des oracles, ils appellent de leurs advis pour n'eſtimer que les leurs. Ils diſent donc, que l'orgueil eſt l'ame de toutes les actions des Stoïques, que l'honneur qu'ils attendoient en recevoir, en eſtoit le motif, & que l'eſperance qu'ils avoient de ſurvivre à leur tombeau, en eſtoit le premier mobile.

Or bien que ie defende le party des Stoïciens, & que ie n'approuve en ce Traitté, que les opinions qui ont du

Amicus Plato, amicus Socrates, sed amica Veritas. Aristot. 1. Ethic. ad Nicom.

rapport avec celles de Seneque, ie ne laisse pas de cherir Socrate & d'étre amy de Platon, & d'honnorer la Verité en la bouche mesme de ses adversaires. Aussi avois-ie de la peine de croire, que ces Autheurs qui les ont si souvent combattus, ayent eu dessein de ternir leur reputatiõ, & acquerir de la gloire au desavãtage de leur hõneur. I'ayme mieux me persuader qu'ils ont preferé leur satisfactiõ à la verité, qu'ils ont cherché à contenter leurs humeurs, plûtost que leurs consciences, & cõduits par l'amour qui les aveugloit, ils se sont fort peu soucitez d'étre veritables, pourveu qu'ils puissent paroître eloquens: Qu(ce qui est de plus apparent, & qui excuse mieux leur foiblesse) comme les Satyriques sont plus fertils que les Eloges, que nous sommes ingenieux à médire, & tardifs à loüer; & que les invectives agréent mieux à nos esprits que les Panegyriques, on peut dire qu'ils ont invẽté des erreurs pour les blâmer, & qu'ils ont formé des monstres pour les combattre, & que meslant l'artifice des Poëtes, avec la liberté des Orateurs, ils se sont figurez des taches, pour se donner du plaisir de les découvrir. Car quelle apparence y a-t'il, qu'ils iugeassent les Stoïques

criminels pour avoir abandonné l'Academie & quitté le party de ſes Maiſtres pour ſoûtenir celuy de la Verité ? qui pourra legitimement les accuſer d'inſolence pour avoir fait la cour à la Vertu,& de luy avoir gagné des Amans, & des admirateurs ? n'eſt-ce pas vne temerité de traitter des Philoſophes en Rebelles, pour avoir pris la Nature & la Raiſon pour leurs guides ? eſt-ce vn crime d'aſpirer à l'honneſteté ? & peut-on condamner vn homme d'injuſtice pour avoir eſſayé d'étre plus vertueux que ſes cõpagnons? Cependant c'eſt la faute des Stoïques : ils ſont coupables, pour avoir voulu eſtre trop gens de bien ; leurs inſtructions ſont ſuſpectes, parce qu'elles ſont trop auſteres ; leur vie eſt odieuſe, parce qu'elle eſt trop retirée;& leurs Diſciples ne paſſent auiourd'huy pour des aſnes,que parce qu'ils ſe ſont voulu trop approcher des perfections des Anges.

Il eſt vray, que ceux qui raiſonnent des principes par les conſequences qu'ils produiſent,& qui iugent de la bonté d'vne Cauſe par le nombre de ſes Advocats,ne ſçavent pas bien s'imaginer, que l'Eſcole de Zenon ait autrefois eſté la plus auguſte, puis qu'elle n'a encore

produit que des fantoſmes : que la Felicité dont elle entretient ſes Diſciples, n'ait fait que des Bien-heureux imaginaires, & que ce Sage qu'ils nous ont promis, paſſez tant de ſiecles, n'ait encore paru qu'en Idée. Ils adjoûtent qu'il faut qu'elle ait eſté bien peu eſtablie, puis qu'elle n'a pû conſerver ſon innocence en ſa iuſtice ; qu'elle ait trouvé la fin de ſa gloire, dans le tombeau de ſes Autheurs, & qu'elle ait eſté obligée à emprunter la plume d'vn de ſes Diſciples, pour conſerver la memoire de ſes anciennes grandeurs. En effet ſi Seneque ne l'eût reſſuſcitée dans ſes œuvres, & s'il ne luy eût rendu par ſon eloquence, cét éclat que le temps & la malice de ſes jaloux luy avoient ravy, ſes preceptes ſeroient enſevelis dans le ſilence, leurs paradoxes nous ſeroient inconnus, nous travaillerions encore aujourd'huy, pour ſçavoir le nom de celuy qui l'a commencée, & tous les Hiſtoriens ne ſçauroient nous apprendre à qui Ariſtote doit le commencement de ſes querelles, ou à la honte de Zenon, ou aux effronteries des Cyniques. Ces reproches ont quelque apparance de verité : & comme ceux qui

les forment ſont preoccupez de paſſion, on peut ſoûtenir, qu'ils ont le meſme bon-heur que les furieux, qui prononcent ſouvent des Oracles ſans y penſer. Car bien que ie m'intereſſe dans l'hõneur de mes Maîtres, & qu'il me ſoit plus avantageux de parler en leur langage, que de m'accommoder aux foibleſſes de leurs ennemis; ie confeſſe pourtant avec eux, que le Sage qu'ils approchent ſi prés de leurs Dieux, & que l'Academie met ſi peu loin des choſes fabuleuſes, n'a encore paru que dans leurs écrits: & que ſi on a veu des hommes qui luy ont bâty des temples, il ne s'en eſt pas encore trouvé qui ait chargé ſes autels que de vœux pour ſa naiſſance. Auſſi le Philoſophe Romain, qui eſt ſi injuſtement condamné, pour avoir égallé ſon Sage à ſon Iupiter, & d'avoir vny en ſa perſonne les infirmitez d'vn homme avec la felicité de ſes Dieux, ne pretend pas tant d'en depeindre l'Original que la Copie: & qui examinera bien le ſens de ſes paroles, avoüera qu'il ne nous en propoſe que l'idée, qu'il ne cherche de nous conduire à vn objet par le miroir qui le repreſente.

Quand Fabius, ſonne vn Cheual,

qu'il luy enſeigne l'Art de perſuader, qu'il luy monſtre le moyen d'émailler ſes diſcours,& qu'il luy apprend à groſſir ſes periodes pour élever la baſſeſſe de ſes penſées : quand il déguiſe la verité ou le menſonge par l'Ironie;qu'il employe l'Apoſtrophe pour faire parler des Statuës, ou des Tombeaux, qu'il cherche vn babil affetté dans l'Anthiteſe , pour decevoir ſes Auditeurs,qu'il appelle l'Hyperbole pour exaggerer des vices éclattans, ou diminuër des vertus veritables,&qu'il invente cent nouvelles façons de parler pour rendre ſon ſtile plus floriſſant : on peut dire qu'il a atteint la perfection de l'Art de bien dire,qu'il s'eſt rendu le Pere de la Rhetorique,qu'il a fait renaiſtre celle qui luy avoit appris à parler , & d'avoir étalé tous les artifices qui peuvent rendre vn Orateur accomply. Neantmoins il faut confeſſer que ce bien-diſant eſt encore à venir,& que celuy qu'on trouve ſi bien dépeint dans ſes œuvres, n'a pas encore monté en Chaire, ny plaidé de cauſe au Barreau.

Qui s'eſtonnera donc que le Sage des Stoïques n'ait pas encore paru ? que ſes grandeurs ayent devancé ſa naiſſance ? qu'il ſoit parfait avant l'âge?& qu'il ſoit

devenu l'amant, auſſi bien que l'admirateur de la Vertu, avãt que de l'avoir pratiqué? Ce n'eſt pas peu de gloire à Seneque, de l'avoir élevée à vn degré, où ſes jaloux n'oſent le regarder ſans envie; & de l'avoir renduë la honte des Peripateticiens, apres l'avoir fait l'eſtonnemẽt des Cyniques. Vn Conquerant ne paſſe pas pour temeraire, pour avoir projecté des deſſeins que ſon eſprit n'a pû executer, ou qui a employé des vertus heroïques pour remporter vne victoire ordinaire. La valeur ſeroit ſans éclat, ſi elle eſtoit limitée, ſi les efforts eſtoient aſſujettis aux loix de la Prudence, & ſi elle eſtoit toûjours obligée de ſe renfermer dans les bornes que luy preſcrit la Morale.

Cette raiſon pour eſtre convainquante, ne ſatisfait pas les plus opiniaſtres; & bien que les Peripateticiens confeſſent avec nous, qu'il n'eſt pas plus impoſſible à Seneque de mettre au jour ſon Sage, qu'à Fabius ou à Ciceron de former vn Orateur parfait, cependant ils ne peuvent pas bien comprendre, comment ce Sage peut eſtre ſans Paſſions; qu'il ſoit homme, & qu'il n'en ait pas les defauts: & qu'il ſoit engagé dans le corps & qu'il n'en reſſente pas les foibleſſes

Nascitur ex effectibus virtus, & nata cum illis consistit. Architas apud Stob serm 1.

Ils assurent avec leur Maistre, que ces mouvemens nous sont naturels, qu'il n'est pas en nostre pouvoir; dempescher leur naissance: qu'ils sont les semences des vertus, & que comme la parole & l'action sont les plus belles parties de l'Orateur; les Passions sont les aides que la Nature nous a donnez, pour nous rendre agissans & vertueux Que tandis que l'Esprit sera vni à la matiere, que l'Ange sera vn méme composé avec la Beste, & que l'Ame sera contrainte de trafiquer avec le Sang & la Chair; elle ressentira des emotions: que ces foiblesses de son Ame sont le suiet de son merite, & de ses victoires; & qu'il est necessaire à l'homme, qu'il se fasche & qu'il craigne; qu'il se réjouisse & qu'il s'afflige, s'il veut estre iuste & prudent, temperant & courageux. Car à les entendre parler, la vertu seroit sans employ, si elle n'avoit ces monstres à combattre, & cette illustre habitude, qu'on peut appeller l'ame des actions des Philosophes, seroit languissante, si elle n'avoit ces soufflemens de l'appetit sensitif, qui la tissent en haleine.

Mais qui ne voit d'abord que ce raisonnement choque les principes de la

Morale, que c'eſt abbaiſſer la Vertu, que de la rendre dépendente de ſes Eſclaves ? & que c'eſt permettre à des rebelles d'entreprendre ſur ſon pouvoir, que de luy rendre vtiles des ennemis qui la détruiſent ſous ombre de la fortifier, ou de la ſecourir ? Auſſi ie ſuis de l'advis de Socrate, & joſe dire auec luy, qu'auſſi long-temps que l'Ame informera la teſte des fols, elle ſera contrainte de concevoir des Paſſions : & tandis qu'elle n'aura pas des ſentimens plus élevez que ceux du peuple, elle ſe trouvera forçée de craindre vn mal-heur ; de former des entrepriſes, d'en eſperer des bons ſuccez, de ſouhaitter des biens, & d'en regretter la perte. Mais ſi elle enviſage tous ces objets avec indifference, ſi elle reçoit les diſgraces de la Fortune de meſme façon que ſes bons offices, ſi elle voit ſans trouble la mort peinte ſur le viſage du corps qu'elle anime, ſi elle conſidere ſes richeſſes de meſme œil que celles de ſes voiſins, ſi elle ſe mocque de la douleur, & ſi elle met tout ſon bien en la poſſeſſion de la vertu ; à quoy luy ſerviront les Paſſions ? pourquoy deſirera-t'elle des threſors, puis qu'ils ne ſont

pas ſa felicité! pourquoy craindra t'elle des maux, puis qu'elle n'en reconnoiſt point d'autres que le vice, & dont elle peut empeſcher l'arrivée par les ſeuls actes de ſa volonté? pourquoy apprehendera-t'elle la mort, puis qu'elle y trouue ſon advantage? pourquoy appellera-t'elle la colere à la vengeance d'vne injure, puis qu'elle ne la reſſent pas? & pourquoy tirera-t'elle de la ioye des faveurs de la Fortune, puis qu'elle eſtablit ſon bonheur en ſa conſcience? les Paſſions ſont donc inutiles aux Sages; il n'y a que les foibles ou les inſenſez qui les reſſentent, & ſi nous conſultons meſmes ceux qui leur ont donné des bons vſages, ils confeſſeront avec nous, quelles favoriſent pluſtoſt le Vice que la Vertu qu'elle ſont plus criminelles qu'innocentes, & qu'elles ſont plus propres à fomenter qu'a deſtruire les deſordres de noſtre Ame.

Mais encore qui pourra croire que la Vertu ſoit oyſeuſe, ſi elle ne declare la guerre à des monſtres? & que cette noble qualité ſoit languiſſante, ſi elle ne donne des combats pour aſſuiettir des Rebelles, & ranger des ſeditieuſes à la raiſon; Elle eſt ſans doute trop genereuſe, pour vouloir emprunter ſa gloire de la déroute de

ſi foibles ennemis: elle ſe iuge aſſez bien employée, quand elle fait les ornemens de noſtre Ame, & que meſpriſant l'inſolance de ſes Eſclaves elle s'occupe à nous rendre accomplis & vertueux. Quand le Soleil acheve ſa carriere, qu'il ſe retire de noſtre Horiſon, que ſon eſloignement cauſe nos nuicts, & qu'il va chercher vn autre partie du Monde pour l'eſclairer, il n'eſt pas moins puiſſant que lors qu'il diſſipe nos tenebres, qu'il dore les coupeaux de nos montagnes, & qu'il produit l'email de nos iardins & de nos prairies. Mais comme il ne tire pas ſa lumiere de noſtre obſcurité, qu'il eſt chaud dans vn pays d'où nous ne reſſentons pas les ardeurs, & qu'il regne auſſi abſolument chez les Antipodes que dans l'Affrique: auſſi la Vertu ne tire pas ſes grandeurs de nos deſordres; & elle n'eſt pas moins agiſſante lors qu'elle traitte avec ſes Amans que lors qu'elle attaque le Vice, & qu'elle défait les Paſſions.

DISCOVRS II.

Que le bien de l'Homme conſiſte à vivre ſelon les Loix de la Nature.

LEs Oracles des Anciens ont ſi peu de rapport avec leur nom, & les

Inter tres Apol linis

egebat interprete & fors ipsa referenda ad fortes Christ eppus

evenemens qui les ont ſuivis, ſont ſi differents de leurs promeſſes; qu'on peut douter ſi les Demons qui les ont prononcez ayent iamais aſpiré à la Divinité: s'ils n'ont pas cherché à paroiſtre plus malicieux que puiſſant; & s'ils n'ont pas eu autant de deſſein, d'abuſer de la crudelité des ſuperſtitieux, que de chaſtier la vanité des Philoſophes. Car qui examinera bien tous leurs procedez, verra aiſement qu'ils n'ont pas de ſincerité dans leurs paroles: & comme les Renards, qui donnent le change aux Chaſſeurs, ils nous enveloppent dans leurs détours, & nous conduiſent dans le peril, quand ils ſemblent nous eſcarter. S'ils promettent aux Laboureurs vn heureuſe recolte, s'ils flattent les Conquerans de la déroute de leurs ennemis, s'ils aſſurent les Amans de la recompenſe de leur fidelité, & s'ils obligent les Marchands à chercher des Terres eſtrangeres pour y eſtablir leur fortune, ils ſont auſſi trompeurs, que lors qu'ils inſtruiſent les Philoſophes qu'ils apprennent aux orgueilleux à moderer leurs ambitions, qu'ils preſcrivent des reigles aux avares pour aſſouvir leur convoitiſe, & qu'ils enſeignent à tous les hommes

des vertus qu'ils ne peuvent pratiquer. Enfin tout ce qu'ils revelent eſt fautif, & on n'a encore rien veu ſortir du temple d'Apollon, qu'il ne ſoit devenu vn menſonge, qu'il n'ait approché de l'impoſſible : la Pythie a perdu la plus grande partie des Monarques, ſes Oracles ont affoibly le plus orgueilleux Empire de l'Europe; & ſes predictions ont eſté plus funeſtes à la Republique Romaine, que la revolte de ſes ſujets, la faction des Seditieux, l'ambition de ſes Generaux, & la rencontre de ſes Ennemis. Car appuyée ſur la fidelité de leurs parolles, ſes Capitaines negligerent les advantages qu'ils avoient couſtume de prendre ſur leurs adverſaires; & tenant la victoire aſſurée, ils ſe diſpoſerent pluſtoſt à triompher, qu'à combatre; & à ſe rendre maiſtres du Camp, qu'à le diſputer.

Les Philoſophes qui les ont voulu conſulter en leur conduite, n'ont pas mieux reuſſi que les Souverains: & ceux qui ſe glorifient d'avoir penetré tous les ſecrets de la Nature, connu les maximes de la Police, & developpé toutes les paradoxes de la Morale; s'eſtonnerent qu'ils devenoient ignorans dans l'Eſcole de la Sageſſe : & que ſans rien

Chilo quid difficile.

mun avoir perdu de leur doctrine, ils ne pou-
inter voient comprendre leurs pensées, ou
rogas donner vn sens asſuré à des paroles qui
tus leur paroiſſent d'abord ſi intelligibles.
ſip- Mais de tant de maximes qui ſortoient
ſum de la bouche de ces Singes de la Divini-
agno té, ils n'en iugerent pas de plus obſcure
ſcere que celle qui leur commanda de *ſe con-*
reſ- *noître eux-meſmes*, ces deux paroles les
pon mirent au deſeſpoir: ils virent toute leur
dit: ſcience bornée par quatre ſyllabes: ils
Vnũ n'eurent point de peine d'avoüer qu'ils
quẽ eſtoient ignorans, puis qu'ils eſtoient
que cachez à eux-meſmes: & qu'ils avoient
enim ceſſé d'eſtre Philoſophes, quand ils
mul avoient negligé d'apprendre comment
ta ix ils devoient les devenir.
cœco
amo- Il eſt vray que la Medecine vint au ſe-
re ſi- cours de l'Academie; & que par vne en-
bi at- trepriſe qui ſurpaſſoit ſes forces, elle tâ-
tri- cha de luy apprendre ce qu'elle avoit ſi
bue- long-temps ignoré. Car comme ſi la ve-
re. rité eût eſté cachée dans les entrailles du
Sto. corps humain, & qu'en connoiſſant ſes
ſer. parties, elle deût eſtre ſuffiſamment in-
21. formée de ſes perfections, & de ſes dé-
fauts elle en fit la diſſection pour les dés
couvrir: elle inventa le fer pour ſonder
ſes playes: elle entama ſes vaines, pour

en tirer la pourriture du ſang; elle employa la lancette, pour écailler ſes vlceres, & en tirer la pierre des reins. Elle creut qu'en remarquant ſes maladies, elle ſeroit aſſez bien informée de ſa conſtitution, que la cónoiſſance des douleurs qui l'attaquent, feroit ſa gueriſon; qu'elle deviendroit ſçavante par la veuë de ſes maladies; & qu'il ſuffiſoit d'apprendre que la Goutte picquaſt ſes nerfs, que l'Opthalmie s'attachaſt à ſes yeux, que l'Eſquinance enflaſt ſa gorge, que la Pierre fiſt rage dans ſa veſſie, que la Colique déchiraſt ſes inteſtins, & que les flammes déchargeaſſent leur fureur ſur l'humide radical; pour ſçavoir de tant de miſeres l'état de ſa condition. Mais voyant que ſes efforts eſtoient inutiles, qu'elle n'eſtoit encore arrivée qu'à la connoiſſance de la plus baſſe partie de l'hõme: qu'il y avoit dans cette maiſon de chair, vn Hoſte du Ciel qu'elle n'appercevoit pas; & que ce corps qu'elle conſideroit, n'eſtoit que l'inſtrument de ſes operations: elle quitta bien-toſt le deſſein qu'elle avoit conceu de connoiſtre l'homme; elle abandonna vn Malade, dont elle ne pouvoit découvrir, que la moitié de ſes infirmitez: & toute honteuſe d'avoir trop entrepris,

Cauenda hac ignorantia, qua de nobis minus ſentimus; ſed plus

elle se resolut de laisser aux Philosophes vne connoissance qu'elle desesperoit d'acquerir par l'Anatomie.

illa, qua plus nobis tribuimus, per hanc de mon ibus, per aliã pecoribus so- ciam r. Bern lib. de dilig Deo.

Mais ceux-cy au lieu de faire reflexion sur les desordres du corps, d'estudier le cõmerce qu'il avoit avec l'esprit, de considerer que la plus noble partie d'eux-mesmes estoit engagée dans la boüe; que les chaînes qui les vnissoient, rendoient leurs miseres communes; & que contre l'ordre de la Nature, l'Esclave entreprenoit souvẽt sur les droits de sa Souveraine, ils s'amuserent à remarquer les advãtages de l'Esprit: ils quitterent la Servãte pour faire la cour à sa Maistresse, & tous ébloüis de ses perfections, ils en firẽt vn Tẽple, ou logerent leur souverain bien.

De là nâquirent toutes ces disputes, qui diviserent les Philosophes; car chacun deux en raisonna selon ses sentimens, & bastit vne felicité à sa mode: & cõme ils s'ignoroient eux-mesmes, ils se firent la guerre, sans cõnoistre le sujet de leur débat. Ils chercherẽt vn souverain Bien, & ne pûrent pas se rencontrer: ils en firent le panegyrique, & ne connurent pas les parties qui devoient le composer: & s'ils sceûrent qu'il estoit entẽ sur vne partie d'eux-mẽmes, ils en ignorerẽt le nom &

la qualité. Epicure qui s'eſt imaginé que ſon Ame eſtoit terreſtre, que ſa nature n'étoit pas differéte de celle de ſon corps, & que pour avoir des operations plus eſlevées, elle ne laiſſoit pas d'eſtre tirée d'vne méme matiere : chercha dans les beſtes dequoy ſe rendre heureux;& faiſant vne idole de ſon corps,il établit ſon bon-heur dãs la joüiſſance de la volupté Ariſtote qui fait le politique en toutes ſes œuvres,& qui a ſçeu ſi bien accorder la Philoſophie aux humeurs des Monarques de ſon ſiecle;a crû que la Felicité de l'homme devoit eſtre accompagnée des biens du corps & de la Fortune:que ſon bon heur étoit imparfait,s'il n'étoit auſſi ſain que puiſſant,& que pour eſtre content il devoit avoir des amis pour ſe divertir,des ſujets à cõmander, & des Enfans qui fuſſent auſſi bien les heritiers de ſes Vertus que de ſes Richeſſes.

Fieri non poteſt, certè agre, vtbo, na aliquis quis faciat ſine inſtrumento apparatu: multa enim, velut per organa, facilè da ſunt per amicos,

Si ce n'eſt pas vne trahiſon dans l'Eſcole d'abandonner le party d'vn ſi grand Maiſtre, & ſi on ne doit pas craindre d'encourir la cenſure de ſes Diſciples,en defendant le party de la Raiſon, & pour plaider la cauſe de Seneque on peut dire ce me ſemble, que ſes penſées ſont trop baſſes pour faire vn Chrêtié:& que ſes pa-

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

roles ne ſont pas aſſez genereuſes, pour former vn mediocre Philoſophe. Car qui pourra s'imaginer, que des biens qui ſont hors de nous, faſſent nôtre felicité? & que la Fortune, qui n'eſt qu'vne Chimere diſpenſe des faveurs, que nous ne pouvons attendre que de la vertu? pourquoy fonderions-nous nôtre bon-heur ſur des Richeſſes, puis que nôtre eſprit en eſt le magazin? & pourquoy attendrions-nous des eſtrangers, ce que nous pouvons nous dõner Nous mémes? La Nature eſt trop liberale, pour ne pas contẽter nos deſirs: elle eſt trop noble, pour nous refuſer vn bien qu'elle conſerve au fond de noſtre Arre; & ſon guide nous eſt trop aſſeuré, pour ne nous pas conduire au bien ou nous aſpirõs. Ceux qui l'ont tant décriée, n'en ont pas connu les advãtages, & s'ils euſſent auſſi bien étudié à devenir raiſonnables, qu'éloquens, ils euſſent confeſſé avec nous, qu'elle n'eſt pas moins la Directrice des Fideles, que la Souveraine des Politiques, & la Maîtreſſe des Philoſophes. La vertu eſt ſon courage, elle eſt née dans ſon ſein, & cette Fille luy eſt ſi obeïſſante, qu'elle ſuit ſes conſeils en tous les employs. Les iuſtes la reconnoiſſent pour leur Mere, ils en reſpectent les

opes, civilem gratiã, aut potẽtiam Ariſtot. ad Nicom. 1.

ordres quand elle ſe fait entendre : & comme ſes Loix ſont tirées du Ciel, ils croiroient offenſer celuy-cy, s'ils recevoient d'autres conſeils que les ſiens.

Neſciat iuſtus niſi ſecundùm naturam viuere, in cuius inſtituto Dei lex eſt. Ambroſ. lib. 2 de Abrahamo. cap. 11.

La Morale, qui ſe vante de regler les hommes en leurs actions, de les ſecourir dans leur beſoin, de les defendre contre les mal-heurs, de cõbattre le vice, de nous apprendre la Vertu, & de rendre la Continence & la Modeſtie familiere à tous les mortels, eſt inutile à ceux qui ſuivent la Nature: tous ſes preceptes n'ont encore produit que des vertueux en papier: & ſi elle a fait autresfois des Philoſophes & des Souverains, elle eſt plus redevable de ſes bons ſuccez à la bonté de leur naturel, qu'à la ſolidité de ſes maximes. On voit des Natiõs qui ſans le ſecours de ce guide, évitent le Vice, & ſuivent la Vertu, & comme ſi l'ignorance de ſes regles faiſoit vne partie de leur ſcience elles apprennent à reprimer leurs Paſſions; gourmãder la volupté, borner leurs deſirs, attaquer la Douleur, & mépriſer les richeſſes Le peuple de nos campagnes peuvẽt legitimement diſputer le prix de la conſtance avec les plus ſourcilleux Philoſophes : & je ne ſçay ſi ces Diſciples de la Nature, n'inſpirẽt pas à ces Maîtres glo-

Non est in homine penitus tincta scintillatio nis, in qua factus est ad imaginẽ Dei. Aug. 22. de Civi Dei cap 24.

rieux, l'amour de la Temperance & de la Iuſtice Ils ſont vertueux ſans artifice, ils ſe mocquent des diſgraces de la Fortune, ils attendent la mort ſans trouble, & cõme ils ſont perſuadez qu'elle n'eſt qu'vn paſſage à la vie; ils la reçoivent avec plaiſir. Ils ſouffrent la pauvreté ſans ſe plaindre, ils exercent les vertus ſans violence; ils endurent les Maladies avec patience: & ſans prendre des advis de la Morale, ils deviennẽt patiens, iuſtes, & courageux. Si leur valeur a moins d'éclat que celle des Cõquerãs, elle n'en eſt pas moins veritable, & ſi leur Sobrieté eſt moins cõnuë que celle des Chartreux, & des Feüillãs; elle ne fait pas moins des chaſtes & des continẽs.

Auſſi S. Auguſtin, quoy qu'il ſoit l'ennemy de la Vertu des Infideles, qu il defẽde le party de la Grace avec tant de chaleur & qu'il ſemble ne riẽ donner à la Nature pour tout accorder au ſecours de IESVS-C. s'étõne que le peché qui engage tous nos ſẽs dãs l'erreur, qui ietta les tenebres dãs nôtre eſprit: qui déprava nôtre volonté, qui répãdit dans nôtre Ame les ſemẽces de tous les vices, n'ait pû encore étouffer l'inclinatiõ que nous avons pour le bien: que nous ſoyõs naturellemẽt iuſtes apres la revolte de nôtre pere, & que pour étre

crimi

criminels nous conſervions encore de l'amour pour la vertu, & de la haine pour ſon contraire. Quelques-vns de ſes Diſciples douterent de ſon raiſonnement : ils eurent peine de comprendre, que celle qu'il fait la ſource de nos crimes ſoit l'origine de nos bonnes actions, & que contre les inclinations qu'il luy donne, elle produiſe ſouvent des perfections, au lieu d'enfanter des monſtres. Ils s'eſtonnerent, que ces premiers hommes qui ſuccederent au peché d'Adam, devinſſent fideles en traittant avec elle : qu'ils obſervaſſent des Loix ſans les avoir encore leuës, & qu'en conſultant cette ſage Mere, ils conceuſſent de la reverence pour leur Creature, de la tendreſſe pour leurs Sujets ; & de l'amour pour leurs eſgaux.

Il n'eſt pas bien difficile, ce me ſemble, d'eſclaircir tous ces doutes, & ſans m'attacher aux difficultez qu'ils avancent, il ſuffit de leur propoſer vn Dilemne, pour leur faire voir la verité en ſon jour. Car il faut que Dieu euſt abandonné ſes Ouvrages apres la cheute d'Adam, ou qu'il euſt jugé la Nature aſſez puiſſante pour faire le bien, ſans le ſecours des Loix écrites.

Si pour exaggerer le crime du premier homme, ou pour diminuër la rigueur de ſon chaſtiment, vous faites vn Dieu infiniment offensé, qui denie avec juſtice ſon aſſiſtance à ſes deſcendans, prenez garde que vous choquez eſgalemẽt ſa Providence & ſa Miſericorde, & que vous ne luy pouvez oſter le ſoin de ſes creatures ſans offenſer ſa bonté. Mais ſi vous croyez que la Nature eſt impuiſſante, pour exercer la vertu ſans des graces particulieres, qu'vn homme dans l'eſtat du peché, a plus d'inclination pour le vice que pour la vertu que l'vn luy ſoit naturel, & que l'autre luy ſoit eſtrangere: où ſont ces commandemens qui le rangeoient à ſon devoir? où ſont ces Loix écrites qui decidoient ces differens? où ſont ces Tables qui recõpenſoient les juſtes & puniſſoient les criminels? Il faut donc conclurre que la nature n'eſt pas ſi corrompuë, que nous n'en puiſſions tirer quelque avantage: que ſi nous sõmes coupables, nous conſervons encore quelque reſte de noſtre innocẽce, & que pour peu d'efforts que nous faſſions pour la tenir en haleine, nous pouvons éviter le vice, pratiquer la vertu, & triompher de nos paſſions.

DISCOVRS III.

Suite du meſme ſujet, & des advantages de la Raiſon.

OVoy que la Nature ſoit la Maîtreſſe cõmune des Philoſophes, que la Cynique, toute refroignée qu'elle eſt, la courtiſe auſſi-bien que l'Academie, & qu'elle puiſſe tirer vanité d'avoir Platon pour Amant, & le Sage Romain pour Eſclave; neantmoins ceux qui la careſſent, la dépeignent ſi differemment, & les formes qu'ils luy donnent ſont ſi éloignées les vnes des autres, qu'on peut douter s'ils la connoiſſent en la décrivant, ou s'ils n'ont pas voulu imiter ces jaloux qui déguiſent les perfections de leur Maiſtreſſe pour en oſter l'amour à leurs Rivaux. Quelques-vns ont cru qu'elle eſtoit facile; qu'il ne falloit pas employer d'artifices pour la trouver; qu'elle eſtoit acquiſe à ceux qui luy eſtoient fideles; & que pour s'en rendre poſſeſſeur il ſuffiſoit d'eſtre conſtant en ſa vie. Ils aſſurerent que pour garder ſes Loix, il ne falloit qu'eſtre égal en ſes ſentimens: & que contre

Finẽ Zenoita edidit; conuenienter viuere, quod eſt ſecũdùm vnãquãque naturã, & concordẽ ſibi. Stob. in Eclo.

l'humeur des vicieux, qui ſe plaiſent dans le changement, c'eſtoit aſſez de toûjours vouloir, & de ne vouloir pas vne meſme choſe. Quelqu'autres vn peu plus eſlevez, luy ont fait tirer ſon origine du Ciel : ils n'ont point mis de difference entre elle & ſon Autheur ; & prenant l'effet pour ſa cauſe, ils ſe ſont perſuadez qu'en ſuivant ſes enſeignemens, ils pouvoient devenir les Enfans plûtoſt que les Eſclaves, des Divinitez qu'ils reveroient. Ils ont changé le nom de Dieu en celuy de la Nature : ils ont honoré ſes Grandeurs en ſon Ombre : & s'imaginant que le Monde fuſt eternel, ils ont confondu le Createur avec ſes Ouvrages.

Stoïci ſecundum naturam viuere finem eſſe decreuerũt, Deinomẽ in Natura decorem commutantes. Clẽ. Alex. 1. Strom.

Bien que ces deux opinions ſoient des Anciens, & par conſequent ſuſpectes à ceux qui eſtiment leurs bonnes Oeuvres des pechez, & la plus grande partie de leurs pensées criminelles ; elles ne ſont pas pourtant fort éloignées de la Verité, & pour peu de lumiere qu'on apporte pour les débroüiller, elles peuvent aiſément paſſer pour des Articles de noſtre Foy & des maximes de noſtre Religion. S. Ambroiſe explique la premiere : il veut que

pour

pour eſtre fidele, nous n'ayons qu'vne reſolution ; qu'il faut que nos travaux correſpondent à nos premiers deſſeins, & que nous apprenions des Peintres, qu'on ne peut glacer vn ouvrage ſans en conſerver les premiers traits. L'autre ſemble ſi raiſonnable à ſes Partiſans, qu'elle ſemble n'avoir beſoin d'authorité pour ſe ſoûtenir:& quand Clement Alexandrin n'auroit pas employé ſon eloquence pour la rendre probable, il ſuffit de ſçavoir que la Nature eſt vne Loy plus vieille qu'Adam,que tous les hommes en reſpectent les Arreſts, que c'eſt elle qui gouverne l'Vnivers, qui conduit ſes Citoyens, & que toutes les creatures qui s'y trouvent,la reconnoiſſent pour leur Souveraine, pour juger qu'elle ne merite pas vn nom moindre que celuy de la Fille de la Divinité.

Aſſueſce ita vivere, vt vita tua quãdam picturam exprimat, eandem ſeruans imaginẽ quã acceperit. Ambroſ. lib. 11. Ep. 82.

Si la nouveauté de ces opinions fait douter de leur verité, & ſi on peut courir riſque de devenir infidele en favoriſant le party des Payens ; je ne crains pas qu'en ſuivant la Doctrine de Chryſippus,je m'eſcarte des ſentimens communs des Theologiens, & qu'en conſervant à la Nature ſes advantages, je puiſſe eſtre injurieux à la Religion

que ie profeſſe. Car eſtabliſſant le Felicité de l'homme en ſa Nature propre, qui eſt la Raiſon, ie m'intereſſe dans l'honneur de Dieu, & de ſa fille : & comme ie fais celle-cy ſi obeïſſante à ſon Pere, qu'elle en obſerve tous les ordres; ie rens la Raiſon ſi ſoûmiſe à ſa Mere, qu'elle en ſuit tous les enſeignemens. Si bié qu'on peut dire ſans heurter la penſée de ces grands Docteurs, que la Raiſon fait le Souverain Bien de l'homme : que ſa Felicité conſiſte en ſon vſage, & que pour vivre heureuſement, il ſuffit de vivre conformement à ſes conſeils. Pour bien concevoir cette Doctrine, il faut ſuppoſer avec Seneque, qu'il y a bien de la difference entre la Raiſon du Sage, & le Iugement des autres hommes : car comme celuy-cy n'eſt qu'vne opinió qui naiſt du corps, qui étalle ſon empire dans les Sens, & qui n'a point d'autres mouvemens que ceux qu'elle tire de la plus baſſe partie de l'homme : elle n'agit que pour ſon contentement, elle prefere ſes mouvements à ceux de l'Eſprit, & comme vne fille reconnoiſſante, elle parle toûjours en ſa faveur. Elle eſt ſi attachée à la Terre, qu'elle y borne ſes deſirs,

desirs, & a des sentimens si peu genereux, qu'elle ne recherche que des biẽs, à qui le rapport de ses sens ont donné du prix. Son honneur est volage, ses resolutiõs sont incertaines, ses conseils sont fautifs, & ses iugemens sont toûjours interessés. Si quelquefois elle a des bons intervalles, & poussées par la vanité des objets qu'elle poursuit, elle esleve ses desirs dans le Ciel, ses resolutions sont si courtes, qu'elles ne durent que des momens : elle se reprend, aussi-tost que ce qu'elle souhaite n'agrée plus à son Corps, elle nõme ses plus hautes pensées des erreurs; & se plaisant dans la nouveauté, elle r'allie aussi-tost ses Conseillers pour les faire appeller de leurs premiers advis.

Mais la Raison est la Fille du Ciel, son extraction releve son excellence, & si nous croyons quelques Philosophes, elle est vne portion de l'essence de Dieu, vne effusion de son estre, & vne expression de ses grandeurs. Trismegiste a cru qu'elle estoit formée de sa substance, qu'elle estoit vn écoulement de la Diuinité, & comme le Soleil espand sa Lumiere sans diminuer sa puissance, Dieu tiroit la Raison de luy.

Quid a. liud cen. ses bea. tè vi. uere nisi

ſecũdùm id, quod eſt in homine optimum viuere? Quis verò dubitauerit nihil aliud eſſe hominis optimũ, quã eam partem animi, cui dominãti optẽperare,

meſme, ſans affoiblir ſa nature. Encore que ces paroles inſolentes ſemblent deſtruire noſtre creance, & que nous ſçachions bien par la Foy, que la Raiſon eſt vne partie de noſtre Ame, & qu'elle eſt produite dans le Temps: neantmoins on ne peut nier qu'elle ne ſoit vne image de la Divinité, qu'elle ne porte les caracteres de ſes grãdeurs, & que ſans craindre de commettre vn peché, elle imite les perfections qui le rendent ſi adorable. Auſſi ceux qui n'ont pû comprendre le Myſtere adorable de l'Incarnation, qui ont douté ſi la nature de Dieu eſtoit compatible avec la noſtre, & ſi celuy qui eſtoit engendré de toute Eternité pouvoit ſe faire homme dans le temps: n'ont pas eu de peine de concevoir, que Dieu s'allioit à nôtre ame par la raiſõ, & qu'il communique tous les iours avec nôtre eſprit par cette image de Soy-meſme. En effet, il ſemble que cette production ſoit ſa Fille legitime, puis qu'elle a tant de part à ſes plus nobles qualitez, qu'elle eſt l'Heritiere de ſes perfections, & qu'elle donne à nôtre ame les meſmes advantages qu'elle a receu de ſon Pere. Car outre que celle-cy repreſente

ſente la pluralité de ſes perſonnes par la Trinité de ſes puiſſances, & qu'elle nous fait voir ſans confuſion l'vnité de ſa nature dans la diviſion des Facultez qui la compoſent, la raiſon la rend ſi conſtante dans le bien, qu'elle n'abandonne iamais apres l'avoir reconnu : le repentir ne ſuccede point à ſes ſouhaits, ſes conſeils ſont auſſi juſtes que ſes deſſeins:& elle eſt aſſeurée de conſerver ſon innocence,auſſi long-temps qu'elle luy rapporte toutes ſes penſées, & qu'elle la conſulte en ſes entrepriſes. Si bien que la Raiſon fait la plus belle partie de nous-meſmes : ſa gloire fait toute noſtre Felicité : & vn Philoſophe a dit avec juſtice, que ſi noſtre eſprit eſtoit l'Ame de noſtre Corps, la Raiſon eſtoit l'ame de noſtre eſprit. Auſſi eſt-elle la plus auguſte de ſes differences : & ſi on trouvoit des Philoſophes aſſez temeraires,qui luy oſtaſſent cette qualité, ils pourroient ſe vanter de l'avoir ravy à eux-meſmes.

Ceux qui eſtiment vn homme par la grandeur des threſors qu'il poſſede,qui jugent de ſa Nobleſſe par vne longue ſuite de ſes Anceſtres,&qui établiſſent ſon bon-heur dans la beauté de ſes Pa-

recõ. ve. nit cate- ra que. que, que in ho- mine sũt? hæc autẽ, ne aliã po- ſtu les deſi. ni- tio- nem, mens aut ratio dici po, teſt. Au- guſt. lib. 1. cont. Aca- dem.

In homine optimum quid est? Ratio: hac antecedit animalia, Deos, se. quitur. Ratio ergo perfecta proprii hominis bonum est. Sen. nec. Epi. 70.

lais, les Richeſſes de ſes habits, & vn nombre d'eſclaves qui l'environnent; ont bien fait voir qu'ils n'en ont jamais connu la nature, & qu'ils ont ignoré que ces biens qu'ils priſent tant, ſont des faveurs que Dieu accorde, la pluſpart du temps à ſes ennemis. Mais pour bien comprendre la grandeur d'vn homme, & l'eſtimer ſelon ce qu'il merite, il le faut voir plus prés qu'en chemiſe: oſter tout cét éclat qui nous eſbloüit les yeux: le conſiderer ſans tous ces Ornemens qui parent ſon Corps: & foüiller au fonds de luy-meſme, pour ſçavoir ſi la Raiſon y conſerve ſes Privileges, ſi elle ne ſe laiſſe pas abuſer par les Opinions communes, ſi les paſſions ne la corrompent pas, & ſi elle ne ſouffre pas que les biens eſtrangers troublent ſon Eſtat, abuſent de ſes ſujets ou débauchent ſes Miniſtres.

Ie ſçay bien avec les Theologiens, que la Raiſon eſt affoiblie; qu'elle conçoit des orgueilleux deſſeins, que ſes lumieres ſont obſcurcies par le peché, & qu'elle eſt ſujette aux illuſions, depuis qu'elle s'eſt revoltée contre Dieu. Ie ſçay bien, que l'ame eſt volage en ſes entrepriſes, depuis ſa deſobeïſſance,

ce,

ce, qu'elle prend le Menſonge pour la Verité, qu'elle embraſſe ſouvent le party du vice, & qu'elle ne ſuit preſque iamais celuy de la Vertu. Pour encherir ſur ces defauts, & adjoûter à ſes propres deſordres la Tyrannie de ſon corps, ie ſçay bien que celuy-cy ne s'acccorde pas avec elle, que la Terre s'eſleve contre le Soleil qui l'eſclaire, & que renverſant les Loix de la Nature, la Maiſtreſſe devient ſouvent la captive de ſon Eſclave, Enfin, ie ſçay bien qu'elle a beſoin d'organes de ce Tyran en ſes operations, qu'elle voit par ſes yeux, qu'elle eſcoute par ſes oreilles, qu'elle iuge de la diverſité des Saveurs par ſa langue: & qu'elle ſeroit cõdamnée à vne eternelle ignorance, ſi ces meſſagers intereſſés ne ſe chargeoient de l'informer des connoiſſances qu'ils tirent des couleurs, des ſons, de la molleſſe, & de la dureté des objets. Neantmoins ces deſreglemens ne deſtruiſent pas ſes bonnes inclinations: elle eſt entiere dans ſa miſere, elle conſerve dans ſa perte les avantages qu'elle poſſedoit dans ſon innocence, & bien qu'on la croit aveugle, elle ne laiſſe pas de trouver encore la verité parmy

my les illuſions de ſes ſens. Elle eſt ſi genereuſe en toutes ſes entrepriſes, que pour peu de ſoin qu'on apporte à la redreſſer, elle nous r'aſſeure de ſa fidelité: ces reſtes de lumiere qu'elle retient de l'eſtat d'innocence luy font reſſouvenir de ſes premieres grandeurs, & bien qu'elle ſoit criminelle, elle eſt encore aſſez iuſte pour ne rien commettre qui ſoit indigne de ſa naiſſance. Sa deſobeïſſance cauſa ſa ſoûmiſſion: elle reconnoit Dieu apres l'avoir offenſé, elle implore ſon ſecours quand elle ſe ſouvient d'avoir meſprisé ſes commandemens, & comme elle ſe ſent obligée de reſtituer ce qu'elle a ravy, elle engage l'ame à le reconnoiſtre pour ſon Souverain. Les meſſagers qu'elle envoye pour découvrir ce qui ſe paſſe au dehors, ne ſçauroient la tromper, ſi elle ne veut: leurs menſonges font naiſtre ſa Prudence, & s'ils ſont aſſez ſubtils pour luy faire de faux rapports, ils ne ſont pas puiſſans ou induſtrieux pour les luy perſuader. La priſon qui l'enviróne, ne peut arreſter ſes penſées: les maladies qui minent ſon corps, ne ſçauroient la toucher: & comme ſi elle n'avoit point de commerce avec la ter-

re,

re, elle demeure libre au milieu de ſes fers, & conſerve ſa ſanté parmy l'infection de ſon logis. Si les paſſions peuvent empeſcher ſes operations, ſi elles peuvent amortir ce feu qui la fait agir en Maiſtreſſe, il ne peuvét pas l'eſtouffer : & ſi le peché a peu déguiſer cette image vivante de la Divinité, il n'en a pas encore ſçeu effacer les premiers traits. Les impies l'apperçoivent dans leurs débauches : ſi leur bouche les defend, la Raiſon les cõdamne, ſi les tenebres favoriſét leurs crimes, ce Soleil les découvre, & il importe peu qu'ils ayent des complices de leurs pechez, puis qu'ils trouvent par tout vn témoin qui les accuſe, vn Iuge qui les cõdamne & vn bourreau qui les punit. La raiſon eſt donc l'vnique bien de l'homme: il faut s'en ſervir pour s'élever dans le Ciel, il faut la conſulter pour regler ſa vie, & il ſuffit de l'écouter pour ſuivre la vertu; & dõter les plus inſolentes des paſſions.

Sic eſt faciendum, vt contra vniuerſam naturam nihil contendamus, & ea tamẽ conſeruata propriũ ſequamur. Cic. Offic.

DISCOVRS IV.

Que la felicité du Sage n'eſt pas fondée ſur les biens du corps.

QVelques Philoſophes modernes trouvent eſtrange, que la moindre

dre de toutes les cauſes ſoit la plus vti-
in Phy ſic. 8.81. le en nos actions, que la fin qui ne ſubſiſte qu'en idée, commence tous nos ouvrages, & que celle qui a ſi peu de part en nos productions, ſoit ſi neceſſaire pour les mettre au jour. Ils fondent leurs opinions ſur le raiſonnement d'Ariſtote, & comme ils apprennent de luy que le neant eſt ſterile, & qu'on n'en peut rien tirer que d'imaginaire, ils concluent que puiſque la Fin n'eſt rien en effet, & que ſon eſtre deſpend de noſtre intellect, qu'il ne peut cõcevoir que des chimeres & produire que des fantoſmes. Quelques autres plus ſpirituels, reconnoiſſent bien que ſon eſtre n'eſt pas ſi ſenſible, que celuy de la Matiere; que ſa façon d'agir eſt differente de celle de la Forme, & de l'Efficiente, & que quand celle-cy vnit l'ame avec le corps, & en fait vn compoſé, la Fin ne peint que des idées, & ne forme que des Exemplaires. Neantmoins convaincus par les deductions du premier des Philoſophes, ils avoüẽt que ſi elle n'eſt pas le plus noble de ces quatre Principes, elle eſt le plus neceſſaire; & que ſi elle a le moins d'apparẽce que ſes Compagnes, elle a aſſez de pouvoir

voir ſur elles, pour les faire operer ſelon ce qu'elle a projetté. En effet toutes nos productions ſeroiẽt monſtrueuſes, ſi nous ne prevenions leur naiſſance par nos intentions: & la Nature qui eſt ſi reglée en ſes ouvrages, ne feroit que des débauches, ſi elle ne les conduiſoit à la fin que luy a marqué ſon Autheur.

Comme le Bien eſt le plus illuſtre objet de la Morale, & que tout ce qui s'y traitte tend à ſon acquiſitiõ, on ne doit pas s'eſtonner, ſi tous les hommes le recherchent; s'ils en font le but de toutes leurs actions; ſi les coulpables le courtiſent auſſi-bien que les innocens; & s'il ne laiſſe pas gaigner des veritables Amans, bien qu'il n'ait ſouvent qu'vne apparence de bonté. Quand vn Tyran oppreſſe ſon peuple, qu'il ravage les Terres de ſes voiſins, qu'il ravit la liberté aux innocens, & pour eſlargir ſes frontieres, il fauſſe des limites dont la Nature avoit borné ſon pouvoir; la Police qui ne regarde que ſes intereſts, excuſe tous ces deſordres ſous pretexte d'vn plus grand bien, & les advantages qu'elle luy fait eſperer de l'impuiſſance de ſes Sujets & de la ruine de ſes Ennemis, luy ſemblent aſ-

Bonum eſt quod omnes apetunt. Ariſtot. Eth.

ſés

ſez cõſiderables pour authoriſer les iniuſtices. Quand vn criminel eſt accuſé, & qu'amené devant ſon Iuge, il ſe trouvé obligé de ſe purger des crimes dont on le charge, il emprunte le viſage du biẽ pour s'excuſer: & cõme il n'y a point d'homme ſi impie, qui regarde purement le mal dãs ſon peché, il reiette ſon offence ſur la ſincerité de ſes intẽtions.

Le bien eſt ſi naturel à l'homme, qu'il n'en ſçauroit perdre l'affection, il l'aime par tout où il le rencontre: & quãd l'ignorance luy en cache la verité, ou que l'opinion le trompe en ſa recherche, il ne laiſſe pas de s'y attacher, & de prẽdre tout ce qui a de la reſſemblance avec que luy. L'Academie qui fait profeſſiõ d'en connoiſtre l'eſſence, en eſt vne preuve evidente: car voulant former vn Souverain bien qui cõteſtaſt tous nos deſirs, elle inventa des biens qui n'en ont encor porté que le nom: elle chercha vn corps ſain pour le compoſer, elle voulut que le plaiſir fût inſupportable, que la force n'ût autre employ, que de conſerver ſon embon-point, & que la beauté qui n'eſt que l'ornemẽt des Fẽmes, fiſt vne partie de la Felicité du Sage. Comme l'experience

perience fit voir à ſes Diſciples, que la Santé eſtoit vne ſource qui reſpandoit ſes perfections dans toutes ſes parties, que le bon accord des Elemens faiſoit tous ſes aggréemens, & que toutes les faveurs de la Nature perdoient leurs éclat dans vn corps malade, ils l'eſtablirent pour fondement de leur Bonheur; ils aſſurent que pour vivre heureux, il falloit avoir le corps diſpos, & que toutes les autres qualitez ceſſoient de nous eſtre vtiles, quand le feu abandonnoit noſtre viſage, que la force ſe detachoit de nos membres, & que les viandes qui devoient nous nourrir, nous bleſſoient la veuë. Ils comparerent la Santé au calme de la Mer: ils voulurent que comme celle-cy ſervoit aux Alcyõs pour couver leurs Oeufs & produire leurs Petits, celle là ſerviſt aux cõquerans pour remporter des victoires, aux Princes pour cõduire leurs Sujets, aux Artiſans pour executer leurs Deſſeins, aux Orateurs pour loüer la Vertu, & aux Philoſophes pour braver la Fortune. Que c'eſtoit elle qui charmoit les inquietudes de nôtre vie, & que nous ſerions condamnez à eſtre eternellement miſerables, ſi elle n'adouciſſoit

doucissoit les travaux de nostre vie; & si elle ne changeoit vne partie de nos miseres en delices. Si ces Philosophes eussẽt bien estudié la nature du souverain bien, & s'ils n'eussent pas cherché dans la chair dequoy contenter leur Esprit, ie me persuade qu'en voulant se rendre heureux; ils eussent mis quelque difference entre leur felicité & celle des Bestes: & que separant leur condition de celle des impies, ils eussent appris que des Biens qui entretiennent le Vice, & nourrissent toutes nos Passions, nous pouvoient fonder leur Bonheur. Car encore que le peché nous soit familier, que nous en portions les semences dans nostre Ame, & qu'il suffit de vouloir le commettre pour devenir criminelle; cependant il n'est iamais plus dangereux, que lors qu'il rencontre des forces qui le secondent, qu'il fait servir nos advantages à ses dessein & de la Santé de nostre corps il jette l'infection dans nostre Ame. Il y a des hommes qui ne connoissent la Vertu, que lors qu'ils sont impuissans de faire le mal: il faut que la maladie les abbatte pour les guerir de leurs pechés: & ils ne penseroient iamais que l'Enfer dût

Nusquã peius quã in sano corpore animus ager habitat. Pet.

estre

eſtre vn iour le lieu de leur ſupplice, ſi la fiévre qui les enflame ne leur devore les entrailles. Il y en a d'autres qui doivent leur innocence à la perte de leur Santé : ils vivroient toûjours dans les crimes, s'ils n'eſtoient quelquesfois infirmes, & ſi quelque violente agitation ne renverſoit leurs deſſeins, on pourroit les mettre au nombre des deſeſperez. Comme la Santé eſt vn bien auſſi freſle que dangereux, Dieu ne l'accorde qu'à peu de perſonnes, les grands hommes l'ont toûjours intereſſée: ces hautes entrepriſes qui remuënt tout le Monde, leur donnent peu de repos, les ſaillies de leurs Eſprits affoibliſſent les mouvemens de leur corps, & s'il falloit ſe porter bien pour eſtre heureux, il faudroit cóclurre que les Sages sót la moitié de leur vie miſerables.

Bien que la Beauté ne ſoit qu'vn reſultat de la Santé, & qu'elle ſoit auſſi ſujette à perir que celle-là à s'alterer : cependant on trouve des Philoſophes qui en ſont amoureux, qui luy donnent de loüanges apres luy avoir voué leurs affections & qui par vn aveuglement d'autant plus blâmable qu'il eſt volontaire, en font la ſeconde partie de leur

ſouverain

ſouverain Bien. Ils l'appellent la Compagne de la Vertu, ils en font vn portrait animé de la Divinité, & veulent qu'elle n'ait pas moins de pouvoir ſur l'Eſprit des Sages, que ſur l'imagination des Inſenſez. A les entender parler, elle eſt les delices de tous nos ſens : & quoy qu'elle ſoit le plus agreable objet de noſtre veuë, elle ne laiſſe pas de conter nos oreilles, qnand on leurs fait le recit de ſes perfections. Si nous croyons aux Payens, les Dieux ne voyent rien icy bas de plus pompeux, qu'vn viſage qu'ils ont honoré de leurs faveurs ; & les hommes ne tirent pas plus de vanité de quoy que ce ſoit, que de ce qu'ils ſe voyent enrichis d'vn Bien qui ſe laiſſe connoiſtre ſans peine, & qu'on ne peut poſſeder sãs envie. Car elle exerce vn empire ſi abſolu ſur le iugement humain, qu'elle fait des amans de tous ceux qui la regardent: ceux qui perſecutent l'innocence, ne ſçauroient luy vouloir du mal: & plus heureuſe qne la Vertu, elle n'a pas encor trouvé d'ennemis qui luy ayant fait le guerre, ny d'envieux qui ayãt noircy ſes perfections. Il ſuffit de la connoiſtre pour l'aimer : on ne ſçauroit

Pulchritudo eos qui ipsã ſentiũt, amicos reddit, & inimicũ ſibi fieri permittit. Sto. 1. ſer. 96.

ſçauroit luy vouloir du mal, apres l'avoir apperceuë: & ſes appas ſont ſi puiſſans, qu'elle nous éleve à nous meſmes, auſſi-toſt qu'il paroiſt à nos yeux.

Mais certes qui ne voit d'abord, qu'vne perfection ſi periſſable ne peut compoſer noſtre Felicité? & qu'vn Bien qui tire toute ſa gloire de noſtre opinion eſt trop vain pour contenter nos deſirs, trop peu ſolide pour arreſte nos eſperances? car que peut-on voir ſur la Terre de plus fréle que la beauté? ou qu'y a-il, de plus mépriſable, qu'vn viſage qui n'a de charmes que dans les yeux de ſes amans, & qui eſt redevable de la plus grande partie de ſon eſclat à l'aveuglement de ſes Adorateurs? Ces fameuſes Beautez qu'ont fait ſuer le plus ingenieux des Poëtes & qui ont tiré tant de loüanges de ſa plume pour excuſer les deſordres qu'elles ont cauſez dans le Monde, ne ſont pas tant les ouvrages de la Nature, que de ſon Eſprit: & ſi l'amour qu'il avoit pour Carinne n'eût troublé ſon iugemẽt, Helene ſeroit encore aujourd'huy ſans Admirateurs, & Penelopes ſans Galants. Il faut avoir mal aux yeux, pour devenir amoureux: & ſi la Paſſion

Animus ſpectandus eſt; nihil pulchri tudo iuvat cùm quis mentem non horã habet. Idẽ ſer. 69.

ne

ne cajollois ſouvent l'Eſprit des hommes, en faveur de celle qu'ils reverent, on peut dire qu'il y a long-temps que l'Amour ſeroit oyſif dans le Mõde ou que s'il falloit des nouvelles conqueſtes, il faudroit que la teſte des fols en fuſt le Theatre. La beauté eſt ſi fragile, qu'elle ne ſçauroit durer que peut d'années: & quelques artifices que les femmes employent pour la conſerver, il faut qu'elle ſe reſolvent à devenir laides, ſi elles vieilliſſent. La lumiere qui contribuë à ſon eſclat, travaille à ſa perte : le Soleil qu'il éclaire, la corrompt : le Temps qui la conſerve, luy eſt funeſte: le corps qui l'entretient la fait mourir : & ſi quelque fois ſa vigueur prolonge ſa ruine, ce n'eſt que pour en reſerver la dépoüille à la moindre de ſes maladies. Pour tirer raiſon de ces glorieuſes Maiſtreſſes, qui tirannisent l'eſprit des Indiſcrets, & pour ſe venger des maux qu'elles font ſouffrir à leurs Martyrs, il n'eſt pas beſoin de ſouhaitter que la Mort leur iette les pâles couleurs ſur le viſage: que les ongles d vne Rivale en effacent les plus beaux traits : ou que quelque eſtrange accident enleve les avantages, qu'elles eſtiment

eſtiment plus que leur vie: vn accés de fiévre a aſſez de force pour terraſſer ces belles Ennemies: leur plus beau coloris cede aux dereglemens des Saiſons: la pourpre abandõne leurs iouës, quand le froid les ſaiſit: & cõme il n'y a point de maladie qui ne puiſſe alterer leur embõpoint, il n'y a point de Beauté qui ne puiſſe devenir le mépris de ſe Eſclaues.

Mais quand la maladie n'attaqueroit pas ces beaux viſages, que les ſaiſons deſeroient aſſez reglées pour n'en pas alterer le teint, & que les iniures de l'air reſpecteroient leurs perfections: le temps qui met des bornes aux empires ne les épargneroit pas: en prolongeant leurs iours, il diminueroit leur beauté: & par vne metamorphoſe eſtrange, mais ordinaire, il changeroit les plus ſuperbes ouvrages de la Nature en des Guenons & des Magots. Le Soleil en ſe couchant a des charmes, qui attirent les curieux à le conſiderer; ces rayons temperez qu'il reſpand en ſe retirant, font les delices de nos Paſteurs: & les Aſtrologues remarquẽt, que ſes lumieres ne nous ſont pas moins avantageuſes en ſa retraite, que lors qu'il ſe leve ſur noſtre Horizon, ou qu'il ſe pourmeine

Noſtra ſenſum formam percurrens interdeperdit aliquid ſemper, & fulget minus, maliſque minus eſt. Senec. in præf.

meine ſur nos teſtes. L'arriere-ſaiſon a ſes plaiſirs, ſon vtilité eſgale bien les incommoditez qu'elle nous apporte: Elle eſt l'attente des Laboureurs, & la recompenſe des Vignerons, & ſi elle depeuples leurs Campagnes & leurs collines, elle remplit leurs caves de vin, leurs greniers de grains; & leurs granges de moiſſons. Mais dés qu'vne femme approche de la vieilleſſe, que ſes cheveux prennent la couleur des cendres, que les rident luy ſillonnẽt le frõt, que ſes yeux commencent à jetter de la cire, que ſes joües luy tombent ſur le menton, & que ſes deux montagnes de laict deviennent vne double beſace pleine de ſang, elle laiſſe d'eſtre le ſouhait des hommes, ſes Amans en ont de l'horreur, ceux qui la recherchoient auparavant la haïſſent: & comme ſi toutes ces lignes qu'elle porte ſur le front, eſtoient autant de marques de leur folie, ils en fuyent la veuë comme du plus affreux monſtre de la Nature. Auſſi ceux qui connoiſſent bien la vanité de la beauté, la traittent comme vn bien eſtranger: ils en preferent la joüiſſance à la poſſeſſion: ils ſe contentent de la voir ſur le viſage de celles qu'ils aiment

mét:& ſçachant bien que cette qualité eſtoit trop inconſtante pour les rendre heureux, ils la cedent librement à celles qui font toute leur gloire d'eſtre belles.

Mais de tous ceux qui firent vne ſi haute eſtime des biens du corps, ie n'en trouve point de moins raiſonnables, que ceux qui y adiouſterent la volupté; & qui crurẽt que pour vivre heureux il falloit que le plaiſir fit la derniere perfection de leur felicité. Car encore que la sãté ne ſoit qu'vn temperament du corps, que la Paix qui naiſt du mélange des Elemens ſoit vn pur effet de leur bon accord, & que ſa vigeur depende de la chaleur, & l'humidité du ſang, neantmoins les bons offices qu'elle rend à ſon hoſte, ſont aſſez conſiderables pour acquerir quelque prix dans l'Eſcole. Car c'eſt elle qui conſerve ſon embonpoint, qui accorde ſes intereſts avec ceux de ſon ame, qui luy fournit de la force pour reſiſter aux maladies qui l'attaquent, & au ſentiment d'Ariſtote, c'eſt vn threſor que toute les richeſſes de la terre ne peuvent égaler. Si la beauté a ſes foibleſſes, ſi ſon Empire ne dure que peu de iours, & ſi apres avoir triõphé d'vn petit nombre d'eſ-

claves, elle devint la dépoüille de la vieilleſſe ou de la mort; elle a des perfections qui la font honnorer: les creatures raiſonnables adorẽt Dieu en ſon image, la Vertu s'en ſert pour communiquer avec ſe Amans & comme ſi ſon éclat relevoit ſa maieſté, elle prend plaiſir de l'employer quand elle veut regner ſur les cœurs des mortels. Mais la Volupté eſt infame, de quelque façon qu'on la deguiſe: elle a honte de paroiſtre en public: ceux qui la defendent la condamnent, ils cherchent les tenebres pour en ioüir, & connoiſſant qu'elle leur eſt cõmune avec les bêtes ils la blaſment en tous leurs diſcours. Son humeur eſt ſi maligne, qu'elle convertit tous nos divertiſſemẽs en ſupplice: elle ne cherche la Vertu, que pour la corrompre ou la ſeduire: ſi elle fait bonne mine à ſes Eſclaves, ce n'eſt que pour les decevoir, & bien plus cruelle que les Tyrans, elle reſpecte ſes ennemis, & donne la mort à ceux qui luy ont iuré fidelité.

Voluptas cùm maximè delectat, extinguitur, nec multum loci habet: itaque citò implet, & tedio eſt, & poſt primum impetũ marcet. Sen. de

Cependant on a trouvé des Philoſophes, qui l'ont ſouſtenuë, & qui apres l'avoir donnée pour Suivante à la Vertu, l'ont renduë de bonne intelligence

avec elle. Epicure, ce ſage Maiſtre du plaiſir s'eſt imaginé que l'homme étoit né pour en jouyr, que la volupté devoit eſtre l'aſſaiſonnement de toutes ſes actions, & apres avoir rendu ſes hõneurs à la Vertu, il luy eſtoit permis d'aſpirer à la joüiſſance de ſon Eſclave; comme il la fait ſuivre dans ſes triomphes, il ne la ſepare pas de ſes travaux: il la luy rend neceſſaire en tous ſes emplois. Il croit que la force ſeroit lãguiſſante; ſi le plaiſir qu'elle eſpere de la déroute de ſes ennemis, ne l'animoit au combat: & que la Temperãce ſe mettroit peu en peine de regler nos paſſions, ſi elle n'y eſtoit pouſſée auſſi bien par le plaiſir que par l'vtilité. Enfin il dit que la volupté ne decrediroit pas la Sageſſe: qu'on pouvoit aimer l'Eſclave ſans faire tort à ſa Maiſtreſſe: & que la cõpagnie des femmes perduës n'eſtoit pas plus meſſeante aux Philoſophes, que les portiques en l'Academie. Ie ſçay bien que Seneque taſche d'éclaircir cette opinion: qu'il la juge raiſonnable en quelques endroits de ſes Eſcrits & qu'apres avoir condãné le ſens que luy donnent ſes Partiſans, il fait l'Apologie de ſon Autheur. Comme s'il eſtoit aux gages d'Epicure

vita beata. c. 7.

faire la cour à ſa Souveraine. Comme celle-cy eſt l'vnique Maiſtreſſe qu'il honore, il s'intereſſe dans ſa gloire, & il croiroit offenſer ſon courage s'il la reconcilioit avec vne ennemie qu'elle meſpriſe. Il ne peut ſouffrir que celle qui ſe plaiſt dans la miſere, qui cõſerve la ioye au milieu des tourmens, qui ſe rit de la Fortune; & qui triõphe de tous ces faſcheux accidens, qui iettent la frayeur dans le cœur des hommes les plus hardis, devienne la Compagne d'vne effeminée qui pâlit à la veuë d'vn malheur, qui ſuccombe aux moindres attaques d'vne maladie, & qui des plus agreables delices de la Vertu fait les plus cruels de ſes tourmens. Pour nous perſuader qu'elles ne peuvent aller de cõpagnie, il dit que la Vertu eſt eternelle, & que la Volupté ne ſubſiſte que des momens, que l'vne eſt genereuſe, & que l'autre eſt laſche, que l'vne reſide dans l'ame & l'autre dans le corps, que l'vne eſt inquiettée & que l'autre eſt toûjours accompagnée de ſatisfaction. Enfin qu'il faut avoir perdu le iugement pour aimer la Volupté, & eſtre plus ſẽſuel que les beſtes, pour faire de leur plaiſir le bõheur des creatures raiſonnables.

eſt: & longiſſimè abillare ſilies labori ac doloriſi militiarior viribus incõmodis magis effeminato bono inferẽda. Senec. 4. de benef. c. 2.

DISCOVRS V.

Que les biens de la Fortune ne peuvent composer la felicité de l'homme.

CEux qui estiment les choses par le profit, & qui jugent de leur bonté par le plaisir ou la gloire qu'ils en peuvent tirer, s'estonnent que l'honnesteté en prenne seule le nom dans l'Escole des Stoïques, & que l'Honneur & les richesses qu'ils croyent si necessaires à la vie humaine passent pour indifferentes dans leurs discours, ils sont si opiniastremẽt attachez aux interests du corps, qu'ils n'étudient qu'à le contenter ; & ils s'imagineroient ignorer la nature du bien, s'ils en accordoient le tiltre à toute autre chose qui ne le touche pas. Car encore que la vertu ait assez de charmes pour se faire aimer, que sa beauté merite bien qu'on la courtise, & que le bonheur qu'elle promet à ses Amans soit assez considerable, pour faire naistre à tous les hommes l'envie de luy faire l'amour, neantmoins ils ne sçauroient se resoudre à la

rechercher, ſes advantages ne leur paroiſſent pas aſſez põpeux pour les obliger à luy donner leurs affections, ils ne veulent point de Maiſtreſſe qui n'a riẽ dequoy les produire dans le monde, & mépriſant tous les plaiſirs qu'on peut tirer de ſa poſſeſſion, ils ont recours à des biens de la Fortune, pour mieux établir leur felicité. La Morale qui examine le prix de chaque choſe, & qui met vne ſi juſte differẽce entre les biens du corps & ceux de la Fortune, ſemble favoriſer leur opinion, quand elle confond indifferemment ceux-cy avec la Vertu, qu'elle appelle de méme nom la Souveraine & ſes Eſclaves; qu'elle rend toutes les productions de Dieu accomplies, & qu'interpretant les paroles de Moyſe ſelon la lettre, elle accorde la qualité de Bien à tous ſes ouvrages. De ſorte que ſelon la penſée de ces Philoſophes, la Terre ne porte riẽ qu'il n'en ait le caractere imprimé ſur le front, & ſi l'on excepte le peché, la Nature ne produit rien de ſi funeſte à l'homme, qu'il ne ſoit bon en ce ſens-là.

Mais la Philoſophie Stoïque, qui eſt autant élevée au deſſus de celle d'Ariſtote, que la valeur des femmes eſt au

dessous de celle des Heros ; ne reconnoist point d'autre Bien que la Vertu : elle ne peut souffrir que ce qui favorise les méchans en leurs pechez en pûisse meriter le nom;& que ce qui peut estre employé à la ruïne plûtost qu'à l'établissement de la Vertu, puisse servir à nôtre vsage. Les richesses ont fait presque tous les coulpables,& ces fameux criminels qui sont encore aujourd'huy la honte de leur posterité, passeroient pour innocens, si ce Metail n'eust executé leur mauvais dessein. Si nous croyons le plus sçavant des Apostres, elles sont les sources de tous les Vices, & la ruïne de toutes les Vertus. Ce sont elles qui ont inventé tous les crimes, qui ont appris aux enfans à attenter sur la vie de leurs Parens, & à donner la mort à ceux qui les avoient mis au monde. Ce sont elles qui ont enseigné aux avares à opprimer les Innocens,à ruïner de familles, saccager les Temples, & en dépoüiller les Autels. Ce sont elles qui ont appris aux Amis à se fausser la foy, aux Sujets à se ioüer de la teste de leurs Princes,qui fournirẽt aux impudiques le moyen d'entretenir leurs débauches, de ravir la cha-

Radix omnium peccatorum cupiditas Pau.

ſteté aux Femmes, & la vie de leurs Maris. Enfin elles ſont la perte des Eſtats, la confuſion des Familles, & la ruïne des particuliers.

Mais quand les Richeſſes ne cauſeroient pas tous ces deſordres dans le Monde, que l'innocence ne ſeroit pas perſecutée par l'Auarice, & que la Iuſtice ne ſe laiſſeroit pas corrompre par vn deſir furieux de les poſſeder, elle ſeroient touſiours fatales à l'homme, & il ſuffiroit de ſçavoir qu'elles le perdent, ou qu'elles le corrompent, pour l'obliger à les mépriſer. L'Orgueil & la crainte le ſuivent par tout : ces Paſſions qui ſemblent pluſtoſt contraires que differentes, s'accordent pour punir les Avares, & apprennent à ces ames terreſtres, qu'ils ne peuvent eſtre opulens ſans eſtre miſerables. Car ils ſe promettẽt par le moyen de leurs Threſors, d'égaller leurs Maiſons aux Palais de nos Rois; s'ils gaignent avec l'Or du credit dans la Cour, ils changent leurs Ennemis en Eſclaves, & s'ils joüiſſent de tous ces Plaiſirs qui font la Felicité des bien-heureux du Monde, ils deviennent inſolens : & tirans vanité de la magnificence de leurs Bâ-

Diuinitas nego bonũ eſſe : nam ſi eſſent, bonos face-rent. Nũc quoniam quod apud malos deprehenditur, dici bonũ non poteſt. hoc illud nomẽ nego.

timens, du luxe de leurs habits, & du nombre de leurs Valets, ils ne deviennent pas moins injurieux à leurs inferieurs ; qu'importuns à leurs égaux. Mais si quelque disgrace les surprend, si la Fortune cesse de leur faire les doux yeux, & si l'experience leur apprend, qu'ils peuvent perdre leurs Thresors, qu'vn Tyran peut les leur ravir, & que la Fortune qui les leur a presté, peut les leur enlever quand elle voudra, ils tõbent aussi-tost dans la crainte, leur humeur altiere se change en soûmission, ils apprehendent les accidens à venir par ceux qu'ils ressentent, & les soins qu'ils apportent alors pour les conserver, combattent tous les plaisirs qui leur donnoiẽt auparavant de la vanité.

Senec. de vita b at. c. 24

Les Richesses sont si dangereuses à l'homme, qu'il ne peut presque s'en servir sans devenir criminel, & leur vsage luy est si necessaire, qu'il ne sçauroit s'en priver sans se rendre miserable: leur possession est incompatible avec son repos ; il cesse d'estre content dés qu'il est devenu riche, & comme il sçait qu'on dresse des embusches au Metail qu'il adore, il n'apprehende pas moins la familiarité de ses Amis, que

la puiſſance des Princes & la haine de ſes envieux. Les careſſes de ſa Femme luy ſont ſuſpectes, les civilitez de ſes Enfans luy donnent de l'ombrage, & connoiſſant que l'Or leur avoit fait quelquefois trahir l'amour qu'ils devoient à leurs Peres & à leurs Maris, ils craignent l'approche des vns & des autres. Si bien que cherchant leur contentement dans les Richeſſes, ils y trouvent leur ſupplice, & perſuadez par les inquietudes qui les accompagnent, ils ſont obligez de confeſſer avec les Stoïques, que des biens qui leur ſont eſtrangers, qui tirent leur prix de noſtre opinion, & qui ne peuvent leur appartenir, que par la perte de leur repos ou de leur innocence, ne ſçauroient compoſer leur bon-heur.

Comme l'honneur eſt vain, qu'il eſt preſque toûjours la recompenſe du vice, & le compagnon inſeparable des Richeſſes, il ne faut pas s'eſtonner s'il n'eſt pas plus ſolide que le ſujet qui le fait naiſtre, & s'il perd ſont nom toutes les fois qu'il ſe dêtache de la Vertu pour parer ſon ennemy. La gloire des Princes d'eſt pas toûjours la marque de leur iuſtice; leurs actions qui me-

riteroient des châtimens en la perſonne de leurs Sujets leur acquierent des eloges dans les Hiſtoires, & ſi le Bon-heur favoriſe leurs deſſeins, ils ſont aſſeurez de trouver des Orateurs qui les loüent, qui changent leurs crimes en Vertus, qui appellent leurs meurtres des victoires, & leurs vſurpations, des conqueſtes legitimes. Il ſuffit de ſçavoir qu'vn ſimple Gentilhomme ait commis vn dueil pour eſtre puny : mais vn Roy n'eſt iamais plus eſtimé, que lors qu'il a ſaccagé des Villes, pillé des Provinces, depeuplé des Royaumes, & converty les plus floriſſans Eſtats de la Terre en ſolitudes. Mais ſans m'arreſter à remarquer l'injuſtice des hommes, & faire voir que l'hõneur n'eſt pas toûjours le prix de l'honneſteté, & qu'elle eſt plus ſouvent le partage du crime que la recompenſe de la Vertu; c'eſt aſſez de ſçavoir que ceux qui la loüent ſi hautement, confeſſent que c'eſt vn Bien qui nous eſt eſtranger, que nous le poſſedons auſſi peu que les Richeſſes, & comme l'vn dépend de la Fortune, l'autre ne ſubſiſte que dans l'opinion du peuple. Auſſi quelques-vns qui en ont cõnu la

vanité, ont recherché des fondemens plus ſolides, pour l'établir, & apprenant par experience qu'vn Iuge ſi volage ne pouvoit long-temps eſtimer vne meſme choſe; ils ont recherché dans les Siecles paſſez des Biens pour l'appuyer. Comme ils virẽt que l'envie en remuoit plus les cẽdres de leurs Anceſtres que leur reputation ne dépendoit plus du hazard; que la Fortune reſpectoit leur valeur, & les hommes leur memoire; ils tirent vanité de leur naiſſance, ils crurent que la grãdeur de leurs Peres pouvoit les rendre illuſtres, & qu'eſtant heritiers de leur Fortune, ils devoient avoir part à la gloire de leurs actions. Ils cherchent des raiſons dans la Nature, pour iuſtifier leurs pretentions, ils aſſurerent que les Nobles n'avoient pas moins de pouvoir ſur leurs deſcendans que les Roturiers, & que comme ceux-cy répandoient leur couleur ſur le viſage de leurs Enfans, & qu'il y avoit des maladies hereditaires dans les familles, ils pouvoient aſpirer aux honneurs qui avoient rendu leurs Peres fameux dans le Monde.

Mais certes ils n'ont pas mieux rencontré que les autres, & ſi les princi-

Ex homicidio sæpè orta nobilitas, & strenua carnificina. Alij pecuniæ emũt nobilitatem. Alij illam lexoinie, &c. multis perdit. o. nem nobilitas ŏriat.

pes d'où ils tirent leurs raiſons ſemblét plus aſſurez que le iugement d'vn Peuple intereſſé, le Bien qu'ils defendent a ſi peu de rapport avec la Felicité de l'homme, qu'on n'en ſçauroit faire vne de ſes parties, ſans en ignorer la nature. Car outre que la Nobleſſe doit ſouvent ſon commencement à l'enormité des crimes de ſes ayeuls, que ces titres dont elle fait tant de bruit, ſont preſque toûjours la recompenſe des homicides ou des adulteres, & qu'on voit peu d'hommes qui ſoient arriuez aux dignitez par des voyes legitimes : outre qu'il faut endurer mille affrons pour les obtenir, & que l'or qui fait tous les pechés de la Cour, faſſe auiourd'huy les Duc, & les Marquis, les Comtes & les Barons, c'ét avantage eſt ſi peu conſtant, qu'il abandõne ſouvent leurs Heritiers, & fait confeſſer aux perſõnes de condition, qu'elles ſont plus redevables de leur Nobleſſe à la Fortune, qu'à ceux qui leurs ont dõné la vie. On trouve des Peres ſi mal-heureux, qu'ils ne peuvent conter que des Roturiers pour leurs enfans, ces Agiles n'ont encore produit que des Choüettes, & bien qu'ils ſoient ſortis de maiſon qui leur

donnoit des Roys & des Conſuls pour alliés, ils deſeſperent de voir renaiſtre en leurs ſucceſſeurs la memoire de leurs grandeurs.

Auſſi les Loix qui font les heritiers des maiſons, & qui forcent ſouvent les Peres de famille d'abandoner à leurs aiſnez la ſucceſſion de leurs revenus, ne les ont pû obliger de leur tranſmettre leur Nobleſſe: ſi la Nature leur permet de les aimer, elle ne permet pas de vous annoblir, ce bien eſt au-de-là de leurs affections auſſi-bien que de leur puiſſance; & c'eſt en vain que quelques-vns aſpirent à la gloire de leurs Anceſtres, puis qu'il n'eſt pas en leur pouvoir de la leur communiquer. La Vertu eſt le ſeul advantage des Nobles, c'eſt elle qui les ſepare des Roturiers, & au ſentiment de Platon c'eſt l'vnique heritage qu'ils peuvẽt ſe donner ſans eſtre obligés à la Fortune. Toutes les images qui empliſſent les anti-chãbres des Princes, tous ces cõbats qu'ils eſtallent avec tant d'artifice, tous ces Generaux qu'ils font voir à la teſte des armées victorieuſes, & toute cette pompe dont ils accompagnent leurs triomphes, ne font pas les Nobles: Ce-

Agrip. de van. Scẽtiar. Plato ait neminẽ Regẽ ex ſeruis eſſe oriũdum, & neminẽ non ſeruum ex Regibus: omnia iſta lõga varietas! miſcuit, &

sursum deorsum forma versauit Quis ergo generosus? ad virtutẽ à naturâ bene compositus.

grands hommes n'ont pas veſcu pour noſtre gloire, la mort qui a borné leurs conqueſtes, leur a conſervé leurs loüanges, & il faut que la Vertu nous faſſe leurs heritiers, avant que nous pretendions à la iouïſſance de leurs honneurs: tout ce qui nous à precedé n'eſt pas à nous, & nous ne pouvons legitimement aſpirer à la poſſeſſion d'vn Bien qui eſt le fruit de leur Valeur, & non pas le teſmoignage de noſtre merite.

DISCOVRS VI.

Que la ſeule Vertu fait le Souverain Bien de l'Homme ſage.

Senec. Epi. 44.

SEneque ne me ſẽble iamais plus iuſte, que lors qu'il condamne ſes ennemis; & que ſans offenſer le droict des Gens, il devient Iuge en vne cauſe où il eſt Partie: ſes jugemens ſont ſi raiſonnables, & ſes Arreſts ſont tellement fondez ſur la Iuſtice, qu'on n'en peut appeller, ſans choquer la Verité. Car comme il ne ſe trouve point d'hõmes qui vueillent devenir heureux aux dépens de leur repos, & que ceux qui aſpirent à la felicité, cherchent des biens qui les contẽtent, & non pas des

apparences qui les seduisent, ou qui les corrompent ; il infere, que puisque ceux du Corps ne sont pas assez constans pour arrester ses pretentions, & que les faveurs de la fortune sont trop volages ou trop criminelles pour satisfaire à ses desirs ; que la Vertu seule est sa derniere fin, que c'est elle qui peut assouvir ses esperances, & que tout ce qui n'a point de rapport avec elle, ne peut entrer en la composition du Souverain bien. Ses principes sont evidens, & ses raisonnemens sont si solides, qu'on ne peut les combatre sans offenser la iustice de la Cause qu'il defend. Il n'y a personne qui ne souhaite de vivre heureusement, & qui n'apporte tous ses soins pour arriver à vne condition qui doit estre l'accomplissement de ses desirs : mais comme les hõmes se laissent pour l'ordinaire surprendre aux erreurs populaires, & que les maximes du Monde deviẽnent les regles de leurs actions, il ne faut pas s'estonner s'ils ne ioüissent iamais du bon-heur qu'ils ont pretendu, s'ils s'escartent presque tousiours de la fin qu'ils s'estoient proposée ; & s'il se trouvent dans la misere : quand il se

quid est iniquo errare, tur ? cum omnes beatam vitã optẽt, quod instrumenta eius non ipsa habeãt & dum illam petunt, fugiũt.

croyoiēt comblés de bon-heur: ils ſont ſi mal-heureux en leur choix, qu'ils prennent touſiours ſon ombre pour luy meſme: les biens qui l'environnent les deçoivent, & plus mal-heureux que le Tantale des Poëtes, ils s'éloignent d'vn bien qu'ils recherchent, & fuyent la Felicité en voulant l'approcher. Car comme le plus beau fruit de la vie heureuſe, eſt vne tranquillité d'eſprit, & vne confiance inébranlable que nous recevons de la ſincerité de noſtre conſcience, ils aſpirent apres des biens qui troublent leur repos, ils ſouhaittent des honneurs qui leur deſrobēt la liberté, ils deſirent des richeſſes qui les tourmentent; & par vne erreur qui ne merite pas d'excuſe, ils font des ſujets de leurs inquietudes les parties de leur ſouverain bien.

Nam cum ſumma beata vita ſit ſolida tranquillitas, & eius incõcuſſa fiducia; ſollicitudinis cauſſas colligunt, & per inſidio. ſum iter, non tantùm ferũt ſarcinas,

Car bien qu'ils confeſſent qu'il ſuffiſe d'eſtre vertueux, pour ne pas eſtre miſerable, que cette noble qualité que fait la difference des ſages, les fortifie contre les accidens de la Fortune, & que ce ſoit aſſez qu'ils ſoient téperans pour vaincre la Volupté, & corrigeux pour cõbattre les mal-heurs qui les attaquent neantmoins il ne ſçauroient ſe perſuader que la ſeule Vertu les puiſſe

rẽdre heureux, ils ſe deffiẽt de ſon pouvoir auſſi bien que de ſon merite, & aſſurent qu'vne qualité qui ne reſide que dans l'Ame, & qui n'a point de cõmerce avec la Matiere, ne peut faire que la moitié de leur bon-heur. Ils veulent que le corps ſoit auſſi ſatisfait que l'eſprit, que le plaiſir ne l'abandõne iamais, que le repos entretiẽne ſon ẽbonpoint, que lá ioye luy ſoit commune avec ſa compagne, & ils ne croyroiẽt pas avoir connu l'eſſence du ſouverain Biẽ, s'ils n'employent les Richeſſes de Simonide, les delices d'Epicure, & les honneurs de Periandre pour le compoſer. *ſed tradunt.* Sen. Epi. 44.

Il n'eſt pas bien difficile aux Stoïques de combattre cette opinion, & leur repartie eſt ſi raiſõnable, qu'il ſuffit de les entendre parler pour iuger de l'evidence de leur Cauſe, & de la laſcheté de leurs Ennemis. Car comme il ne reconnoiſſent point dautres bien que l'Honneſteté, & qu'ils ne donnent de prix qu'aux operations de la plus noble partie qui fait l'homme, ils méſpriſent tous les advantages qui luy ſont eſtrangers, la pompe ou le plaiſir qui les accompagnent ne les eſmouvant pas, & comme ils ſçavẽt que le corps ne s'accorde pas

auec l'Ame, ils auroient honte de communiquer les privileges d'vne ſouveraine à vn Eſclave qui luy fait la guerre. Ils diſent avec beaucoup de raiſons, qu'il eſt impoſſible d'eſtre heureux d'vne choſe qu'on ne poſſede pas qu'il faut qu'vn bien ſoit en nôtre puiſſance pour compoſer noſtre Felicité, & qu'il deſpende ſeulement de noſtre volonté, que nous puiſſions nous le donner quand nous voulons. Car qu'elle apparence y a-t'il qu'vn hõme mette ſon bon-heur en des choſes qu'il n'a pas faits? qu'il ſe glorifie des threſors que la Fortune ne peut luy enlever? & qu'il tire vanité des honneurs qui ſe trouvent pluſtoſt en la perſonne de ceux qui les rendent, que de ceux qui les reçoivẽt. Mais la Vertu eſt en luy: c'eſt l'vnique Bien qu'il poſſede: & ſi peut prendre les paroles des ennemis de Seneque, pour confirmer cette verité, c'eſt le ſeul advantage qu'il conſerve apres la perte de ſes Enfans, la mort de ſes amis, la ruine de ſes Palais, & confiſcation de ſes revenus. Tout ce qui ne luy appartient pas, eſt ſujet à perir; la Philoſophie ne reconnoiſt rien d'immortel que ſa poſſeſſion, la Fortune qui briſe les Sce-

ptres entre les mains des Rois, épargne ſon Empire, cette Aveugle qui prend plaiſir de reduire les Souverains à la cõditiõ des Eſclaves, n'a pas encore trouvé le moyen de la rendre miſerable.

Mais auſſi comme elle fait toute la Felicité de ſes Amans, elle veut qu'ils ſe contentent des plaiſirs qu'elle leur donne, & elle ne ſouffre pas que des Biens qui peuvent les divertir de ſon amour, ſoient les objects de leurs affections. En effet toutes ces choſes que nous aimons avec tant de paſſion, n'õt rien de conſtant que les miſeres qui les accompagnent : les travaux que nous apportons pour les obtenir, la crainte que nous avons de les perdre, apres les avoir acquiſes, les ſoins que nous employons pour les conſerver ; la douleur que nous reſſentons quand on nous les a ravies, ne ſont pas tant de marques de noſtre indigence que de leur malignité ; & il n'eſt moins mal-aiſé de reſoudre, ſi la pauvreté nous eſt plus ſupportables avec ſes incommoditez, que l'abondance avec tous les tourmens qui en ſont inſeparables. Mais la Vertu eſt vn bien auſſi ſolide qu'agreable, ſes faveurs ſont au deſſus de la Fortune,

& quoy qu'elle reiette les Richeſſes des Avares, la gloire des Ambitieux, & la volupté des Impudiques, elle ne laiſſe pas de ſatisfaire aux deſirs de tous ceux qui luy font la Cour Elle fait tout leur bon-heur auſſi bien que leur gloire, ſon excellence ne releve que ſes propres grandeurs, & elle eſt ſi ialouſe de ſes Amans, qu'elle ne permet pas qu'ils recherchẽt autre choſe apres l'avoir choiſie pour leur Maiſtreſſe. Car ſi elle n'eſt pas l'vnique Bien de l'homme ſage, & s'il s'en trouue d'autre dans la Nature qui luy en diſpute le nom ou la qualité, qu'il voudra ſe reſoudre à l'aimer, puis qu'il faut ſouvent hazarder celuy-cy pour l'obtenir; qui pourra luy eſtre fidelle puis qu'elle mépriſe ce que nous eſtimõs & qu'elle ne nous ſçauroit enrichir qu'en nous appauvriſſant? L'amitié qui eſt ſi neceſſaire aux Eſtats pour les cõſeruer dans la paix, & ſi vtile aux familles pour les maintenir dans le repos, ſeroit ennuyeuſe parmy les hõmes, ſi ce principe eſtoit veritable; les Bergers la chaſſeroient de leurs Cabanes auſſi bien que les Roys de leur Palais; & ſçachant qu'on ne fait ſouvent des Amis que par la perte des Biens du

Virtutes pereũt, ſi eá ſententiâ viuit, nam ſæpè ab eis bonis eſt abeundum, aut illa deſerãda: quod vt fiat paulò promptiùs velut à

Corps ou de la Fortune, ils reiette-
roient vne Vertu qui les dépoüille en
leur voulant procurer du plaiſir. La
Force ſeroit odieuſe aux Conquerans,
celle qui a tãt de fois gaigné l'Vnivers
pourroit ſe plaindre d'eſtre ſans parti-
ſans, & bien qu'elle ait aſſez de char-
mes pour ſe faire admirer, il ſe trou-
veroit peu de perſonnes qui vouluſſent
donner des combats ou attaquer leurs
ennemis, en riſquant leur vie ou leur
bon-heur. La reconnoiſſance ſeroit faſ-
cheuſe, s'il falloit perdre des Biens
pour l'exercer, & celle qui nous ap-
prend qu'il y a plus de gloire à donner
qu'à recevoir, ceſſeroit de vous eſtre
agreable quand l'opinion que tout ce
que nous rendons fait vne partie du
bien-fait; qu'il faut s'appauvrir pour
ſatisfaire aux faveurs d'vn amy, & que
la Vertu qui l'a fait naiſtre, ne ſuffit
pas pour le reconnoiſtre.

reſpectantibus fiet quaſi ob maius bonũ minora, ſed tamẽ bona onit. tenti, buc. Lipſ. lib. 2. ad Stoï. Philoſ.

Mais ſans m'arreſter plus long-temps
à rehauſſer le merite de la Vertu ſur les
biens du corps & de la Fortune, qui ne
voit que l'homme eſt trop genereux,
pour loger ſon bon-heur en des ſujets
ſi periſſables & qu'il ne peut l'eſtablir
dans leur poſſeſſion, ſans paſſer pour le

plus malheureux de toutes les Créatures ? Car s'il croit que pour vivre content il faille ſe nourrir de viandes delicates & chercher dans la diverſité des mets dequoy réveiller ſon appetit, les Beſtes qui broutẽt l herbe à la Campagne ne leur cederõt en rien, elles mangent avec plus d'avidité que luy, elles gouſtent la ſuperfluité de la Terre avec plus deplaiſir, que ne font les gourmands, les ragouſts, & les ſaupiquets; & la faim qui leur eſt preſque continuelle, leur fait trouver tout ce qu'elles mangẽt agreable. S'il s'imagine que pour eſtre heureux, faille reſpirer les delices du corps, & chercher dans la Volupté déquoy divertir ſes ſens, les Beſtes en ioüiſſent auec plus de ſatisfactiõ que luy, l'exercice qu'ils en font, n'eſt pas ſuivy de repentir ny de honte; & comme leurs deſirs ſont plus reglez que les noſtres, ils gouſtent la volupté ſans s'affoiblir, & produiſent leurs ſemblables, ſans preſque rien perdre de leur ſubſtance. S'il met ſa gloire dans les perfections de ſon corps & s'il iuge que les advantages de ſes ſens contribuent à ſa Felicité, il ſera forcé d'avoüer que les Beſtes les ont

plus

plus aiguë dans les Aigles, que le gouſt eſt plus fidelle dans les Singes, l'attouchemẽt plus delicat dans les Araignées, & l'odorat plus aſſuré dãs les Vautours.

Pour donc juger de la dignité de l'homme, il n'eſt pas neceſſaire de s'enqueſter ſi on épuiſe la Mer & la Terre pour couvrir ſa table, ſi on appreſte ſes viandes avec artifice, ſi on le ſert dans des plats d'or de cryſtal, & ſi tous les objets qui frappent ſes ſens luy donnent du plaiſir. S'il conte des Princes pour ſes parens & ſes Alliez, s'il gouverne pluſieurs Provinces, s'il eſt auſſi puiſſant à la Cour que dans ſa Maiſon, & ſi ſon nom n'eſt pas moins glorieux parmy les Eſtrangers que ſes voiſins : Mais s'il eſt vertueux : ſi la pureté de ſa conſcience cauſe la ſerenité qui paroiſt ſur ſon viſage, & s'il n'a point de mouvemẽs, qui ne ſoient conformes à la Nature, & à la Raiſon. Ces deux guides ſont ſi fidelles, qu'il ne ſçauroit ſe méprendre en les ſuivant, & la Vertu qu'elles produiſẽt eſt ſi riche de ſoymeſme, qu'il ſuffit de la poſſeder pour diſputer l'advantage aux Nobles, l'Empire aux Monarques, les Richeſſes aux Avares, & le plaiſir aux Voluptueux.

Nemo iſtorum, quos diuitiæ honoréſq; in altiore faſtigio ponunt magnũ eſt : Quare ergo magnus videtur ? cum baſi illum ũa metiris, nõ eſt magnus pumilio licet in mõte conſtiterit. Sen Ep. 76.

Car c'eſt elle qui nous approche de Dieu, qui nous fait r'entrer en nos anciennes grãdeurs,& qui nous meine au principe d'où nous ſommes ſortis,& qui apres nous avoir rendus ſes imitateurs ſur la Terre, nous fait ſes Amis dans le Ciel.

DISCOVRS VII.

Que les vertus morales des infideles ne ſont pas criminelles.

Omnis homo natura ſuâ ſcire deſiderat. Ariſto. 1. Metaph

IL n'y a rien de plus naturel à l'homme que le deſir de connoiſtre, c'eſt la premiere Paſſion qui occupe ſon eſprit : les fols en ſont atteins auſſi bien que les ſages,& qui gueriroit ceux qui ſe portent bien de cette maladie,les reduiroit à vne condition pire que celle des ſourds & des aveugles. Car c'eſt elle qui apprend aux hommes, les Arts & les Sciences, qui entretient les Doctes des merveilles de la Nature, qui deſabuſes les ignorans de leurs erreurs, & qui anime les Philoſophes à la connoiſsãce des veritez qu'ils ne cõnoiſsẽt pas. Mais elle eſt ſi changeante, & ſon humeur a ſi peu de rapport auec ſes objets qu'elle recherche, qu'elle fait ſon

divertiſſement de tout ce qu'elle rencontre;& elle eſt ſi violente en ſes pourſuites,qu'on n'a pas encore veu d'hommes qui ayent pû ſe defendre de ſa fureur. C'eſt vn vers qui ronge tous les Eſprits,vne demãgeaiſon qui tourmente indifferemmẽt les impies & les vertueux,vne maladie qui vnit le plaiſir & la douleur en la perſonne de ceux qu'elle poſſede;& qui connoiſtra bien ſa nature,avoüera,que s'il n'y a rien de plus commun dans le Monde,il ne s'y trouve riẽ de plus injuſte ny de plus inſatiable.Elle entrepréd des voyages & court toutes les parties de la Terre, pour apprendre quelque nouveauté,elle ſe met en peine de ſçavoir les miracles de la Nature,& de connoître de quel artifice cette Mere commune produit l'Or dãs les Indes,par quelle vertu elle endurcit l'eau en Criſtal, & change la roſée en Perles, comment l'ayman attire le fer d'vn coſté & le pouſſe de l'autre, & qu'eſtant briſé en pieces il conſerve vne figure quadrangulaire, & laiſſe à chaque coſté vne vertu differente. Elle monte dans le Ciel ſans l'entremiſe des Demons,elle y va connoiſtre comment le Soleil partage le Temps, com-

ment il compaſſe les ſaiſons, & meſure ſes mouvemens circulaires. Elle fait des lunettes d'approche pour remarquer ſa grandeur, elle l'abbaiſſe pour connoiſtre la matiere dont il eſt compoſé & ſans craindre d'eſtre brûlée, de ſon feu, ou ébloüie de ſon eſclat, elle s'eſleve dans ſon globe pour iuger de ſa nature. On voit auiourd'huy des hommes ſi curieux, qu'ils renverſent l'ordre du Temps pour ſatisfaire au deſir qu'ils ont de connoiſtre quelque nouveauté, ils s'eleveut la nuit pour aguetter la Lune au paſſage : ſa lumiere empruntée a encore aſſez de charmes pour leur donner de l'amour, & bien que les Poëtes la faſſent la Maiſtraiſſe du repos elle ne laiſſe pas de devenir ſouvent le ſupplice des Aſtrologues & des curieux. Ils y remarquent des nuës qu'ils font paſſer pour des nouveaux Mondes, ils y forment des Villes, des Provinces & des Eſtats, & ſans ſe mettre en peine quel Apoſtre y a preſché l'Evangile, ſi le Pontife de Rome y eſt Souverain, ſi l'Eſprit & l'Eau font leur Bapteſme cõme le noſtre; ils multiplient les Egliſes, font vne communion de nos Saints avec ſes habitans des Planetes.

Cette curioſité merite quelque pardon, puis qu'elle n'eſt deſavantageuſe qu'à ceux qui s'y laiſſent ſurprendre; la vanité qui la fait naiſtre, leur y fait trouver leurs chaſtimens, & on peut dire que l'erreur & l'aveuglemẽt qui la ſuivent, gueriſſent enfin le mal qu'ils ont cauſé. Mais on rencontre des hommes qui tranchans du petit Dieu, n'ont de la curioſité que pour découvrir des defauts, tout leur eſtude aboutit à ſonder la conſcience de leurs prochains, ils deſcendent au fonds de leurs ames pour y conſiderer leurs deſſeins: & plus orgueilleux que les Demons, ils penetrent les ſecrets de leurs Cœurs dont Dieu ſeul s'en eſt reſerué la connoiſſance. Quoy qu'ils ſoient ignorans ils ne laiſſent pas de vouloir iuger de leurs intentions: bien qu'ils ſoient les eſclaves de leur Paſſions, ils veulent que de leur raiſonnement ſoit la pure doctrine de l'Evangile, & faiſant vne Vertu des Infideles à leur mode, ils la confondẽt indignement avec les crimes & les pechez des Chreſtiens. Encore que ie ne ſois pas Moliniſte, que i'avoüe que ie ne puis comprendre la connoiſſance moyenne qu'il eſtablit, que ie deffende

avec assurance la liberté de Dieu en toutes ses operations au dehors, que ie ne reconnoisse point de science en luy que celle qui a esté receuë des anciens Theologiens, & que i'ay peur de souffrir qu'on rende sa puissance mãchotte, & qu'on la fasse dependante des causes secondes pour agir ; ie ne sçaurois pourtant approuver toute la Doctrine de ses adversaires, ils sõt trop severes en la pluspart de leurs opiniõs pour m'engager en leur parti : & quoy qu'ils se flattent de la iustice de leur cause, qu'ils protestent qu'ils n'entreprennẽt que de faire voir les desordres que le peché a causé dãs l'homme ; & la necessité de la grace de I.C. pour le redresser : ils me sẽblent trop rigoureux, quãd ils condãnẽt toutes les bõnes œuvres des Payens, & qu'ils n'en reconnoissent de veritables que celles qui procedent de la Foy.

Car si la Vertu n'est autre chose que vne habitude acquise par des actes multipliez de la Raison, & si la Raison est vne Loy de Dieu écrite dãs nos cœurs, qui croira que l'homme devient criminel en suivant ce guide ? qu'il merite des chastimens en vivant selon ses advis ? & que la Vertu qui est toûjours

innocente, ne ſoit differente du Vice pour n'eſtre pas eſlevée par la Foy, & iuſtifié par la grace du Fils de Dieu? Le peché peut bien avoir ravi la iuſtice originelle, mais il n'a pas encore ſçeu nous oſter la pureté naturelle: s'il a eſté aſſez malin pour corrompre noſtre nature, il n'eut pas aſſez de puiſſance pour la deſtruire; & ſi celuy qui a commis le premier crime a eſté abſolu pour engager ſes enfans dans la revolte, il peut ſe vanter de n'avoir pas tant fait des coupables, que de malheureux.

La maladie qu'ils ont contractée, n'empeſche pas qu'ils ne faſſent des actions ſaines; ils peuvent exercer l'honneſteté, quoy qu'ils ſoient deſchus de leur nobleſſe. ils peuvent aimer Dieu, biens qu'ils ſoient nez ſes ennemis; & comme les oyſeaux ne laiſſent pas de marcher apres avoir les aiſles coupées, ils peuvẽt faire des actions bonnes ſelõ la Nature, encore qu'elles ne puiſſent pas eſtre meritoire ſans la Grace. L'exẽple des Patriarches en eſt vne preuve convainquante; leur vie fut agreable a Dieu, quoy qu'ils fuſſent coupables du peché de leur Pere! ils devinrent ſes

Aut rea prima facta eſt a- tus que vin, dice nullo ſpon- teſua ſine ſege, ſiaẽ rectũ que cere.

A mis ſans eſtre reconciliés avec luy, ils eviterent le crime avant que les Sacremens les euſſent gueris de leur playes & pour parler du langage du Maiſtre des Gentils, ils obſerverent ſes ordonnances, quoy qu'ils n'euſſent pas encore receu aucune de ſes Loix. Toutes les inſtructions des Chreſtiens ne ſont, à bien parler; que des commentaires de leur vie: s'ils ſont devenus vertueux, ç'a eſté en eſtudiant leurs actions: s'ils enſeignerent la pieté, ce fut en conſultant la vie de ces premiers maiſtres, & au ſentiment de Saint Auguſtin, cette Vertu qui rend à vn chacun ce qui luy appartient, n'eſt pas tant vn effet de l'opinion, qu'vne production de la Nature & de la conſcience. Nous connoiſſons le Bien ſans l'avoir appris, & nous avons horreur du mal; bien que nous n'en ayons iamais apperceu les l'aideurs. Quand Dieu obligea l'homme à l'obſervance de ſes commandemens, il vſa des termes ſi ſimples, qu'il met les Caſuiſtes au deſeſpoir de les bien expliquer: il ſe contenta de nous faire connoiſtre ſa volonté ſans nous en apporter de raiſon; il crut que c'eſtoit aſſez de dire, Tu ne tueras pas, Tu ne pail-

larderas pas, pour iuſtifier les Arreſts qu'ils prononçoit contre luy; & ſçachant bien que la Loy naturelle defendoit l'impudicité & l'homicide, il n'employa que peu de paroles pour publier les deux plus importants de ſes Commandemens. Quand Cain eut ſuivy ſon Pere dans le peché, qu'il eut commis le premier meurtre en la perſonne de ſon Frere, & que la Paſſion luy eut mis des armes en la main, pour oſter la vie à celuy que la Nature obligeoit d'aimer; l'Eſcriture remarque qu'il fut luy-meſme ſon témoin & ſon Iuge, qu'il ſe condamne à la mort avant que d'eſtre accuſé, ſon crime devint ſon tourment & ſon bourreau, & ſans avoir receu de loy eſcrite qui defendît le parricide, il confeſſa que ſon crime eſtoit trop enorme pour meriter de pardon.

Comme la Nature n'eſt pas differente dans les Payens & dans ce premier homme, que les vns ſe conduiſent par des meſmes principes, & que la conſcience eſt vn Iuge également fidele en tous les deux; ils condamnent le peché & approuvent le contraire, ils s'affligent quand ils ont commis vn crime, & ils ſe réjouïſſent quand ils ont pratiqué

vne Vertu:ils ſçavent que l'vn les éloigne de Dieu ; & que l'autre les en approche, & ſans autre guide que celuy de la Raiſon, ils jugent par la fin qu'ils ſe propoſent, de l'innocence ou de la malice de leurs actions. Que ſi toutes leurs Vertus eſtoient fauſſes, & ſi toutes leurs bonnes œuvres eſtoient de veritables pechez, ie ne voy pas pourquoy ils ne s'attriſteroient pas indifferemment des vns auſſi-bien que des autres;pourquoy ils ne pourroient pas ſe plaindre que le Ciel les ayans créez libres,ils ſoient contraints de faire des offences contre leur volonté ; qu'ils ſoient criminels en gardant les Loix de la Nature, & qu'ils ſoient condamnés à des peines eternelles, pour avoir aſſiſté leurs prochains, ſecouru leur patrie, pris les armes pour la defenſe de la Iuſtice, & mis leur vie au hazard pourconſerver l'honneur aux femmes, les biens aux orphelins, & la liberté aux innocens.

Cette doctrine paroiſt ſi raiſonnable à ceux qui la defendent, qu'ils jugent inutile d'emprunter des raiſons des Theologiens pour en faire voir la verité,& quãd le Concile de Trente n'au-

roit pas censuré l'opinion contraire, il suffit de sçavoir que IESVS-CHRIST l'enseigne à ses Apostres, & qu'il l'authorise dans son Evangile, pour obliger tous les Chrestiens à l'embrasser. Quand il monstra à ses Disciples la façon dont ils devoient se comporter parmy les Pharisiens, il les exhorte à suivre leurs enseignemens, bien qu'il condãne leur vie; il les oblige à faire estime de leur doctrine, bien qu'il leur defende de les imiter en leurs mœurs, & les invite à reverer leurs jugemens, quoy qu'il charge leurs actions de mille reproches: Comme nous prisons la Vertu en nos ennemis, & que nous preferons vn bien public à vne haine particuliere, il separe leurs bõnes œuvres de leurs pechez, il approuve leur vertu, & deteste leurs vices, & faisant distinction entre les ouvrages de Dieu & ceux des hommes, il louë la parole qui sort de leurs bouches, & blâme la malice qu'ils cachoient dans leurs cœurs, & le scandale qu'ils causoient en leurs Prochains.

Peccatũ est dictum factũ, vel conceptũ cõtra legẽ æternam. Aug. lib. 22. cont. Faust. Ergo illam seruare non est peccatum. Remanet mandatum impe-

Cette verité est si constante, qu'il suffit de consulter les anciens Peres pour asseurer ses Partisans en leur cro-

rium decepũt à Deo, in recuperationẽ virtutũ suarum moralium Augustapud Suares lib. 1. c. 16.

yance, & bien que S. Augustin semble estre d'vn sentiment contraire, il ne laisse pas de la defendre en plusieurs endroits de ses Livres. Il attribuë l'establissement de la Republique Romaine à la Iustice de ses Loix; il cõfesse que la probité de ses Citoyens defit plus d'Ennemis que le courage de ses Capitaines, que le plus florissant Empire du monde fut la recompense de leurs Vertus; & que Dieu ne pouvant les rendre compagnons des Anges dans le Ciel, parce qu'ils estoient infideles, les fit Maistres de toute la Terre, parce qu'ils estoient vertueux. Quand il escrit à Marcellus, il se declare ouvertement de leur party; il prend plaisir de luy faire voir le prix des Vertus Civiles, puis qu'elles attirent des recompenses si glorieuses : il asseure qu'elles ne sont pas criminelles, puis qu'elles peuvent estre honorées dans le Ciel, & qu'estant renduës Chrestiennes par la Foy, elles font leurs Amans Citoyens d'vne Cité qui a la Verité pour Souveraine, la Charité pour Loy, & l'Eternité pour durée. Ces deux passages découvrent ses intentions, & qui examinera bien ses paroles, avoüera qu'il ne confond les

vertus des Romains avec leurs pechés, que parce qu'ils ne regardoient pas le Souverain Bien, & qu'ils se proposoient le plus souvent des fins iniustes ou illegitimes. Ie sçay bien que selon la pensée, vne action ne peut estre sainte, si elle n'est animée de Charité, que toutes les bonnes inclinations que nous avons pour le Bien, ne sçauroient produire des veritables Vertus, si elle ne sont informées de la grace, & qu'il faut que la Nature & la Raison implorant le secours du Ciel pour faire des actions dignes de la Gloire eternelle. I'ay pourtant de la peine de concevoir que tous ceux qui n'agissent pas par ce moyen, soient coupables, qu'vn homme soit desobeïssant à Dieu, sans contrevenir à ses Loix, & que sans estre accusé par sa propre conscience, il puisse estre iustement condamné aux peines des Pecheurs & des meschans.

Si toutes ces Raisons ne sont pas assez puissantes pour convaincre vn Ianseniste, au moins l'obligeront-elles de confesser, que ce n'est pas tant vn erreur qu'vne incivilité de se departir de son opinion, & que ce qui a esté examiné par les plus habiles Theologiens,

approuvé par les plus fameuſes Academies de l'Europe, & confirmé par vn Concile, peut-eſtre eſcrit ſans danger, & ſouſtenu ſans craindre d'eſtre taxé de partialité.

SECOND

SECOND TRAITE'

De la nature des Passions, en general.

DISCOVRS I.

Quelle est la nature des Passions, & en quelle Faculté de l'Ame elles resident.

CET Amour qui causa cét étrange desordre parmy les Anges dans le Ciel qui separa le premier homme de son Createur dans le Paradis terrestre, & qui apprit à ses Enfans de vouloir regner sur l'esprit de leurs semblables dans les autres parties du Monde, ne parut jamais plus artificieux, que lors qu'il mit les Philosophes en division: qui partagea leurs sentimens avec leurs volontez, & qui apres leur avoir donné à tous vne mesme inclination pour la verité, leur fit prendre des routes differentes pour la trouver. Car quoy que cette Maistresse soit commune, qu'elle

ſe donne à tous ceux qui la courtiſent, & que comme vn Soleil elle eſclaire tous les hommes qui entrent dans le Monde, l'Amour propre ne peut ſouffrir qu'on la recherche par des mémes voyes, il desbauche l'eſprit de tous ſes Amans, il leur inſpire des ſentimẽs differens touchant ſa nature, & bien qu'il ne ſoit pas moins aveugle qu'iniuſte, à ſes iugemens, il ne veut pas qu'on ſuive d'autres advis que les ſiẽs pour l'obtenir. Iamais Ariſtote n'eût quitté le party de ſon Maiſtre, s'il n'eût eſté preoccupé de cette Paſſion, & tous ces Philoſophes qui ſuent encore aujourd'huy pour aſſurer ſa Doctrine, ſeroiẽt muets, on ne parleroit que d'vn meſme langage, ſi ce monſtre n'avoit inuẽté des termes ſpecieux pour expliquer ſes penſées & prouver ſes reſveries.

Toutes ces Sectes qui ſe forment tous les iours, ſont les reiettons de cette complaiſance, & l'Evangile qui cache tant de Myſteres ſous la ſimplicité de ſes paroles, n'auroit pas auiourd'huy que les Poëtes pour interpretes, ſi l'orgueil n'avoit corrompu quelques malcontens, & mis la plume à la main de ie ne ſçay quels ignorans pour en deſ-

guiſer le ſens. Nous nous plaiſons tellement en nous-meſmes, que nous n'eſtimons que nos iugemẽs, la Verité eſt odieuſe en la bouche meſme de nos Amis ſi elle n'a du rapport avec nos ſentimens, & obſtinez dans la Paſſion qui nous aveugle, nous n'adorons que nos penſées, & ne faiſons eſtat que de nos opinions. Il n'y a perſonne dans le Monde, qui ne veuille paſſer pour habile, châcun aſpire à cette qualité, on aime bien mieux eſtre ſpirituel que vertueux, & Socrate, qui a occupé toute ſa vie à remarquer les differẽtes inclinations des hommes, a eu raiſon de dire, que ſi on appelloit d'vn Theatre les Artiſans par le nõ du meſtier qu'ils profeſſent, qu'il n'y auroit que ceux de cét Art qui ſe leveroient : mais que ſi on obligeoit les iudicieux & les prudens à ſe monſtrer, qu'll n'y auroit perſonne de la Compagnie qui ne levaſt la teſte. La complaiſance eſt ſi naturelle à l'homme, qu'on peut dire qu'elle en eſt inſeparable: cette qualité eſt le principe de toutes ſes actions, il ſe contemple touſiours avec volupté, & ſi l'intereſt l'oblige quelquefois de conſiderer la vertu d'autruy avec vne admiration

desguisée, on est asseuré qu'il regarde tousiours la sienne avec vne satisfaction veritable.

Cette verité paroit evidemment dans le sujet que ie traitte, chacun definit les mouvemẽs de l'Ame selon sa fantaisie: toutes ces differentes Idées qu'en forment les Autheurs modernes dans leurs Escrits, ne sont pas moins les preuves de la diversité de leurs dessеins que de leurs opinions, & il faut dire que la matiere qui a esté le plus souvent examiné dans l'Escole, est aujourd'huy la plus enveloppée & la plus inconnuë. Quelques-vns ont crû que la Passion n'estoit pas tant vne action de l'Ame, qu'vn resultat des actes de l'Appetit sensitif, qu'elle suivoit plutost les operations de la Faculté où elle naissoit, qu'elle ne l'emouvoit; & qu'elle n'estoit en la puissance de l'homme qu'autãt que les actes qui la causoient, dependoient de sa volonté. Pour establir leur opinion, ils confondirent la Volupté avec les operations de l'Ame: ils dirent que l'vne perfectionnoit l'autre, que le Plaisir accompagnoit tousiours son travail, & que les Passions estans des mouve-

Delectatiõ est in potestate delectantis, si, i. quia actus est in potestate agentis Scotus 1.

mens qui troubloient ſon repos, elles ne pouuoient eſtre compriſes ſous le nom d'action. Quelques autres, que ie n'eſtime plus plauſibles, que parce qu'ils enſeignent vne Doctrine plus commune, deſcrivent la Paſſion par les effets qu'elle produit : ils attribuent l'alteration qui paroiſt ſur le viſage de ceux qui en ſont touchez, à ſa violence, ils veulent que l'Ame ne ſoit pas moins agiſſante lors qu'elle craint & qu'elle s'afflige, que lors qu'elle aime & qu'elle eſpere : & que les hommes ne font des iugemens differens d'vne meſme choſe, & les vns des autres, que parce qu'ils ſont émeus par des affections contraires. Enfin ils dirent que la Paſſion n'eſtoit autre choſe qu'vne émotion de l'Appetit ſenſitif, excité par l'imagination d'vn bien ou d'vn mal, dont le principal employ eſtoit de changer de Corps contre les Loix de la Nature. dist. 1. q. 3

Bien que cette definition ſoit ſi commune, que preſque tous les Philoſophes la reçoivent & que tous les Diſciples d'Ariſtote ſoient obligez de la defendre dans ſes principes, neantmoins on peut, ce me ſemble, la rejet-

ter ſans offenſer ſon authorité, & on ne doit pas trouver eſtrange, qu'eſtant dans les ſentimens du Philoſophe Romain, i'abandonne le party du Philoſophe Grec pour ſuivre l'opinion des Stoïques, Car comme ie ſouſtiens avec eux, que les Paſſions ne ſont pas naturelles à l'homme, que les Sens & l'opinion en ſont les principes, & qu'elles reſident plutoſt dans la volonté que dans l'imagination, il faut de neceſſité que ie m'eſcarte de ſa doctrine, que contre mon humeur, ie trahiſſe mes ſentimens; pour demeurer fidele au plus puiſſant ennemy du ſeul Maiſtre que i'honore ailleurs.

Affectiones nullæ naturæ vi cõmoueatur, omnium quæ ſunt opiniones, actiudicia lenitatis Cic. 3. de finib

La Paſſion donc, ſelon les termes des Stoïciens, n'eſt autre choſe qu'vn mouvement de l'Ame contre la Raiſon, cauſé par l'apparence d'vn bien ou d'vn mal contre l'inclination de la Nature. Ie dis qu'elle eſt vn mouvement qui choque la Raiſon: car encore bien que la Paſſion s'acheve dans la volonté, que la puiſſance raiſonnable la conçoive, & qu'on puiſſe en quelque façon l'appeller du nom de ſa Mere, cependãt parce que ce principe eſt corrompu par l'Opinion, & que cette Faculté ſouve-

raine s'eſt laiſſée ſeduire par des Sens infideles, l'Eſcole des Stoiques la condamne à en perdre la qualité, & prendre le nom d'ennemie de la Nature, & de baſtarde de la Raiſon. Cette alteration ſe fait contre les Loix de la nature: car comme cette Mere commune eſt conſtante en ſes ouvrages, que ſes productions ſont reglées, & qu'elle ne fait rien qui ne ſoit auſſi parfait qu'vtile à ſes enfans, elle abhorre tout ce qui la corrompt, elle rejette tous ces mouvemens qui combattent ſes inclinations, & elle ne peut ſouffrir qu'on luy donne pour ſecours ce qui la desbauche en ſes operations, & conſpire à ſon déreglement ou à ſa perte.

Comme cette definition eſt differente de celle des autres Philoſophes, & que la fidelité que i'ay iurée aux Stoiciens m'oblige de m'écarter de leurs opinions, on ne doit pas s'eſtonner, ſi ie ne conviens pas avec eux du ſujet où naiſſent les Paſſions, & ſi apres les avoir reconnu inutiles à la Vertu, ie les conſidere comme des desbauches de l'Eſprit & de la Volonté. Car ſi les Paſſions reſident en la plus baſſe partie de l'Ame, comme veulent preſque tous

les Philoſophes modernes, & ſi l'imagination ſeule informée par les eſpeces qu'elle tire des ſens, émeut l'Appetit ſenſitif: ie ne voys pas comment vn homme pourroit s'affliger de la perte de ſon honneur, ſe mettre en colere pour la ruine d'vn bien que les Sens n'apperçoivent pas, & qu'il faille avant que la Paſſion luy faſſe concevoir des penſées de vengeance, que l'eſprit la luy repreſente comme infamme, & que la volonté la rejette comme iniurieuſe à ſa perſonne. Il a vne telle ſubordination entre les facultez de l'Ame, que les plus baſſes n'agiſſent preſque iamais que par le mouvement des ſuperieures: & comme les Soldats obeiſſent à leur Capitaine, où la plus haute Sphere entraîne celles qui luy ſont ſubalternes: la raiſon & la volonté engagent l'Appetit ſenſitif en leur party, & luy font embraſſer tout le bien qu'elles approuvent, & rejette tout le mal qu'elles condamnent.

Omnes affectus nihil aliud quã vo-

Si bien qu'il faut conclure avec Seneque, que les Paſſions reſident en la Volonté, qne c'eſt elle qui perfectionne toutes les operations de l'Ame, & que la meſme puiſſance qui forme les

pechez & les crimes, enferme les affections & les desirs. Car dans les principes de ce sçavant Philosophe, les Passions ne sont pas des simples mouvemens qui s'eslevent à la veuë d'vn bien ou d'vn mal, qui tirent leurs forces de l'imagination, & qui s'arrestent enfin dans le second estat de l'Ame mais des productions de l'Esprit, des sentimens de la Faculté qui raisonne, & pour vser des termes des Stoïques des opinions, qui apres avoir debauché l'Esprit & corrompu la Volonté, les obligent d'approuver leurs advis, & suivre leurs mouvemens. Aussi Saint Augustin, que ie considere en ce sujet comme le garand de Seneque, confond les Passions avec l'Appetit raisonnable, il appelle d'vn mesme nom la cause & ses effets, & connoissant bien qu'il n'y a point de Passion qui ne soit libre, il asseure que les plus dangereux mouvemens de nostre Ame, ne sont que des volontez qui tirent leur bonté ou leur malice des objets qu'elles regardent. Le Desir, selon les paroles de ce grand Docteur, n'est que la volonté d'vn Bien absent ou esloigné, que nous cherchons avec baucoup d'empresse-

nt tes sunt. Nam qu'd est cupiditas & latitia nisi voluntas in eorum consensione, qua volumus? Et quid est metus & tristitia.

niſi voluntas indiffẽſionẽ ab his quæ nolumus. Aug. 4. de civi. Dei. c. 5.

ment ; l'Eſperance n'eſt que la volonté d'vn Bien qui nous flatte, & la Crainte & la Triſteſſe ne ſont que des volontez, dont l'vne contredit au mal, qui nous menace, & l'autre au mal que nous reſſentons déja, contre nôtre gré. De ſorte qu'il faut vouloir pour eſtre paſſionné, & iamais le plaiſir n'arreſteroit nos ſouhaits, ſi voſtre volonté n'étoit ſatisfaite; ny nos deſirs ne feroient des courſes hors de nous-meſmes, ſi elle ne conſentoit à la pourſuitte des Biens qu'elle recherche. Apres l'aveu de ce grand homme, ie croy qu'on ne peut errer en ſe declarant du party des Stoïciens; & que leurs ennemis ne ſont obligez d'approuver leurs opinions, s'ils ne veulent contrevenir à l'authorité du plus ſolide & du plus éclairé des Docteurs.

DISCOVRS II.

Du nombre des Paſſions ſelon les Stoïciens.

QVoy que les Princes ſoient abſolus dans leurs Eſtats, que tous leurs commandemẽs paſſent pour loix dans leurs Conſeils, & qu'il ſuffit qu'ils

insinuent leurs volontez à leurs Sujets pour estre obeïs, quoy que la flatterie les persuade qu'ils sont les Dieux du monde, que leur puissance ne releve d'aucun Souverain de la Terre, & que l'authorité qu'ils exercent sur leurs Peuples soit vne marque asseurée de leur independance : Neantmoins ceux qui en connoissent bien la condition, les regardent plûtost comme des Esclaves que des Hommes libres, il les appellent les Tuteurs, & non pas les Maîtres de leurs Sujets, & monstrent que comme l'interest particulier regle les Peres de Famille, celuy qu'on appelle public, commande les Princes & les Monarques. Car en effet, soit qu'ils traittent avec leurs voisins, qu'ils secourent leurs Alliez, qu'ils gouvernent avec douceur les Provinces qu'ils ont conquises, qu'ils defendent ceux qni se sont mis sous leur protection, & qu'ils prennent les armes pour tirer les Oppressez de la tyrannie, & les Innocens de la misere, ils agissent toûjours pour eux-mesmes, leur interest est la fin de leurs travaux aussi-bien que de leurs dessеins, & quand ils preferent le bien de leurs Sujets, ou le salut de

leurs voiſins au contentement de leurs perſonnes, on peut dire qu'ils ne tendent qu'à l'accroiſſement ou du moins à la conſervation de leurs Royaumes.

Ce qui ſe pratique parmy les Princes, ſe voit tous les jours dans les Academies, & Ciceron témoigna bien de connoiſtre le procedé des Philoſophes, quand il dit que pour gouverner heureuſement les Eſtats il falloit que les Philoſophes fuſſent Roys, ou que les Roys devinſſent Philoſophes. Car ſi ceux-cy combattent pour la verité, s'ils eſtabliſſent des nouveaux principes, s'ils forment des Diſcours pour cõfirmer ceux qu'ils jugent les plus probables, s'ils s'engagent derechef dans vn party qu'ils ont abandonné, & ſi par vne liberté qu'on permet dans l'Eſcole, ils inventent des explications nouvelles pour déguiſer le ſens de leurs adverſaires: ils ſe conduiſent plûtoſt par leurs intereſts que par des mouvemens de la verité, ils ne cherchent pas tant à inſtruire les hommes qu'à s'en faire admirer, ils travaillent plus à la gloire de leur nom qu'au profit de leurs Diſciples; & quand ils condamnent les raiſons qui appuyent la Doctrine de leurs

Anceſtres, c'eſt parce qu'ils eſperent de tirer de l'honneur de la nouveauté de leurs opinions, ou agrandir leur reputation par la perte de celle de leurs Maiſtres ou de leurs Antagoniſtes.

Cette verité éclate particulierement au ſujet des Paſſions, & qui penetrera bien l'intention de ceux qui les décrivent, avoüera qu'ils ne ſont diviſez entr'eux touchant leur nombre, que parce qu'ils ont des fins differentes. Ceux qui trouvent leur advantage en ſuivant les ſentimens d'Ariſtote, & qui s'appuyent plûtoſt ſur ſon authorité, que ſur la force de ſon raiſonnement, taſchent de nous perſuader qu'il y en a onze, qu'on ne peut rien adjoûter ou diminuër de cette diviſion, & qu'on ne ſçauroit les multiplier, qu'il ne s'y trouve quelque genre à qui elles ſont inferieures, ny les retrancher ſans faire tort à leur diverſité. Pour fonder leur penſée ils partagent l'Ame en deux Facultez, dont l'vne tire ſon nom du Deſir, & l'autre de la Colere. En la premiere ils placent celles qui ont moins de mouvement, & en la ſeconde celles qui n'ont iamais de repos. Car ils veulent que les ſix Paſſions de l'Appetit

Concupiſcible ſoient diviſées, que les vnes ſoient oyſeuſes & les autres agiſſantes, que les vnes ſoient laſches & les autres courageuſes, que les vnes ſortent hors d'elles-meſmes, & que les autres ſe contentent des biens qui les entretiennent. Enfin ils diſent que l'Amour imite l'inclination d'vn corps qui tend vers ſon centre; & que le Deſir y eſt comme le mouvemẽt, & que la joye reſſemble au lieu de ſon contentement & de ſon repos: que la Haine eſt comme l'averſion qu'il monſtre, quand il eſt poſé en vn lieu qui luy eſt incommode, que la Fuite imite les efforts qu'il fait voir pour en ſortir, & que la Triſteſſe ſuit ce deſagréement qu'il témoigne lors qu'il y eſt detenu avec violence. Mais ils veulent que les cinq paſſions, qu'on loge en la puiſſance Iraſcible, ſoient toutes violentes; qu'elles reſſemblent aux Cieux qui ſont toûjours en mouvement, qu'elles donnent des combats, & qu'elles ne faſſent iamais de retraites, & que comme elles regardent le Bien & le Mal comme difficiles, elles ſe plaiſent dans l'agitation & n'ayent point d'amour pour le repos. En effet le Deſeſpoir eſt mal-heureux,

la Colere eſt farouche, l'Eſperance neglige les biens qu'elle poſſede pour aſpirer apres ceux qu'elle attend, la Crainte cherche le mal pour s'en affliger avant qu'il ſoit arrivé, & la Hardieſſe trouve ſon divertiſſement dans les rencontres & les perils.

De toutes ces differentes qualitez ils en font la diviſion, & en eſtabliſſent le nombre ſelon la diverſité des objets qu'elles conſiderent. Car quand l'Ame agit, diſent-ils, ou elle regarde le bien ou le mal en general, & c'eſt l'Amour ou la haine: ou elle les conſidere en particulier, comme abſent, & c'eſt le Deſir: ou comme preſent, & c'eſt la Ioye, ou la Volupté. Quand le mal qu'elle haït, fait déja ſentir ſes incommoditez, ils l'appellent communement Douleur, ou bien Faſcherie: & quand il eſt abſent, & que tout éloigné qu'il eſt, il luy cauſe de l'horreur, ils luy changent ſon nom & l'appellent Fuite. Si le bien qu'elle conſidere eſt difficile à acquerir, & que malgré les difficultez qui l'environnent, elle s'en promette la poſſeſſion, ils la nomment Eſperance; quand elle ſuccombe ſous le mal qui l'attaque, ils luy donnent vn nom contraire, &

l'appellent Deſeſpoir, quand le Mal qu'elle iuge difficile à repouſſer, la tourmente, & qu'elle fait des efforts pour le vaincre, ils l'appellent Colere: & quand il menace ſeulement, & que l'Ame employe ſon adreſſe pour le prevenir ou le combatre, il prend le nom de Crainte ou de Hardieſſe.

Quelques autres que le deſir de paroiſtre a rendu eloquens, ou que l'amour qu'ils portent à ſaint Auguſtin a fait eſcarter de l'opinion commune des Philoſophes, ne reconnoiſſent qu'vne Paſſion: ils aſſeurent que l'Amour eſt l'vnique mouvement qui nous trouble, & que nos plaiſirs & nos douleurs, nos craintes, & nos ſouhaits, nos eſperances & nos deſeſpoirs, ne ſont que des formes differentes qu'il prend quand il reſſent le mal, ou qu'il nage dans le contentement, quand il cherche ce qui luy eſt agreable ou qu'il apprehende ce qui luy eſt contraire, & quand il ſe promet quelque bon-heur, ou qu'il perd courage de l'obtenir. Bien que les fauteurs de cette opinion me ſoient venerables, & que les raiſons qu'ils apportent pour la defendre ſoient aſſez ſolides pour m'obliger à les eſti-

mer;il me ſemble pourtant,qu'ils n'ont pas aſſez bien examiné la Nature de l'Amour, quand ils l'ont fait le Pere du Deſeſpoir & de la Haine,qu'ils ont jugé que la plus douce de nos Paſſions puiſſe devenir la ſource de la plus timide & de la plus violente:& qu'en tous cas ils ne peuvent faire porter ſon nom à la Fuite & à la Colere ſans confondre la Cauſe avec ſes effets. Car comme l'Amour eſt vn mouvemẽt de l'ame qui reſide en la Volonté,& que la Triſteſſe & la Crainte,le Deſir & l'Eſperãce ſont des Paſſions de la partie inferieure de l'Ame, qui ſuivent immediatement ou mediatement l'Amour ; il m'eſt advis qu'on ne peut ſelon la rigueur du raiſonnement les appeller de méme nom, & que c'eſt faire tort à la plus noble des Paſſions, d'accorder ſes qualitez à des farouches ou des volages qui n'ont point de rapport avec ſon humeur.

Mais ſans m'arreſter à combattre cette opinion, & pour éviter les difficultez qui naiſſent de la diviſion des Peripaticiens, & me retirer des embarras qui enveloppẽt l'vnité des Auteurs modernes, je conclus avec S. Hieroſme, qu'il n y a que quatre Paſſions princi-

pales qui enferment toutes les autres : dont les vnes consideren̄t le bien & le mal comme present, à sçavoir le Plaisir & la Douleur, & les deux autres comme absent, à sçavoir la Crainte & le desir, Cette partition n'est pas mal-aisée à prouver à ceux qui mettent l'aversion & le desespoir sous la crainte, & qui pour ne pas multiplier les choses sans necessité, reduisent sous le Desir, l'Esperance, & la Hardiesse, & la Colere.

Toute la difficulté qui peut naistre de cette division, est qu'elle semble manchotte, qu'elle ne comprend pas tous les mouvemens de l'Ame, & qu'en la distribution qu'elle en fait, elle bannit l'Amour & la Haine qui en sont les deux sources. Cette objection qui a tant de force en apparence, dans les principes d'Aristote, ne conclud rien dans ceux de Seneque, & il suffit de sçavoir pour satisfaire à ceux qui s'y attachent trop opiniastrement, que l'amour & la haine ne sont pas tant des Passions de l'ame, que des inclinations & des aversions naturelles, que nous avons pour le bien & le mal en general Ces sentimens sont si puissamment entez sur nostre Ame, qu'ils en sont inse-

Natura intellectualis, scilicet voluntas habet naturam

parables : nous nous portons à ce qui eſt bon par le ſeul mouvèment de la Nature, & nous avons horreur de ce qui eſt mauvais, ſans y eſtre pouſſez que par l'inclination que nous avons de nous conſerver. La volonté meſme, toute Souveraine qu'elle eſt en ſes operations, agit naturellement, quand elle tend à ſa propre perfection, elle ceſſe d'eſtre indifferente quand elle regarde ſon Souverain bien, & au ſentiment du Docteur ſubtil, elle n'eſt pas plus libre quand elle appete ſa Felicité, qu'vn corps peſant qui roule vers ſon centre, ou les animaux qui courent aux eaux des Fontaines quand ils ſont alterez. Il eſt vray qu'elle eſt abſoluë dans ſon Eſtat, qu'elle peut ſuſpendre ſon mouvement quand l'Imagination luy repreſente vn objet agreable, & qu'elle peut fuïr ou embraſſer vne choſe pour qui l'Eſprit a conceu de l'averſion. Mais il faut que ce Bien qu'elle recherche, ſoit particulier, & qu'il ſoit plutoſt ſon divertiſſement que ſon bon-heur : car s'il fait ſa gloire, elle s'y porte par vn mouvement naturel, elle l'agrée & ne le choiſit pas, & elle l'ayme ſans qu'il ſoit en ſa puiſſance d'en faire election.

Iem inclinationē ad ſuam perfectionem, nec & magis actus elicitus in voluntate, quā in lapide. Scotus 4. diſt. 49.

On peut raiſonner de la ſorte de l'Amour & de la Haine, & dire qu'ils ne ſont pas tant des Paſſions de l'Ame, que des impulſions de la nature, qui nous obligent à rechercher le bien & fuïr ſon contraire.

DISCOVRS III.

Que les Paſſions ne ſont pas naturelles à l'Homme.

PLaton qui cherche la verité parmy les Fables des Poëtes, & qui tire ſes plus ſolides raiſonnemens des plus extravagantes réveries des Anciens, ne combat iamais mieux, à mon advis, l'impieté ou la laſcheté de ſon Siécle, que lors qu'il rend la vertu eſtrangere à l'homme, qu'il en fait diſputer à Socrate les advantages à ſon Iupiter, & qu'il prouve qu'elle n'eſt pas tant le partage du Ciel ou de la Nature, que la fille de l'eſprit & de la volonté. Son diſcours eſt fondé ſur la conduite ordinaire du Monde, & les meſmes maximes qui conſervent ſes Royaumes & les Eſtats, juſtifient les raiſons & confirment ſa doctrine. Car ſi la Vertu, dit-il, nous eſt naturelle, & que le

Païs où nous ſommes nés, où le Climat ſous qui nous vivons ſuffit pour nous rendre vertueux, les recompenſes ſeront inutiles dans les Republiques, les loüanges qu'on nous y donne pour les avoir pratiquées, ſeront injuſtes, & tous ces Lauriers & ces Courõnes dont on pare la teſte des Conquerans & des Monarques, ne ſeront pas tant les témoignages de leur juſtice ou de leur valeur, que des marques de leur nature ou de leur bonne fortune. D'où il conclud que les Vertus ſont volontaires, qu'elles doivẽt leur naiſſance aux exercices, & que la perſeverance qui ſouffre la Douleur & ſe mocque de la Fortune, fait la principale de ſes cauſes.

Bien que les Paſſions ſoient oppoſées aux Vertus, & que leurs humeurs ſoiẽt plûtoſt contraires que differentes; quoy que les vnes ſoient inſolentes, & les autres modeſtes, que les vnes ſoient déreiglées & les autres innocentes, que les vnes combattent pour aſſujettir l'Ame au Corps, & les autres pour rendre le Corps Eſclave de l'Eſprit; neantmoins elles procedent toutes d'vne meſme ſource, les Vertus ont vne mere commune avec les Paſſions, & bien

qu'elles ayent des objets differés quand elles agiſſent, elles ne laiſſent pas de ſortir d'vne meſme Faculté de l'Ame quand elles naiſſent. Car pour joindre le raiſonnement à l'authorité de ce grand Philoſophe, & pour ne pas mépriſer les artifices de la Dialectique pour prouver vne concluſion Morale; ſi les Paſſions eſtoient nées avec nous, & ſi la Nature nous apprenoit à deſirer & à craindre, à nous affliger & à nous réjoüir: il faudroit de neceſſité inferer que tous ces mouvemens ſont bons, qu'on les peut ſuivre par tout où ils nous conduiſent, & qu'on ne ſçauroit errer en marchant ſur les pas d'vne Maiſtreſſe, qui n'inſtruit pas moins dans les actiõs particulieres que generales. Or eſt-il, que les Peripateticiẽs confeſſent qu'elles ne ſont bonnes, ny mauvaiſes, qu'elles ſont capables de Bien & de Mal, & qu'elles peuvent ſervir au Vice auſſi-bien qu'à la Vertu: il faut donc conclurre qu'elles ne sõt pas entées ſur nôtre Ame, puis qu'elles choquent les ouvrages de la Nature, qu'elles combattent ſes inclinations, & qu'elles ne forment preſque iamais deſſein que pour la corrompre ou la deſtruire.

Si affectus à naturâ eſſent boni eſſet. Lip. 3. n a-nu duct. ad Stoi. Philoſ.

La Nature eſt ſi reglée en toutes ſes productions, qu'elle ne fait rien de ſuperflu, les monſtres ne luy ſont pas moins en horreur que les excez, & quand elle met au iour ces prodiges qui cauſent tant d'eſtonnement dans les Eſprits des hommes, on peut dire qu'elle ſouffre plutoſt qu'elle n'agit. En effet qui a il de naturel dans le Monde qui ſoit exceſſif: cette ſage Mere eſt determinée en ſes operations, elle ne produit rien que par des loix auſſi iuſtes que neceſſaires, & ſi quelquefois nous la ſurmontons par art ou par habitude, c'eſt aprés avoir eſté des Tyrans ou Rebelles. Mais les Paſſions ſe plaiſent dans l'excez, les bornes que luy preſcrit la Raiſon les irritent, il faut appeller des ſecours eſtrangers pour arreſter leurs deſordres, & ſi la Vertu ne s'occupoit à les vaincre ou à les domter, on ne verroit rien dans le Monde de plus monſtrueux ou plus effroyable qu'vn homme qui en ſeroit poſſedé.

Nihil eſt naturale, quod ri-miũ eſſe poſſit Cit. 4. Tuſ. cuſ.

Lex communis ſſe debet vt Comme les Iuriſconſultes eſtiment qu'vne Loy ſeroit iniuſte, ſi elle n'eſtoit commune, qu'vn Prince pecheroit contre l'equité, s'il ne rendoit ſes Edits generaux, & qu'on doit tenir pour *authoritatem habeat.*

Bald ff. de legi. suſpectes les Ordonnances d'vn Legiſlateur, qui n'obligent pas indifferemment tous ſes Sujets : les Philoſophes tiennent que la Nature doit eſtre commune, qu'elle doit eſtre également reſpanduë en tous les hommes, & que comme l'Ame raiſonnable eſt toute en tout le corps, & tout en chacune de ſes parties, elle doit communiquer ſes perfections & ſes foibleſſes à toutes les Nations de la Terre. Cependant on rencontre des perſonnes ſujettes à des Paſſions que les autres ne connoiſſent pas, & de tant d'hommes qui compoſent vne Province ou vn Eſtat, il s'en voit peu qui ſoient agitez de meſmes mouvemens. L'Ambition qui tyrannîſe les Conquerans, n'eſt pas la maladie de tous les hommes ; s'il s'en trouve qui aſpirent aux grandeurs, il s'en voit qui les mépriſent ; ſi les vns cherchent des Honneurs, les autres en conçoivent de la haine, & ſi les vns veulent regner ſur leurs compagnons, les autres trouvent leur ſatisfactien à leur obeyr : le deſir de poſſeder des Richeſſes, ne dereigle pas toute vne Ville ; s'il y a des Citoyens qui en empliſſent leurs coffres, il y en a d'autres qui ti-

rent leur gloire de les despendre : le gain ne rend pas tous les hommes avares,& si on y trouve quelques-vns qui mettent toute leur esperance dans les threſors , on y en trouve d'autres qui font vanité de les mépriſer. L'Envie n'eſt pas tant vne cõtagion qu'vn mal particulier, ſi on remarque des perſonnes qui font la guerre à la Vertu , on a veu des peuples qui luy ont baſty des Temples , & des Orateurs qui luy ont donné des Eloges. L'Amour tout-puiſſant qu'il eſt , n'a pû encor ſe rendre Maiſtre d'vn Royaume entier ; les plus parfaites Beautez n'ont fait que peu d'Amans , & ces viſages qui ont ietté tant de flammes dans le cœur de quelques Generaux d'armées , n'ont ſçeu émouvoir celuy de leurs Soldats. Or ſi toutes ces affections de l'Ame eſtoient naturelles , elles ſe trouveroient eſgalement en tous les hommes les objets & les ſens ne feroient qu'vne meſme impreſſion ſur leur imagination , & comme ces deux cauſes agiſſent neceſſairement , elles produiroient par tout des meſmes effets.

C'eſt donc vne erreur , dit Seneque, de s'imaginer que les Paſſions naiſſent

avec nous, & que ces filles de l'Opinion procedent du mariage de l'Ame avec le Corps. La Nature ne nous a pas alliés au Vice, elle ſe peut vanter de nous avoir engendré vertueux, quoy que nous ſoyons conceus dans le crime, la plus grande partie de nos deſordres doit ſa naiſſance à noſtre education, & quand les Paſſions ſeduiſent noſtre Iugement, ou débauchent nôtre Volonté, il faut dire qu'elles ne ſuivent pas tant ſon inclination que nôtre mauvaiſe nourriture. Nous les eſtimons naturelles; parce que nous deſeſperons de les guerir, & nous les rendons neceſſaires, parce qu'elles favoriſent nos abus, excuſent nos erreurs, & authoriſent nos injuſtices.

Omnes noſtris vitiis fauemus, & quod propriè facimus voluntate, ad naturæ neceſſitatẽ referimus. Hieron. An ira ſecũdum naturã

Pour appuyer toutes ces Veritez, il n'eſt pas neceſſaire de récourir aux inductions de Seneque, & tirer des maximes d'Ariſtote des raiſons qui les confirment, il ſuffit de conſiderer l'hõme en ſoy-meſme pour juger que les Paſſions luy ſont eſtrangeres; & d'apprendre de la douceur de ſon naturel combien il en eſt ennemy. Car qui a t'il de plus paiſible que l'homme, & qui a-t'il de plus furieux que l'Amour? ce fa-

meux Tyran prend force de tout ce qui s'oppoſe à ſes deſſeins, les difficultez l'aigriſſent, l'impoſſible augmente ſon impatience, la honte qui conſerve la chaſteté des Femmes, redouble ſon pouvoir, & le conſeil ou la Raiſon, qui devroient le reigler ou l'addoucir, le rendent opiniaſtre en ſa pourſuite. L'homme aime le repos, & la Hardieſſe trouve ſon contentement dans le bruit? l'vn ſe laiſſe conduire à la Prudence, & l'autre à la Temerité, l'vn ne peut ſouffrir d'ennemis, & l'autre fait gloire de les rechercher, & l'vn ne ſe plaiſt que dans les choſes qui ſont aiſées à acquerir, & l'autre n'entreprend que les difficiles ou les impoſſibles. On ne voit riẽ ſur la Terre de plus doux que l'homme, & l'on ne remarque rien de plus farouche que la Colere: c'eſt vne furie qui ne reſpire que vengeãce, vne peſte qui iette la diviſion entre les Amys, & vn monſtre qui plus cruel que le Tygre & la Panthere, tourne ſes armes contre luy-meſme, quand il ne peut tirer raiſon des outrages qu'on luy a fait. La Compaſſion qui ſemble ſi propre à l'homme, ne trouble pas moins ſon repos que la Colere, elle l'afflige des

fit manifeſtum erit, ſi hõmine inſpexerimus, quo quid eſt mitius, dum in recto animi habitu eſt? quid irâ crudelius. Sen. 10. de irâ. c. 5.

maux qui ne le touchent pas, elle fait ſon ſupplice des peines criminelles, elle regarde le chaſtiment & ne conſidere pas la faute, & plus injuſte que la Haine, elle corromproit, ſi elle pouvoit, la Iuſtice pour tirer les coulpables & les homicides de ſes mains. Enfin les Paſſions ſont des Ennemis domeſtiques de l'homme, & des Soldats infideles, qui ſous apparence de le defendre & de le conſerver en action, troublent ſon Eſtat, affoibliſſent ſon Empire, corrompent ſa Raiſon, déreiglent ſa Volonté, & jettent la confuſion dans toutes les Puiſſances de ſon Ame.

Il eſt vray qu'on rencontre des hommes dans le Monde, que la Nature ſemble avoir fait naiſtre pour dementir cette opinion, & qui nous forcent par leurs inclinations de croire, que les Paſſions ſont entées ſur noſtre Ame. Car il s'en voit de ſi delicats qu'vne parole les met en fouge, vne reprimande faite avec ſincerité les irrite, & de quelle façon qu'on traitte avec eux, l'on ne peut éviter leur colere ou leur indignation. Quelques-vns ſont ſordides dés leur ieuneſſe, ils ayment les Richeſſes preſque avant que de les avoir con-

nuës, & il ſeroit plus aiſé de changer la face d'vn More, & de la rendre de la couleur de ſes dens, que de leur arracher du Cœur le deſir d'amaſſer des biens. Quelques autres ſont naturellement hónteux, ils rougiſſent toutes les fois qu'ils paroiſſent en public, & de quelque artifice qu'on vſe pour les rendre aſſeurez en compagnie, ils ne peuvent empeſcher que la honte n'altere leur viſage. Il n'eſt pas bien difficile de reſpondre à ces objections, & qui prendra la peine d'examiner la nature des Paſſions, ſera contraint d'avoüer qu'elles ne prouvent rien, bien qu'elles diſent beaucoup. Car pour y proceder par ordre, la Colere n'eſt pas ce premier mouvement qui s'eſleve à la preſence d'vn Mal, & qui doit ſon origine plûtoſt à l'infirmité du Corps qu'aux puiſſances de l'eſprit : mais cette Fureur de l'Ame, qu'Ariſtote appelle Raiſonnable, ce mouvemẽt qui nous pouſſe à la vengeance, & qui nos invite à mediter la perte de celuy qui nous a offenſé, toutes ces autres émotions, qui previennent le jugement, ne peuvent pas eſtre proprement appellées Paſſions, & quand l'Ame en eſt ſaiſie ou

Affectus non eſt obla-tus rerũ ſpecies mouens, ſed permittere ſe illis. Idé 2. de ira c 3.

quelques hommes avares, c'eſt apres avoir ſeduit leur iugement: la Nature n'a rien produit dans l'Vnivers qui puiſſe émouvoir leurs deſirs, elle a caché l'Or dans les entrailles de la Terre, elle ne leur a laiſſé que la veüe du Ciel & des Aſtres: & ſçachant bien que ce Metail pouvoit les corrompre ſi elle l'eſtalloit dans ſon eſclat, elle l'a fait croiſtre dans le ſable & la boüe, pour les obliger à en concevoir du meſpris.

Il eſt vray que la honte ſemble plus naturelle à l'homme que la Convoitiſe & la Colere, & qu'il faut eſtre devenu effronté ou inſolent pour ne pas changer de viſage apres avoir commis vne offenſe ou vne incivilité. Cependant cette timide Paſſion n'eſt que la fille du Corps, l'Eſprit n'a point de part en ſa production, & ſi la nouveauté de quelque choſe en eſt l'occaſion, le ſang qui petille à l'entour du cœur en eſt la cauſe. De là vient que les vieillards ne rougiſſent que rarement, que ces rides qu'ils portent ſur le front, ne reçoivent preſque iamais de couleur eſtrangere, & que quand la chaleur abandonne leur cœur, il ceſſe de leur envoyer au viſage cét innocent vermillon, qui

rend celuy des enfans ſi agreable. Comme ce mouvement eſt vn pur effet du temperament, les Comediens n'ont encore pû trouver le moyen de le faire montrer ſur le Theatre, & les plus ingenieux d'entr'eux deſeſperent encor aujourd'huy d'embellir le front de leurs Acteurs de cette rougeur. Ils repreſentent la Triſteſſe auec tous ſes chagrins, & toute ſombre qu'elle eſt, ils ne laiſſent pas de trouver des inventions pour la contrefaire. Ils font voir la Crainte ſur vn viſage paſle, & ils imitent ſi bien ſes mouvemens, qu'il ſemble à les voir, qu'ils tremblent, qu'ils blemiſſent, & qu'ils tombẽt en defaillance. L'Amour eſt le ſujet ordinaire de leurs entretiens, & il n'y a ſi petit Grimaud parmy eux qui ne ſçache faire le Galland, l'Amoureux & le Deſeſperé. Mais l'on n'en a pas encore veu qui ayent pû exprimer la Honte, & ſi quelques-vns ont appris à baiſſer la teſte, addoucir la voix, & ficher les yeux en terre; l'on n'en a pas encor remarqué qui ayent ſçeu appeller la rougeur, pour témoigner que les loüanges qu'on leur donnoit, ou que les reproches qu'on leur faiſoit leur eſtoient deſa-

greables. Mais comme les Passions dépendent de nous, on ne doit pas s'étonner, s'ils les imitent avec tant de facilité, s'ils deviennent tristes & coleres, hardis & desesperez quand ils veulent, & que consultans l'Esprit & l'Opinion qui les forment, ils en representent tous les signes exterieurs, qu'elles font voir sur les Corps de ceux qu'elles agitent.

DISCOVRS IV.

Que les Sens & l'Opinion sont les deux principes de nos Passions.

PArmy tous les advantages que l'homme dispute aux autres creatures, & qui luy acquierent tant de gloire entre ses semblables, la Philosophie n'en reconnoit point de plus glorieux que la Science; & bien qu'elle plaide sa Cause quand elle fait son panegyrique; elle ne croit pas de luy donner des loüanges qui ne luy soient dües. Elle l'appelle l'vnique bien de ceux qui la possedent, elle en fait vne mage de la Divinité, elle dit que c'est lle qui éleve l'homme dans le Ciel our y contempler les perfections de

ſon Autheur : & bien qu'elle ſçache que ſon Corps a beſoin de ſanté pour ſe conſerver, elle aſſeure que ſon Ame n'a beſoin que de connoiſſance pour participer à ſon eternité. A entendre parler ſes Partiſans, cette qualité n'eſt pas moins immenſe qu'abſoluë, elle ſe rencontre par tout, elle enferme toutes les differences du Temps, elle coëxiſte à tous les Siecles, & conſiderant l'origine, la nature, & la fin de chaque choſe, elle ne voit rien dans l'Vnivers qui puiſſe l'arreſter, que l'Eternité ou l'Infiny. L'homme n'a de l'amour que pour le Bien, & tout libre qu'il eſt, il ne ſouffre iamais le Mal qu'avec violence; les Sens qui ſeduiſent ſon Imagination reſpectent ſa Volonté, ils ceſſent de l'émouvoir quand l'eſprit luy a monſtré que le Bien qu'elle recherche luy eſt contraire ; & ſi elle témoigne quelques fois de l'aigreur, c'eſt parce qu'elle ſe laiſſe decevoir par les Sens ou deſreigler par des fauſſes opinions. Mais rien n'eſchappe à la curioſité de l'homme ; il veut connoiſtre toute la Nature, tout ce qui s'y trouve de plus caché l'engage dans ſa recherche, & s'il iuge que la fuite du Mal commen-

ce

ce ſon Bon-heur, la Philoſophie luy perſuade que ſa connoiſſance fait vne partie de ſon ſouverain Bien. En effet il imite l'immenſité de Dieu par ſa Science, il ſe rend preſent en tous les lieux du Monde par ſon Eſprit, il vole dans le Ciel, & deſcend aux abiſmes de la Terre, ſans ſortir de ſon Cabinet, & tirant vne notion vniverſelle de tous les Eſtres particuliers, il enferme toutes les creatures, & devient vn veritable Microcoſme par la multitude de ſes idées. Enfin la Science fait toute ſa gloire, c'eſt la plus vtile de ſes perfections, & ſi les Medecins apprennent d'elle à guerir les malades, les Politiques là gouverner leurs Eſtats, & les Iuges à diſcerner les innocens des criminels, les Sages confeſſent qu'ils luy doivent toute leur prudence; les Soldats leur conduite; les Souverains leur iuſtice, & les Philoſophes la déroute de leurs Paſſions.

Que noſtre condition ſeroit heureuſe, ſi nous n'eſtions inſtruits que par ce Guide, & plus fortunez que les Conquerans, nous n'aurions pas beſoin de donner des combats pour vaincre ou triompher de nos paſſions. Tous leurs

mouvemens nous ſeroient ſoûmis, nous previendrions leur fureur par la connoiſſance des Biens qu'elles pourſuivent, & des maux qu'elles abhorrent, & n'ayans pas de commerce avec les opinions du Peuple, elles ſuivroient les ordres de la raiſon. Mais le plus grand de nos mal-heurs eſt, que nous conſultons touſiours des ignorans, que nous nous appuyons ſur des Sentinelles infidelles, & que contre noſtre propre jugement nous croyons à des Sens qui nous trompent & qui nous abuſent: car la pluſpart de leurs rapports ne ſont que des impoſtures, & bien qu'ils ſoient acquis à la Science ils nous engagent preſque touſiours dans l'erreur. Ce ſont des aveugles qui nous écartent de la Verité en voulant nous y mener, des feneſtres par où le menſonge ſe coule en noſtre Eſprit, & des Conſeillers intereſſez qui parlent touſiours en faveurs des objets à qui ils s'attachent. Comme l'Ame ſe rend ſouvent Eſclave de ſon Corps, qu'elle prend les advis des ſens pour des Veritez, & qu'elle juge par leurs rapports des choſes qui ſont hors d'elle, il ne faut pas s'eſtonner ſi elle ſe trompe

dans ſes diſcernemens, ſi elle ne fait que des jugemens aveugles, & precipitez, & ſi oubliant ſa propre Grandeur elle s'engage dans le party de ſon Eſclave. Car voyant que ces Miniſtres infideles l'abandonnent, qu'ils parlent touſiours en faveur du Corps, & que mépriſant ſes conſeils ils ſuivent les inclinations de ſa Compagne, elle ſe tourne de leur coſté, elle ſe laiſſe emporter à leurs perſuaſions, & ſollicitée par les advis qu'ils luy donnent des objets, elle eſtime tout ce qu'ils jugent vtile ou agreable.

De cét injuſte déreglement naiſſent nos Paſſions, & de tant de mouvemens qui interrompent le mouvement de nôtre Ame, il ne s'en trouve pas vn qui ne commence par quelqu'vns de nos Sens. L'Amour eſt le Fils de la Veuë, les yeux le conçoivent avant le cœur, & s'il acheve ſes conqueſtes par la Volonté, il les entreprend touſiours par les Regards. Les Poëtes ſe ſont aſſurément meſpris, quand ils l'ont dépeint aveugle, & ils ont plutoſt conſideré les effets que ſon origine, quand ils luy ont couvert ſes yeux d'vn bandeau. Car ces lumieres que la Nature nous a

données pour nous conduire, ſont les meſſagers ordinaires de cette furieuſe Paſſion, ce qui devroit decouvrir les defauts des viſages, les deſguiſe, & par vne ingratitude qu'on ne peut excuſer, les plus eſclatantes parties du Corps noirciſſent l'Ame, de qui elles tirent toute leur clarté. Le Deſir commence touſiours par les yeux ou les oreilles, les Richeſſes ne corrompent noſtre eſprit qu'apres avoir infecté nos Sens, & l'homme ne formeroit preſque iamais des ſouhaits, s'il eſtoit né ſourd & aveugle. L'eſperance leur doit ſon origine, ces Biens qu'on luy fait voir, ne ſont pas tant les principes que les occaſions, & iamais l'imaginatiõ ne broüilleroit noſtre Eſprit de leur eſclat ſans l'entremiſe de ſes organes. Ce ſont eux qui conçoivent l'Envie, qui luy font conſiderer le Bien d'autruy auec douleur, qui font naiſtre ſa ioye de la meſme fortune de ſes voiſins, & qui luy font confeſſer que leur felicité peut cauſer ſon ſupplice. Enfin ces infideles Miniſtres ſont les ſources de toutes nos inquietudes, & l'Amour qui eſt la plus commune de toutes nos Paſſions, ſeroit ſans Eſclaves, l'Eſperance ſans

Amans, & l'Envie ſans Martyrs, ſi ces guides aveugles ne prevenoient noſtre Imaginatiõ, ne ſeduiſoiét nôtre Eſprit, & ne débauchoient noſtre Volonté.

Si les Sens commencét nos Paſſions, l'Opinion les acheve, & ſi ceux-là nous repreſentent les objets avec déguiſement, celles-cy nous trompét toûjours dans leur choix. Car comme elle n'eſt qu'vne vaine peinture de la Raiſon, & & vn bruit commun qui s'authoriſe par le nombre de ſes approbateurs, elle nous ſeduit par la conformité de ſes iugemens, & ſans examiner ſes raiſons elle oblige à eſtimer iuſte tout ce qui agrée à beaucoup de perſonnes. Comme elle s'intereſſe dans les advantages du Corps, elle prend toûjours ſon party, & comme elle tire ſon Origine de la Terre, elle en prend tous les mouvemens & les inclinations. On ne doit pas donc trouver eſtrange, ſi ceux qui la ſuivent ne conçoivent rien de genereux, s'ils s'eſcartent de la Verité en la pluſpart de leurs ſentimens, & ſi ne voyant les choſes qu'à travers de cette glace trompeuſe, ils empoignent le menſonge pour ſon contraire. Car le peuple n'eſt pas ſi heureux en ſes opi-

Non tam bene cum rebus humanis agitur, vt meliora pluribus placeãt argumentum pessimi turbæ est. Senec. de vit. beat. cap. 20.

nions, qu'il ſçache iuger en faveur de la Vertu ou de la Raiſon, & bien que tous les hommes qui le compoſent ayent des meſmes pensées, il ne laiſſe pas de tomber dans l'extravagance & l'erreur, par vn avenglement qui eſt d'autant plus à craindre qu'il eſt ordinaire: il n'a de l'amour que pour les choſe vaines ou inutiles, il rejette le Bien & approuve le Mal, il donne des loüanges à ce qu'il devroit fuir, & condamne ce qu'il devroit aimer. Auſſi Seneque a dit, ce me ſemble, avec beaucoup de raiſon, que le vulgaire eſtoit de meſme condition que les fols, que la pluſpart des hommes n'eſtoient pas moins extravagans que ceux qui ont perdu les Sens; & qu'il n'y avoit que cette difference entre les phrenetiques & le vulgaire, que ceux-là eſtoient agitez de folie, & ceux-cy de fauſſes opinions; que la maladie des vns eſtoit l'effet du Corps, & celle des autres vne infirmité de l'Eſprit; que l'vne naiſſoit de l'abondance du farg ou de la bille, & l'autre de foibleſſe de iugement, & que l'vne venoit du deſordre du Temperament, & l'autre du déreglement de la Raiſon.

En effet qu'y a-il de plus extravagant qu'vn homme qui reiette la Verité pour s'arrester au bruit d'vn peuple bizarre & intereſſé ? qui quitte ſon propre iugement pour ſe conduire par ſon exemple ? & qui mépriſe tous les conſeils de la Raiſon pour prendre les advis d'vn aveugle & d'vn ignorant ? Car c'eſt de ce déreglement que procedent toutes nos fautes, que nous concevons les choſes autrement qu'elles ne ſont, que nous nous reprenons en leur choix ; & qu'abuſez par le mépris ou l'eſtime qu'il en fait, nous appellons les Paſſiõs pour les rechercher ou pour les fuir. Pour éviter donc tous ces deſordres, & empeſcher que ces faſcheux mouvemens ne s'eſlevent ſans noſtre congé, il faut que l'eſprit agiſſe en Souverain, qu'il previenne les ſeditions qui pourroient naiſtre en l'Appetit Senſitif, qui oblige l'imagination à recevoir ſes ordres avant qu'elle entreprenne aucune choſe en ſon Eſtat, & qu'elle prenne garde que des fauſſes opinions ne ſeduiſent ſa Raiſon, ou n'abuſe de ſon Authorité. Enfin il faut qu'il imite les Peuples oppreſſez, qui ſe delivrent de la Tyrannie par la ruine

Inter in. ſaniã publicã hanc quamodici tra ditu nihil in tere niſi quod hac morbola borat illa opinio nib fal ſis. Senec. Ep. 94.

de ſes Autheurs, qu'il empeſche la naiſſance des Paſſions par la déroute des opinions qui en ſont les cauſes & les principes.

DISCOVRS V.

Que les Paſſions ne peuvent pas ſervir à la Vertu.

QVoy que la Superſtition cõbatte la Religiõ auſſi bien que l'impieté, que l'vne mépriſe Dieu, & que l'autre le méconnoiſſe, & que l'vne faſſe vanité de ſon erreur, & que l'autre ſe trompe en ſon election, cependant on a veu des Orateurs qui luy ont donné des loüanges, des Philoſophes qui ont deffendu ſa cauſe, & des Souverains qui, par vne police toute extraordinaire, l'ont receuë dans leurs Eſtats. Tite-Live a taſché de perſuader à la Poſterité, qu'elle eſtoit vtile dans les Royaumes, qu'elle ſervoit aux Princes pour conduire leurs Sujets, & que pour aſſujettir vn Peuple rebelle, ou inſolent, il ſuffiſoit ſouvent de luy inſpirer la crainte des Dieux, & l'apprehenſion des chaſtimens. Que c'eſtoit elle qui leur gaignoit des Miniſtres fidéles, qui

Numa omniũ primum (rem ad multitudinẽ im-

leur rendoit la Nobleſſe obeïſſante, qui adouciſſoit les humeurs farouches, qui rangeoit les factieux à la raiſon, & qui faiſoit eſtimer leurs perſonnes pour des Dieux de la Terre, dans leurs Provinces. Enfin que c'eſtoit elle qui avoit appuyé Rome en ſa naiſſance, & que la premiere Republique du Monde eſtoit plus redevable de ſa conſervation aux ſuperſtitions de Numa, qu'aux conſeils de ſes Sages, ou à la valeur de ſes Capitaines.

peritam, & illis temporibus rudẽ & ſſcaciſſimã) Deorum metũ iniecit. Liviꝰ lib. 10.

Encore que les Paſſions ſoient preſque auſſi funeſtes à l'homme que les vices, & qu'il n'y ait que cette difference entre ces deux ennemis de ſon repos, que les vns le rendent criminel, & les autres depravé, que les vns corrompent ſa volonté, & que les autres dereglent la Raiſon; neantmoins toute la Philoſophie moderne s'intereſſe dans leurs eloges de tant de Sectes qui la diviſent, il ne ſe trouue que celle des Stoïciens qui leur faſſe la guerre. Tous les Diſciples d'Ariſtote leur donnent des loüanges, ils en font des entretiens de la Vertu, ils les appellent les aydes de la Nature, ils veulent qu'elles ſoient des faveurs communes

Affectus voluntas est naturalis, ad quã omnes verus cultor accessit, sta tim cedẽtibus vitiis fruges virentis oriũtur. Lactãt. 6. c. 13.

à tous les hommes, & ils ne croyroient pas de bien prouver leur neceſſité s'ils ne les recherchoient dans la perſonne du Fils de Dieu. Ils diſent que l'homme ſeroit ſans mouvemẽt s'il eſtoit sãs Paſſions, qu'il faut qu'il ait de l'Amour ou de la Haine, s'il n'eſt auſſi inſenſible que les Rochers, qu'il ne peut agir que par leur moyen; & que tous ſes advantages luy ſeroient inutiles, s'il n'appelloit ces Soldats domeſtiques pour entreprendre ſes conqueſtes, ou ſe conſerver contre des Ennemis qui menacent de l'attaquer. Que c'eſt luy arracher la vie, que de le dépoüiller de ſes Affections; qu'elles ſont vne partie de luy-meſme; & comme on ne voit point d'homme qui n'aime la fecondité dans ſes Cæmpagnes, il ne s'en trouve point qui vouluſt preferer la ſterilité de ſon Ame à ſes plus genereuſes productiõs. Que toutes les Vertus deviennent languiſſantes, ſi elles ſont animées de leur feu, & que les entrepriſes les mieux conduites n'auroient point d'effets; ſi les fideles Soldats ne prenoient la charge de les executer. Car ils aſſurent que la Force eſt foible sãs la Colere, & que celle qui ſe mocque de la douleur; qui

ſe vante d'attaquer la Mort,& qui fait litiere de tout ce qu'il y a d'horrible dans le Monde,devient laſche, ſi cette Paſſion ne l'eſchauffe & ne luy donne du courage. La Prudence emprunte la pluſpart de ſes lumieres de la Crainte, & qui luy oſteroit ſes ſecours, ſeroit obligé d'avoüer,de l'avoir renduë auſſi aveugle qu'impuiſſante. La Temperance eſt empeſchée de regler les Deſirs, de moderer la Volupté, d'appaiſer les ſeditions de l'Eſperance, d'adoucir la Douleur,& de gourmander la Crainte. Enfin que c'eſt deſtruire toutes les Vertus, que de les priver de leurs emplois, & les condamner à vne eternelle oyſiveté que de leur ravir les ſujets de leur combat & de leur triomphe. Où ſeroit, diſent-ils leur victoire, ſi elles n'ont point d'ennemis à vaincre ou à dompter ? & avec qu'elle iuſtice tireroient-elles tant de loüanges de nos bouches, ſi elles croupiſſent toûjours dans le repos? Car ſi c'eſt vne Vertu de reprimer la Colere, de ſoûmettre l'Amour à la Raiſon, de borner les Deſirs, & de donner des bons viſages à l'Eſperance & à la Triſteſſe : comment ſe pourra-il faire que celuy-là ſoit ver-

rité de Seneque, ie taſcheray de monſtrer que les Paſſions ne ſont pas plus neceſſaires a la Vertu que les Poiſons & les Venins à la Santé de l'homme. Car pour éviter toutes les ambages des Orateurs, & ne rien avancer qui ſoit indigne de la ſolidité du Philoſophe Romain; qui pourra ſe perſuader que l'homme ſoit ſujet à ſes Eſclaves? qu'il ne puiſſe agir que par leur moyen? que toutes ſes entrepriſes dependent de leurs conſeils? & ſon pouvoir ſoit ſubalterne de la tyrannie d'vn nombre de Rebelles qui mépriſent ſon authorité? Qui croira que le Sage ne puiſſe eſtre courageux, s'il n'eſt poſſedé par la Colere? & que pour donner des combats ou défaire des ennemis, il faut qu'il ſoit eſchauffé par la plus furieuſe de toutes les Paſſions? qu'il ne puiſſe eſtre advisé s'il n'eſt craintif, & qu'il faille qu'il emprunte du plus laſche de ſes mouvemens de quoy aſſurer ſa bõne fortune, & ſe garantir contre les mal heurs à venir? Qu'il ne puiſſe eſtre bon Pere de Famille, s'il n'eſt avare, & qu'il ſoit neceſſaire qu'il regarde le futur, pour gouverner ſes enfans, commander ſes Sujets, & mettre ordre à ſa

Maiſon ? Les Paſſions ne ſont pas ſi obeïiſantes qu'elles veulent ſuivre la Raiſon,& elles ſont d'vne humeur trop ambitieuſe, pour quitter vn Empire, qu'elles ont vne fois vſurpé: elles ſont ſemblables aux Conquerans, qui ne perdent iamais le gouſt de commander. Auſſi voit-on qu'elles déguiſent leur tyrannie, qu'elles employent les artifices pour ſe rendre agreables, qu'elles nous oppriment ſous ombre de nous ſecourir, & qu'elles ne ceſſent iamais de nous plaire qu'apres qu'elles ont violé les ordres de la Raiſon, & abuſé de ſon Authorité.

Nihil ratio-nis eſt vbi ſe-mel affe-ctus indu-ctus eſt, iuſq; illi a-liquod vo-luntate noſtra dari eſt. Sen, 10 de ira. 9

Car quand l'Ame les a vne fois admiſes, & que d'Eſtangeres qu'elles eſtoient elle en a fait ſes Domeſtiques, il n'eſt plus en ſon pouvoir de les moderer, elles bravent ſon Empire, elles s'emparent de toutes ſes Puiſſances, elles s'opiniaſtrent en leur rebellion ; & par vne iniuſtice qu'on ne peut pas bien exprimer, elles obligent leur Souveraine à recevoir leurs commandemens. C'eſt pourquoy pour maintenir l'Eſprit en liberté, & conſerver ſes droits à la Raiſon, il faut empeſcher l'entrée de ces ſeditieuſes, & imiter les Politiques

qui ne souffrent pas que leurs ennemis viennent muguetter leurs frontieres sous apparence de les defendre ou de les secourir. Car si l'Ame leur permet la conduite de ses Puissances, & que se defiant de son pouvoir, elle appelle ces Troupes estrangeres pour attaquer ou se defendre de ses Ennemis, elle cesse pour lors d'estre absoluë dãs son Estat, ces Amies pretenduës se revoltent contr'elle, elles excitent des Parties pour luy ravir l'Authorité, elles troublent son jugement & son repos, & l'ayant dépoüillée de toutes ses lumieres, elles l'obligent à prendre leurs advis & à suivre leurs inclinations.

Affectus quidem tam malimini-stri, quã duces sunt. Idẽ c. 9.

Cette tyrannie seroit supportable si elle ne duroit que peu de momens, si nous tirions cette consolation de nostre malheur, d'apprendre de leurs mauvais traitemens les advantages de la Liberté sur la Servitude. mais ces Factieuses ont tant d'artifices, qu'elles se font aymer de leurs Martyrs, les maux qu'elles leur font endurer ne sçauroient les obliger à les haïr, ils s'en servent quoy qu'ils sçachent bien qu'elles les trompent; & par vne humeur qu'à peine souhaitteroient-ils en-

leurs ennemis, ils ſe plaiſent à s'étretenir avec des bourreaux qui les deſchirent. Car les Paſſions pour eſtre volages, ne laiſſent pas d'eſtre opiniaſtres; elles reſſemblent à ces accidens qu'on ne peut ſeparer ſans deſtruire le ſujet où ils reſident, elles poſſedent ceux qu'elles ont obſedé, & elles ſont d'vne nature ſi maligne qu'elles n'abandonnent iamais les hommes qu'elles ont vne fois dereglez. Ce ſont des Armes qu'ils ne peuvent deſpoüiller qu'avec la vie, des Lierres qui durent auſſi longtemps que la muraille qui les ſoûtient, & des Maladies contre qui la Medecine n'a pas encor trouvé de remede. Que peut-on donc avancer de plus déraiſonnable, que d'aſſurer que l'homme qui eſt libre en toutes ſes actions, depende de tant de beſtes farouches; qu'il ne puiſſe rien produire de genereux ſans leur entremiſe, & que celles qui devroient luy obeyr luy faſſe la loy? Il faut avoir perdu le iugement pour chercher ſon ſalut dans ſa ruine, & croire qu'on puiſſe tirer des forces de la foibleſſe, du ſecours de la perfidie, la verité du menſonge, & la ſanté d'vn nombre de maladies. Les Paſ-

ſions ſont trop mutines pour en attendre quelque advantage, & elles ſont trop ennemies de l'homme, pour travailler à ſon bon-heur.

Ie veux bien qu'elles déguiſent quelques fois leur malice, qu'elles faſſent naiſtre la tranquillité dans ſon Ame, que les plus genereuſes relevent le courage des plus laſches, & que les plus modeſtes repriment l'inſolence des plus farouches : mais tous ces bons effets proviennent de ce qu'elles ſe font la guerre, que leurs inclinations ſont differentes, qu'elles conſpirent les vnes contre les autres, & que par vne façon d'agir toute particuliere, les vns deviennent charitables à leurs compagnes, parce que leur humeur ne s'accorde pas avec la leur.

Mais ne voit-on pas, direz-vous qu'elles nous ſont ſouvent vtiles, qu'elles combattent quelques fois pour la Vertu, & qu'elles font des efforts pour ſa défenſe qui nous donnent ſouvent de l'Admiration ? Mais certes ce qui ſemble nous les rendre neceſſaires, nous fait ſoupçonner de leur impuiſſance ; leurs bons offices les rendent ſuſpectes ; & qui connoiſtra

bien leur nature, avoüera qu'elles ſont Hypocrites, & qu'elles forcent leurs inclinations toutes les fois qu'elles prennent les armes en ſa faveur. Elles reſſemblent à ce fameux meurtrier qui conſerva la vie à vn Tyran en penſant la luy oſter, & qui en luy crevant vne apoſtume qui le menaçoit de la mort, devint ſon Medecin en voulant eſtre ſon Bourreau. Car ſi elles attaquent le Vice, ſi elles ſe rangent du coſté de la Vertu, & ſi elles employent leur addreſſe pour conſerver les droits de la Raiſon; elles trahiſſent leur naturel, elles font du bien ſans l'avoir medité, & ſemblables aux tempeſtes qui conduiſent les vaiſſeaux au port, elles nous meinent à la Vertu en voulant nous en eſcarter. Il n'y a perſonne de bon ſens qui iugeaſt que les venins ſoient ſalutaires, pour avoir procuré la ſanté à vn malade, & qui eſtimeroit que le crime fût neceſſaire dans vn Royaume pour en avoir appaiſé les Seditions, reduit le Peuple à ſon devoir, accordé ſes Provinces, & banny du cœur de l'Eſtat la rebellion & le deſordre; ne choqueroit pas moins les reigles de la Police que les maximes de la Raiſon On voit des

Medecins qui chaſſent vn mal par vn autre, qui gueriſſent la fievre auec le poiſon, qui diſſipent la peſte par des ſueurs qui en ſont ſouvent les occaſions, & qui addouciſſent les piqueures de la goutte par des medicamens qui devroient les augmenter. La fievre eſchauffa autres fois tellement le cerveau d'vn general d'armée, qu'elle luy fit entreprendre la conquête d'vn Royaume, à quoy il n'eut osé penſer s'il eût eſté en bon ſens, & la France a veu dans les dernieres guerres de Flandres vn de ſes Mareſchaux, qui ne ſe trouvoit preſque iamais aux occaſions, qu'il n'eut premierement pris reſolution dans le vin de vaincre ou de mourir. Mais qui croira que toutes ces differentes façons de guerir ou d'entreprendre puiſſent ſeruir à noſtre vſage, & qu'il ne ſoit plus avantageux à l'hõme de les bannir que de les recevoir dans ſa conduite? Il faut eſtre bien malheureux pour ne pouvoir trouver ſa gueriſon que dans la maladie, & & d'eſtre obligé pour recouvrer ſa ſanté, de recourir à des remedes qui la corrompent.

On ſoupçonneroit ſans doute celuy-

la d folie, qui conſeilleroit aux mariniers de faire voile durant la tempeſte, & qui leur perſuaderoit que pour conduire leurs vaiſſeaux, il fallût qu'ils attendiſſent la venuë des vents & des orages. Mais ceux qui rendent les Paſſions ſi neceſſaires à l'homme, ne ſont pas plus raiſonnables ; ils luy donnent pour aides des Rebelles qui choquent ſon authorité, des Miniſtres qui abuſent de ſon pouvoir, & des guides infideles qui ſont auſſi mauvais Chefs que ſimples ſoldats. La Nature nous a ſuffiſamment armez, quand elle nous a donné la Raiſon, & ie ne ſçay ſi nous pouvons appeller les Paſſions à noſtre ſecours ſans l'accuſer également d'impuiſſance & d'aveuglement : car en quelque façon que nous nous conſiderions : il faut qu'on nous iuge bien miſerables, ſi nous ne pouvons eſtre aſſeurez que par le moyen de nos ennemis, & ſi nous ne pouvons rien entreprendre que par vne troupe de mutins qui combattent toutes nos reſolutions. Car pour iuger de leur malignité par leurs productions, & apprendre de leurs effets le déreglement de leur nature, voulons-nous ſecourir nos Amys

dans leur beſoin & inſtruits dans l'Eſcole de la Nature, ſçauons-nous que nous ſommes obligez de retirer nos parens de la miſere, ou nos alliez de l'oppreſſion? l'Avarice nous en empeſche. Sçavons-nous qu'il faut prendre les armes pour la deffenſe de noſtre Patrie, la crainte nous en diſſuade. Sçavons-nous que nous avons iuré fidelité à nôtre Compagne, & que nous ne pouvons frequenter la compagnie des Femmes perduës ſans offenſer noſtre conſcience ou noſtre honneur? l'Amour authoriſe noſtre libertinage. Sçavons-nous que la tyrannie eſt odieuſe, que l'vſurpation eſt iniuſte, & que nous ne pouvons nous emparer des Eſtats de nos voiſins ſans faire breſche à noſtre reputation; l'Ambition nous fournit des excuſes. De ſorte que tous ces ſecours qu'on nous donne pour agir, ſont les ſources de tous nos deſordres, & l'homme ne commettroit preſque iamais d'iniuſtice, s'il n'y eſtoit pouſſé par les Paſſions.

Scis pro patria pugnandũ? diſſuadebit timor; Scis pro amicis deſudandum eſſe? ſed delitia vetabunt. Senec. Ep. 95.

Ce diſcours met les Peripaticiens au deſeſpoir, & le raiſonnement de Seneque leur paroiſt ſi convainquant, qu'ils ſont obligez de recourir aux di-

ſtinctions des Logiciens, pour ſe garantir de ces ſurpriſes. Car bien qu'ils confeſſent avec nous, que les paſſions ſont dangereuſes en leurs excez, qu'on ne ſçauroit s'en ſervir ſans perdre ſa liberté, & qu'vn homme ceſſe d'eſtre à luy-meſme quand il en eſt poſſedé; neantmoins ils aſſeurent qu'elles peuvent nous eſtre vtiles ſi elles ſont moderées, que nous pouvons les changer en Vertus ſi nous ſçavons bien ménager leur humeur, & qu'il ſuffit pour nous les rendre profitables, de leur oſter cette fierté qu'elles font voir dans leur violence: que comme la Medecine prepare les poiſons & les venins, & que la Nature addoucit les qualitez des Elemẽs pour en cõpoſer vn Corps naturel, la morale doit ranger les Paſſiõns dãs la mediocrité, & les deſpoüillant de ce qu'elles ont d'affreux, en faire des mouvemens ſalutaires à l'hõme.

Facilius eſt excludere per-

Que dites-vous lâches Philoſophes, dans qu'elle Eſcole avez vous appris que la Vertu eſt impuiſſante, ſi elle ne tire des forces des Paſſions? avec quel front oſez-vous rendre mon Sage dependant de ſes Eſclaves? quel advantage luy-donnez-vous deſſus les autres

hommes, s'il n'eſt qu'vn peu plus courageux que les plus laſches, s'il n'eſt qu'vn peu plus chaſte que les plus impudiques, qu'vn peu plus ſobre que les yvrognes, qu'vn peu plus modeſte que les ambitieux, ny qu'vn peu meilleur Oecõnome que les prodigues & les avares? Ce n'eſt pas eſtre ſain, que d'eſtre ſujet à des maux mediocres, de ioüir d'vne ſanté interrompuë par des petites maladies, & ne pouvoir exercer les fonctions de la vie que par le moyẽ de ce qui la deſtruit. Il faut que le Sage ſoit auſſi bien ſans paſſions que ſans Vices, & qu'il ne ſoit pas moins exẽpt de ce qui le peut rendre miſerable, que de ce qui le peut rendre criminel. Si les petites fautes troublent ſa conſcience, les paſſions, toutes moderées qu'elles puiſſent eſtre, corrompent ſon repos. Si l'opthalmie bleſſe la veuë, la chaſſie l'affoiblit, ſi la lethargie aſſoupit les Sens, les vapeurs qui attaquent le cerveau le dereglent, & ſi l'extravagance ſuccede aux ardeurs de la fiévre, la foibleſſe eſt inſeparable des accez qu'elle fait ſentir, quand elle ſe retire. Si bien que comme il faut eſloigner toutes les infirmitez du Corps

nisi ſola quæ rege, & nõ admittere quæ medeſtari. Senec. de ira cap. 10.

pour iuger de ſa ſanté, il faut bannir toutes les Paſſions de l'Ame pour iuger de ſa tranquillité.

DISCOVRS VI.

Qu'il n'y a point d'homme plus miſerable que celuy qui eſt ſujet aux Paſſions.

IE n'ay iamais ſceu bien concevoir que la Police humaine ait pû legitimement authoriſer la Sujettion, puis qu'elle eſt ſi fâcheuſe, & qu'Ariſtote l'ait pû faire paſſer pour naturelle, puis qu'elle eſt ſi odieuſe à tous les hommes. Ceux qui l'ont voulu premierement introduire dans le Monde, ont veu toutes les Nations de la Terre s'oppoſer à leurs deſſeins, & ils ont appris à leurs deſpens qu'on ne peut acquerir des Sujets ſans devenir leurs Tyrans ou leurs Eſclaves. Les Romains ne la pûrent iamais ſouffrir dans leurs Eſtats, ils chercherent tous les moyens imaginables pour ſe conſerver en liberté, & quoy qu'ils fiſſent gloire d'opprimer également leurs Alliez & leurs Ennemis, ils ne pûrent ſe reſoudre à choiſir vn Souverain qui leur comman

commandaſt. Ils inventerent vne nouvelle façon de gouverner, pour s'aſſeurer contre la Servitude: ils rendirent leur Empyre electif, ils creérent deux Empereurs chaque année & pour éviter ce faſcheux nom de Sujet, ils voulurent que ceux à qui ils commettoient le maniemont de leurs affaires, priſent la nom de Conſuls, & non pas celuy de Seigneurs ou Monarques.

L'Homme a ie ne ſçay quoy de ſublime en luy qu'il ne ſouffre pas qu'on luy faſſe violence: la Servitude luy ſemble le plus rigoureux de tous ſes maux, & il eſt ſi amateur de la Liberté, qu'il n'a point de peine de preferer ſouvent vne Liberté deshonorable à vne avantageuſe Servitude. Auſſi la Prudence humaine qui regle le preſent par la connoiſſance qu'elle a du paſſé, nous apprend qu'il faut ſe garder de ſes Sujets, & que nous avons autant d'Ennemis que nous nourriſſons d'eſclaves. Comme elle conſeille aux Souverains de ſe défier des Peuples nouvellement conquis, elle nous adviſe de tenir pour ſuſpects tous ceux qui nous ſervent; elle nous fait voir dans les Hiſtoires des hommes qui ont trempé leurs

Libertati animorum tantum impenſum eſt, vt patribus quibus ius vitæ & necis in liberos

datũ erat non tamẽ licebat eripere libertatẽ. L. vl. cod. de pat. po. test.

mains dans le ſang de leurs Maiſtres pour recouvrer leur Liberté, & d'autres qui ont mis des Republiques en confuſion ſous pretexte de les delivrer de la Tyrannie. Enfin la Liberté a tant de charmes, que nous nous eſtimons mal-heureux toutes les fois que nous la perdons, & ſon contraire eſt ſi fâcheux, qu'il ſuffit d'en eſtre delivré pour croire que nous allons du pair avec les plus puiſſans Princes de la Terre.

Il eſt vray que l'Eſtat de cette derniere condition eſt bien odieux, & que ce n'eſt pas ſans raiſon que la pluſpart des hommes ayment mieux mourir libres ſous vne apparente Servitude, que de vivre Eſclaves ſous vne apparente Liberté. Neantmoins il faut advoüer que ce mal n'a rien d'approchant, des miſeres que nous font ſentir les Paſſions, & que l'Empire de ces inſolentes Maiſtreſſes eſt plus inſupportable à l'homme que la haine de ſes jaloux, la rage des Tyrans, & la violence de ſes ennemis. Car ſi ceux-cy le perſecutent ou le tourmentent, ils n'exercent leur fureur que ſur ſon corps, & ils ne ſçauroient avec toute leur malice ou leur cruauté, luy ravir la diſpoſition

de la plus noble partie de luy-meſme. S'ils attaquent ſon innocence, s'ils la dérobent à ſes amis, s'ils le iettent dans les fers, & s'ils entreprennent ſur ſa vie par des mauvais traitemens ? ſon Ame conſerve ſon authorité, les chaînes qui entourent ſon Eſclave ne la forcent pas, & elle agit auec tant de facillité, qu'on peut aſſeurer qu'elle n'eſt iamais plus ingenieuſe, que lors qu'elle ſe trouve affligée. Mais les Paſſions déreglent l'vn & l'autre, elles eſtendent leur puiſſance au de-là du Corps, elles traittent l'Ame en Eſclave & ſans épargner ſa grandeur elles exercent leur violence ſur toute ſes puiſſances. Elles enlevent les lumieres à ſont entendement, elles corrompent ſa volonté, elles ſeduiſent ſon iugement ; & par vne vertu qui approche de la Magie, elles iettent des illuſions dans ſon eſprit pour le troubler. Si on iuge que l'exil eſt cruel, parce qu'il nous éloigne de tout ce que nous aimons dans noſtre Partie qui n'avoüera que la tyrannie des Paſſions eſt le plus grand de nos ſupplices, puis qu'elles nous raviſſent à nous-meſmes, qu'elles nous oſtent le pouvoir de raiſonner, & qu'el-

les nous privent d'vne liberté que les plus miſerables conſervent au milieu de leurs chaiſnes ? La Fortune qui a eſtably cette iniuſte difference qu'on voit parmy les hommes, & qui a fait tous les Seigneurs & les Sujets, n'a point de puiſſance ſur leur conduite ; comme elle abandonne les Grands à la fidelité de leurs domeſtiques, elle laiſſe les inferieurs à la diſcretion de leurs Maiſtres, & elle temoigne d'eſtre ſi peu abſoluë en ſa façon d'agir, qu'on voit ſouvent des Eſclaves donner la Loy à ceux qui leur commandent. Les vns trouvent le moyen de ſe rendre leurs compagnons par l'aſſiduité de leurs ſervices, & on en voit d'autres qui ont recouvré leur liberté pour avoir eſté bons Serviteurs. Quelques autres ſe conſolent dans leurs miſeres, de n'avoir qu'vn homme à ſatisfaire, & ils ſe perſuadent aiſément, qu'il ne faut qu'vne addreſſe mediocre, pour complaire aux humeurs de celuy qu'ō pratique tous les iours. Mais ceux-cy ſont ſujets à autant de Tyrans qu'ils ont de Paſſions : la complaiſance qu'ils ont pour elles les irritent, leur ſoûmiſſion les rend inſolentes, leur fidelité aug-

mente leur fureur, & elles ne leur ſont iamais plus cruelles que lors qu'ils obeïſſent à leurs ordres, ou qu'ils ſuivent leurs commandemens.

La Servitude eſt quelquefois preferable à la Liberté, & on voit des Eſclaves qui ne voudroient pas changer leur condition avec celle de leurs Maiſtres. Car quoy que ceux-cy entreprennent ſur leur liberté, & qu'ils ne ſouffrent pas qu'ils diſpoſent de leurs biens, ou de leurs perſonnes; cependant il faut qu'ils ſe chargent du ſoin de les nourrir, qu'ils ſoient reſponſables de leurs fautes, s'informent de leurs actions, & qu'ils rachetent par argent le pouvoir qu'ils exercent ſur leur Volonté. Si bien que leur Empire pretendu ſe change en vne ſpecieuſe ſujettion, & on ne les doit pas tant appeller leurs Seigneurs, que leurs Procureurs & leurs Maiſtres d'Hoſtel. Mais les Paſſions ſont touſiours farouches elles ne forment que des mauuais deſſeins contre leurs Sujets, elles les chargent de playes au lieu de les ſoulager, elles leur enlevent l'Amour de la Vertu avec la liberté, & abuſant de toutes leurs puiſſances, elles égallent leurs

conditions à celles des damnez. Tantoſt elles les rendent ſi affreux, qu'on ne voit rien dans le monde de plus terrible ou de plus inſolent, & tantoſt elles leur laiſſent dans l'Ame tant de crainte & de douleur qu'on ne voit rien de plus mal-heureux. Leurs mauvais traitemens leur ont attiré la haine de tous les Philoſophes, & ceux meſmes qui ont par reſpect approuvé le Vice dans leur Sageſſe, n'ont pû ſouffrir qu'on le ſoûmit aux Paſſions.

Ceux à qui la ſervitude eſt fâcheuſe peuvent s'en delivrer par la fuite, & abandonnant les Maiſtres qu'ils ſervent, ſe retirer en des lieux qui les mettent à couvert de leurs pourſuites: ſi les perſonnes avec leſquelles ils vivent leur ſont ſuſpectes, ou ſi les Loix du Pays ne ſouffrent pas l'émancipation, ils peuvent paſſer dans vn autre & chercher parmy les Eſtrangers la Liberté qu'ils n'ont pû rencontrer dans les Terres de leur naiſſance. Mais ceux-cy portent leurs maiſtres par tout; en quelle partie du monde qu'ils aillent, ils n'en ſçauroient perdre la veuë, & leur condition eſt ſi miſerable, qu'ils ne ſçauroient s'en defaire, ſans courir riſ-

que de perdre leur vie. Car quoy qu'ils quittent leurs maisons, qu'ils se jettent entre les bras des Princes qui les protegent, & que toutes les Provinces qu'ils rencontrent, leur soient autant de Sanctuaires & de lieux de franchise, ils portent leurs fers avec eux, ils demeurent Esclaves au sein mesme de la Liberté, & les Tyrans qui leur commandent sont si outrageux, qu'ils les espargnẽt aussi peu dans la cõpagnie que dans la solitude. Tout ce qui convertit leurs Sens aigrit leur douleur, & ce qui gueriroit vn homme malade, entretient leur supplice. Car s'ils découvrent en leurs voyages la grandeur des campagnes; s'ils mesurent la hauteur des collines; s'ils arrestent leur veuë sur le courant des rivieres; s'ils contemplent les fleurs des prairies, & s'ils ne trouvent rien en leurs chemins qui ne les occupent ou les divertit, ils charment plutost leurs inquietudes qu'ils ne les gueriſſent, & ne trompent pas tant leurs pensées, que leurs yeux ou leurs oreilles. Par vn mal-heur qui fait voir la misere de leur condition, ils convertiſſent souvent leurs remedes en poisons, & font des objets de leurs

divertiſſemens les ſujets de leur douleur. La veüe des campagnes leur fait reſſouvenir de leur Patrie, les Villes par où ils passent leur repreſentent les lieux où ils commenceront à ſouffrir, les hommes qu'ils y voyent leur ſemblent parler de leur vie paſſée, les biens ou les beautez qu'ils y remarquent, r'allument leurs deſirs, & bien qu'ils ſoient éloignez de tout ce qui les peut tourmenter, ils ne laiſſent pas d'en concevoir de l'amour ou de la haine, de la ioye ou de la douleur.

De quels plus rigoureux ſupplices ſçauroit-on punir les criminels, que de les mettre en la puiſſance de tant de bourreaux, & qu'elle plus cruelle vengeance ſçauroit-on tirer de ſon ennemy, que de le voir Eſclave dans les lieux d'aſſeurance, tourmenté entre les bras du repos, & miſerable parmy tout ce qui devroit le divertir : qui n'eſt touché de compaſſion de voir Alexandre lors qu'il traverſe les mers, qu'il court toutes les parties du Monde, qu'il entre dans les Indes, qu'il fait la guerre aux Perſes, qu'il conquit l'Aſie, qu'il ravage les Royaumes par où il paſſe, & qu'il fait des limites de l'O-

Seruit quicũq; vel metu frangitur vel deſtatione vel cupidita-

cean les frontieres de ſon Empire? Car s'il commande à ſon armée, il obeït à vn nombre de Paſſions qui le tyranniſent; s'il vainc ſes ennemis par le fer, il eſt ſurmonté par ſes vices, & s'il eſt l'vnique Souverain de la Terre, il eſt le ſujet de l'Ambition, de la Colere & de l'Impudicité. Tantoſt il pleure la mort d'vn Favory, qu'il a maſſacré de ſa main, tantoſt il regrette la perte d'vn Capitaine qu'il a laiſſé dans la chaleur du combat, tantoſt il ſe retire dans la Solitude pour s'entretenir de ſes mal-heurs, tantoſt trompant ſes ennemis il penſe à la conqueſte d'vn nouveau Monde, & celuy que la flatterie faiſoit paſſer pour le Dieu de la Terre, confeſſe tacitement qu'il eſt le plus malheureux de tous les hommes. Qui ne iuge qu'Annibal ne ſoit bien miſerable, quand il laiſſe de cõmander à ſes ſoldats, pour obeïr à ſon Amour? & qu'au milieu d'vne armée victorieuſe qu'il ramene de Thraſimene, il ne peut ſe defendre des attraits d'vne femme débauchée? Toute la gloire qu'il a acquiſe dans les combats, ne ſçauroit trahir ſon affection, & la penſée des triomphes qu'on luy prepare n'eſt pas

te ducitur vel indignatione exaſperatur vel mœrore deijcitur frr. uilis & omnis cõtio. Ambr. de vita beat. lib. 2

assez puissante pour le divertir de mettre les Armes aux pieds de sa Captive. Cette Beauté luy ravit le cœur, & l'arrête en vn passage où cent mille hommes ne l'eussent osé attendre sans frayeur.

De ces deux exemples il est aisé de conclurre que les Passions nous abbaissent, qu'on ne peut traitter avec elles sans devenir leurs Esclaves, & qu'il faut de necessité renoncer à sa liberté, pour obeyr à des Maistres si insolens. Pour prevenir donc cette honteuse Servitude, il fau que l'homme sage prenne les avis de la Raison; qu'il atténe qu'elle ait examiné la nature des objets qui se presentent, avant qu'il en conçoive de l'amour ou de la haine, & qu'il ne resoude rien touchant leurs défauts, que cette Souveraine n'ait éclairey sa volonté, & qu'elle en ait approuvé ou defendu la poursuite.

DISCOVRS VII.

Que l'Homme sage peut vivre sans Passions.

Resi-ma-sio

IE ne m'étonne pas que l'homme soit si miserable, puis qu'il conspire luy-mesme à son mal-heur, qu'il fait gloi-

re d'encherir ſur ſes defauts naturels, qui relevent ſes miſeres; & qu'il employe tous ſes advantages à ſe rendre mal-heureux ou criminel. Ceux qui ont exercé leur éloquence à faire le portrait de la Nature corrompuë, ont crû qu'il ſuffiroit d'eſtre fils d'Adam pour eſtre déreiglé, que le peché de ce premier Rebelle contre Dieu eſtoit la ſource de tous ſes maux, que les Paſſions en eſtoient les Filles apres en avoir eſté les Meres, & que l'homme ne commettoit iamais d'injuſtice, qu'il n'y fuſt pouſſé par la concupiſcence qui en eſt la peine. Encore que les Autheurs de cette Doctrine me ſoient venerables, & que l'opinion qu'ils defendent ſoit la penſée de tous les Chreſtiens; ie me perſuade pourtant qu'ils n'auront point de peine de m'accorder, que tous ſes defauts ne derivent pas de ſon crime, qu'il peut auſſi-bien ſe plaindre des perfections qui luy reſtent que de celles qu'il a perduës, & qu'il reſſent des deſordres en ſa perſonne qui arguent plutoſt l'excellence de ſon Ame, que le déreglement de ſa nature. On voit des perſonnes qui ſeroient innocentes, ſi le Ciel ne les avoit hono-

rerũ non ſuminiſtrat ab affectione ſingulorum, ſed ſecũdùm quod communiter venditur L. 33. ff. ad L.

rées de ſes faveurs, leurs belles qualitez cauſent leurs miſeres, ils ſont pauvres parce qu'ils ſont riches, ils ſe iettent dans les precipices, parce qu'ils ſont trop éclairez, & ils ne s'engagent dans l'erreur, que parce qu'ils ont l'Ame plus parfaites que les autres. Tout ce qui rendroit le Sage accompli, les rends miſerables; ils anticipẽt le mal par leur prevoyance, leur memoire leur fait reſſouvenir des iniures qu'on leur a faites, leur eſprit ne s'occupe qu'à la recherche des choſes inutiles ou dangereuſes, ils n'ont point de qualitez qui ne leur ſoint ou funeſte, ou deſavantageuſes.

Pour accroiſtre leurs miſeres, & adiouter aux defauts naturels des erreurs volontaires, ils conſultent le bruit du peuple, ils reglent leur vie ſur ſes rapports, ils n'agiſſent que par ſon exemple, & ils iugent raiſonnable tout ce qui a beaucoup d'approbateurs & non pas ce qui a plus de verité. Auſſi ceux qui ont fait tant d'invectives contre le peché de nôtre premier Pere, ont depravé preſque tous les hommes, en voulant leur éclaircir la plus difficile Maxime de noſtre Religion: & ils

leur ont appris ſans y penſer, à défendre leurs défauts & à excuſer leur laſcheté. Car ſi ce Pere inhumain, diſent-ils, nous a donné la mort auſſi-toſt que la vie, s'il nous a rendus eſclaves en perdant l'innocence, ſi les Paſſions qui s'élevent en noſtre Ame ſont les effets de ſa rebellion, ſi elles nous ſont auſſi intimes que nos membres, & ſi nous ne pouvons éviter leurs ſurpriſes que par le moyen de la Grace, qui pourra ſe reſoudre à les combattre, puis qu'elles nous ſont naturelles, qu'elles procedent du mariage de l'Ame avec le Corps, que nous en portons les principes dans nous-meſmes, & que cette Grace à qui ils ont recours, eſt vne faveur que Dieu n'accorde qu'à ſes Favoris ? Pour éviter donc toutes ces plaintes, il faut dire que la Nature humaine n'eſt pas ſi depravée comme ils la décrivent, qu'elle conſerue encore quelques reſtes de ſa pureté, & que l'homme a encore aſſez de puiſſance pour faire la guerre au Vice, ſuivre la Vertu, & vaincre les Paſſions.

Quand ces grands hommes qui fonderent l'Eſtat Romain, voulurent inſtruire le Peuple par leurs preceptes ou *Parricida*

le reformer par leurs Loix, ils le déreglerent plûtoſt qu'ils ne l'affermirent ; ils luy enſeignerent des crimes qu'ils avoient auparavant ignorez, & ils firent des coulpables en voulant conſerver des innocens. Les parricides, dit Seneque, commencerent dans Rome par la defenſe : la peine dont on menaçoit de punir ceux qui en ſeroient convaincus, leur inſpira la cruauté, les hommes devinrent barbares quand on leur defendit l'inhumanité ; & ils ne craignirent pas de donner la mort à ceux qui leur avoient donné la vie, apres avoir appris par la loy qu'vn tel crime pouvoit ſe commettre. Si bien que c'eſt eſtre Ennemy de la Nature, que de rejetter tous nos maux ſur ſon infirmité, & nier que nous n'employons ſouvent nos perfections à nous procurer de la miſere. Cette Verité paroiſt évidemment au ſujet de ce diſcours, nous faiſons les Paſſions qui ne ſont que les purs ouvrages de l'Opinion & de la Volonté, des productions de la Nature, nous aſſeurons qu'elles naiſſent avec nous, & nous concluons de noſtre laſcheté, que le Sage ne peut s'en garantir ſans miracle. Enfin nous

cum lege cœpe. rune, & il. lis faci- nus pœna mon ſtra- vit : peſſi- mo loco fuit pie- tas, poſt. quã ſa- pius cu- leos vidi- mus quã cru- ces. Sen. de clem lib. 10. cap. 23.

eſtimons difficile tout ce que nous n'oſons pas entreprendre, & jugeant des forces d'autruy par les noſtres, nous penſons impoſſible tout ce que nous ne pouvons faire.

Auſſi je ſuis de l'advis de Seneque, & je maintiens avec luy, qu'il y a autant de difference entre les Stoïciens & les autres Philoſophes, qu'entre les hommes & les femmes; & comme ces deux Sexes ſont neceſſaires pour compoſer vne Famille ou vn Eſtat, les vns ſont nez pour commander, & les autres pour obeyr. Car quoy qu'on loüe Epicure, que ſes partiſans le defendent, & qu'ils cherchent dans la Morale dequoy excuſer ſes opinions, il faut pourtant advoüer qu'il n'a encore fait que des Diſciples Eſclaves, & que quand il a voulu former des Philoſophes, il fit innocemment des débauchez & des impies. Ariſtote qui eſt le pere de l'Academie, n'eſt pas plus iuſte qu'Epicure, bien qu'il paroiſſe plus raiſonnable, car il ne fait que des Sages baſtards, il tempere leurs mouvemens pour les faire ſervir à leur conduite, & leur donnant des maladies mediocres, il leur apprend qu'ils ne peuvent eſtre ſains

Tantum inter stoïcos, & cæteros sapientiam profeſſos intereſſe, quãtum inter fœminas & mares meritò dixerim, cùm vtrique turbæ ad vitæ ſocietatem

qu'ils ne ſoient infirmes, qu'ils ne peuvent devenir liberaux ſans eſtre avares, qu'il faut qu'ils ſoient ambitieux pour eſtre vaillans, & que la vertu leur ſeroit inutile s'ils n'avoient des Paſſions qui executaſſent ce qu'elle a proietté.

Cette opinion paroiſt ſi peu genereuſe aux Diſciples de Zenon, qu'ils ne peuvent s'empécher de la choquer, & Seneque la iugée ſi deſraiſonnable, qu'il luy eſt advis qu'il plaide la cauſe de la Vertu toutes les fois qu'il la combat. Où ſeroit, repart-il, cette Liberté que nous requerons au Sage, s'il ne peut agir que par l'entremiſe des Paſſions? s'il eſt obligé de recourir à leurs conſeils, & s'il faut qu'il emprunte d'elle toutes les regles de ſa conduite? La raiſon perd ſon empire dés qu'elle a fait alliance avec elles, & leur communication luy eſt ſi dangereuſe, qu'elle ne ſçauroit les eſcouter ſans s'égager inſenſiblement dans leur party. Car quand elle les a vne fois admiſes, elles font ce qu'elles veulent, & non pas ce qu'elle leur permet: elles ſuivent leurs inclinations, quoy qu'elle s'efforce de les en divertir, & elles deviennent à la fin ſi inſolentes ou ſi farouches,

qu'elles contraignent leur Souueraine de s'abandonner à leur diſcretion. C'eſt pourquoy il iuge que l'vnique moyen de s'en délivrer, eſt de prevenir leurs ſurpriſes, de les attaquer avant qu'elles nous menacent, & ſuivant la maxime des Politiques, empeſcher que celles qui ne ſont que des Ennemis eſtrãgers, ne deviennent des Tyrãs domeſtiques.

Il ne ſert de rien à ſes adverſaires de recourir aux foibleſſes de la Nature, pour contrepointer cét advis, & de dire que la Raiſon eſt deuenuë aveugle & impuiſſante, depuis qu'elle s'eſt laiſſée ſeduire aux ſuggeſtions du Serpent. Cette repartie, quoy que veritable, ne prouue rien dans la Morale; & quelques fondemens qu'ils tirent des Theologiens pour l'appuyer, il faut qu'ils confeſſent qu'elle ne défend pas tant le party de la Raiſon que de la Foy. Car ſi on allegue, reſpond ce ſage Romain, que la Raiſon n'eſt pas aſſez forte pour empeſcher que les Paſſions ne faſſent des excurſions dans ſon Eſtat; comment veulent-ils qu'elle puiſſe les ranger à leur devotion quand elles y ſeront entrées? ſi elle ſuccombe ſous leur violence quand elle eſt diſpoſée de les

attendre, comment pourra-t'elle les regler quand elle ſera devenuë leur captive ? & ſi elle ne peut repouſſer des ennemis à ſa portée, comment pourra-elle reprimer leur fureur, quand elle en ſera ſaiſie? Il faut dõc inferer, ou que le Sage peut ſe prevaloir de leurs ſurpriſes ? ou qu'il ne peut tẽperer leurs mouvemens; qu'il ne peut empeſcher qu'elles ne s'élevent, ou qu'il ne peut arreſter leurs deſordres quand elles ſont formées.

La tranquillité eſt vne des qualitez du Sage, on ne ſçauroit la luy oſter qu'il ne change de condition, & il peut ſe vanter d'eſtre heureux auſſi long-temps qu'il la conſerve. Cependant les Paſſions la luy raviſſent toutes les fois qu'elles l'attaquent, & il ceſſe d'eſtre à luy-meſme quand il a quelque choſe à démeſler avec elles. Il eſt leur captif avant qu'il en ſoit vaincu, il gemit en leur faiſant la guerre, & il eſt contraint de perdre le plus precieux de ſes biens, toutes les fois qu'il prendra reſolution de les combattre. Car toutes moderées qu'elles ſont, elles ne laiſſent pas de troubler ſon repos, elles jettent la diviſion entre les parties qui le compoſent, & elles occupent tellement ſon eſprit,

quid ſi fa. num voces leuiter febricitẽt ? nõ eſt bona vale.

qu'elles ne luy laiſsét plus qu'vne liberté affoiblie & languiſſante. Car les Peripateticiens ne ſont pas ſi juſtes qu'ils veulent retrancher quelques-vns de ſes maux pour relever ſa grandeur, ils le rendét ſujet à toutes les maladies de l'Ame, ils luy donnent toutes les Paſſions à vaincre ou à domter: & ſans conſiderer qu'vn mal violent eſt ſouvent preferable à vn nombre de mediocres, ils veulent qu'il ait de la Crainte, mais qu'elle ſoit moderée; qu'il ſoit agité d'Ambition, mais qu'elle ſoit retenuë, qu'il forme des Deſirs & des Eſperances, mais qu'elles ſoient limitées; qu'il ſoit émeu de Colere, mais qu'elle ſoit facile à reprimer, & qu'il ait de l'Amour & de l'Audace, mais qu'elles ne paſſent pas en folie, & en fureur. Mais certes qui ne voit que cette Tyrannie heurte ouvertement ſa Liberté, que ces mouvemens pour eſtre temperez troublét ſon repos; & qu'il luy ſeroit plus aiſé de vaincre vn puiſſant ennemy, que d'en combattre vn nombre de petits tout à la fois?

tuto medio-critas mor-bi: quo-modo ocu-los ma-jor & per-fecta ſuf-fuſio exca-rat, ſic mo-dica tur-bat. Senec. Ep. 85.

La Vertu eſt ſi delicate en ce ſujet, qu'elle n'a pû encore ſouffrir qu'on luy donnaſt les Paſſions pour compagnes, comme elle ſçait qu'elles ſont d'intelli-

gences avec le Vice, elle reiette tous leurs offices; elle croit que celuy-là triomphe injuſtement, qui doit ſa victoire à toute autre choſe qu'à ſa valeur, qui eſt indigne de porter le nom de vainqueur, quand on peut luy reprocher d'avoir meſlé dans le combat, la laſcheté auec le courage, & de n'avoir défait ſes Ennemis que pour avoir eſté vn peu timide & imprudent. Tous leurs efforts luy ſont ſuſpects, elle ne veut point de Soldats qui preferent leurs conſeils à ſes advis, & elle eſtimeroit offenſer ſa propre grandeur, ſi elle les faiſoit ſeruir à ſon vſage. En effet quelque artifice qu'vſe la Prudence humaine pour les adoucir, elle n'a pas encore trouvé le moyen de les rendre obeïſſantes à la Raiſon, & en quelque eſtat qu'on les conſidere, elle n'a point eſſez d'adreſſe pour les ſoûmettre à ſon empire. Comme on ne trouve point d'animaux qui ſe laiſſent conduire à cette Souveraine, & que les apprivoiſez eſcoutent auſſi peu ſes iugemens que les plus ſauuages, l'homme n'eſprouve point de Paſſions qui ſuivent ſes conſeils, elles ſe bandent pour s'oppoſer à ſes advis, elles conſpirent en-

ſemble pour diminuër ſon authorité;& par vne Faction auſſi iniuſte qu'inſolente, elles luy diſputent le commandement qu'elle pretend d'avoir ſur elles. Leur nature eſt ſemblable à celle des Tigres & des Lions, qui ne quittent iamais leur humeur farouche qui ſont auſſi cruels dans les maiſons que dans les foreſts, & qu'on ne ſçauroit iamais ſi bien apprivoiſer, qu'ils ne retournent, ſans qu'on y penſe à leur premiere fierté. Enfin les Paſſions ſont des Sujets infidelles,&des Ennemis domeſtiques dont la paix n'eſt pas moins à craindre que la guerre & la perſecution.

Mais pour reprendre le fil de mon premier diſcours, ſi les Paſſions ſont inevitables, & ſi toute noſtre prudence ne ſuffit pas pour empeſcher que la Crainte ne nous ſuprenne, que la Douleur ne nous attaque, que l'Amour ne broüille noſtre iugement, & que la Colere ne previenne noſtre volonté: qui pourra ſe promettre d'arreſter leur progrés & obliger celles qui naiſſent ſans noſtre congé de prendre telle forme qu'il vous plaira? Il faut choiſir l'vne de ces deux extrémitez, ou les eſtouffer dés leur berceau, ou ſe reſou-

dre à devenir leurs Eſclaves : leur donner combat avant qu'elles faſſent mine de nous le livrer, ou ſe reſoudre à perdre la Liberté: leur oſter les moyens d'amaſſer des forces, ou prendre reſolution d'obeïr à leur violence. Car comme les choſes qui les émeuvent ſont hors de nous, & que le Bien & le Mal qu'elles regardent ne ſont pas en noſtre puiſſance; elles ſuivent la nature des objets qui les entretiennent, elles croiſſent ſelon les cauſes qui les nourriſſent; & elles deuiennent plus violentes ou plus moderées, ſelon que les choſes qu'elles conſiderent, leur paroiſſent plus ou moins plaiſantes ou deſagreables. Le Deſir redouble ſes forces quand l'Eſperance vient à ſon ſecours, & qu'elle le flatte de la poſſeſſion du Bien qu'il recherche. La Crainte augmente ſes apprehenſions, quand le Mal qu'elle redoute ſe fait voir avec des horreurs plus qu'ordinaires, ou que travaillant à ſon propre mal-heur elle le depeint plus eſpouventable qu'il n'eſt. Ce que i'ay dit de la Crainte & de Deſir ſe peut appliquer à toutes les Paſſions, & comme elles s'eſlevent ſans noſtre permiſſion, & que les objets qui

les maintiennent ne dépendent pas de nous, il faut dire qu'il n'eſt pas en nôtre pouvoir de les ranger à la raiſon, de temperer leur fureur, ou d'empeſcher qu'elles ne paſſent en excez. C'eſt vne eſpeces de folie de croire, que nous ayons vn mal en noſtre diſpoſition, dont nous ne pouvons ſupprimer la naiſſance & de s'imaginer que celuy là puiſſe donner la loy à des Ennemis, qu'il n'a pû empeſcher qu'ils ne priſſent les armes, qu'ils ne ſe miſſent en campagne, & qu'ils ne formaſſent vne armée pour le combattre.

Cette penſée pour eſtre vn peu hardie ne ſouffre point de replique dans l'opinion meſme d'Ariſtote, & il faut que ceux qui la veulent enerver recourent à leurs propres foibleſſes pour luy faire perdre quelque choſe de ſa force. Ils diſent qu'il eſt bien difficile, qu'vn homme puiſſe acquerir vn empire ſi abſolu ſur ſoy-meſme, qu'il devienne Maiſtre de tous ſes mouvemens; qu'il voye des viſages agreables, & qu'il n'en ſoit pas touché d'amour, qu'il regarde vn mal qui le menace, & qu'il n'en apprehende pas la venuë; qu'on luy monſtre des threſors, & qu'il n'en

çoive pas de desirs ; qu'on luy fasse iniure, & qu'il n'entre pas en colere ; qu'on destruise ses bastimẽs, qu'on ravage ses Terres, & qu'on luy enleve la plus belle partie de ses biens, & qu'il ne s'en afflige pas. Les faveurs n'appartiẽnent qu'aux bien-heureux, il faut estre écarté du commerce des hommes pour les obtenir, & il faut estre eslevé parmy les habitans des Cieux, pour considerer les grandeurs du Monde avec indifference, & de remarquer toutes les revolutions qui s'y font, sans s'emouvoir.

Encore que cette objection fasse le principal fondement de l'opinion contraire, elle n'est pourtant forte qu'en apparence ; elle nous reproche bien ce que nous faisons, mais elle ne touche rien de ce que nous pouvons faire: elle publie les defauts des fols, & elle cache les perfections des sages, & sans examiner la nature de l'homme, elle defend sa lascheté & ne considere pas sa grandeur. L'homme est naturellement si genereux, qu'il n'a encore rien attenté qu'il n'ait emporté par son industrie; & toutes les difficultez que l'Academie a opposé à ses desseins, n'on servy

Non quia difficilia sũt, non

que

que pour accroiſtre ſa gloire & faire admirer ſon courage. Les Paſſions les plus farouches ont cedé à ſes efforts, & toute la fureur dont elles eſtoient animées, n'a pû empeſcher qu'il ne les reduiſit ſous les loix : ſon pouvoir eſt égal à ſa volonté en ce ſujet, il obtient de ſa valeur tout ce qu'il deſire executer, & toutes ſes puiſſances ſont ſi deferantes, qu'il en a ſouvent tiré des ſervices qui ſembloient impoſſibles à la Nature. Quelques-vns s'entretenans dans leur mauvaiſe humeur, ſe ſont empeſchez de rire, & obſtinés dans leur reſolution, n'ont iamais fait voir ſur leur viſage, cette agreable proprieté qui les ſepare des autres creatures. Quelques autres ont appris de la Temperance à reprimer leurs appetits, & ont ſi bien forcé leur naturel qu'ils n'ont iamais goûté du vin. Il y en a eu qui ſe ſont defendus contre l'Amour, qui ſe ſont mocquez de tous ces viſages que le Monde adore: & qui ont tellement combattu contre eux-meſmes, qu'ils ſont devenus les Maiſtres d'vne Paſſion qui a tous les hommes pour Eſclaves. On en a veu d'autres, qui ont gagné ce pouvoir ſur eux-

audemus ſed quia non audemus, difficilia ſunt. Senec. Epi. 104.

l'Amour eſt inſatiable ; la Modeſtie aime le repos. mais le Deſir ſe plaiſt dans l'inquiétude ; l'Humanité eſt oyſive, mais la Hardieſſe eſt toûjours agiſſante. Enfin on peut traiter avec la Vertu avec ſatisfaction, mais on ne peut communiquer avec les Paſſions ſans hazarder ſa conſcience, ſon repos, ou ſa liberté.

De tous ces diſcours il n'eſt pas bien difficile de conclurre, que le Sage peut eſtre ſans Paſſions, puis qu'elles ne luy ſont pas naturelles, que les Sens & l'Opinion en ſont les ſources, que leurs ſervices luy ſont funeſtes, & qu'il ne ſçaurait les employer en ſes beſoins, ſans offenſer ſa Liberté en ſon Courage.

SECONDE PARTIE.

DES PASSIONS en particulier.

PREMIER TRAITE'
De la Ioye.

DISCOVRS I.

De la nature de la Ioye,

LA Volupté a fait vne ſi puiſſante impreſſion ſur les eſprits des hommes, qu'il s'en trouve peu qui ne parlent en ſa faveur ; les Philoſophes qui la condamnent dans leurs Eſcrits, la recherchent dans leurs Cabinets, & ils font l'amour en cachette à celle qu'ils perſecutent en public. Les plus ſeveres d'entr'eux luy font la cour ils n'ont point de peine de ſe laiſſer ſurmonter à vne Ennemie qui ne les entretient que de delices: & ils confeſſent qu'ils n'ont point aſſez de force pour reſiſter aux attraits d'vne Mai-

ſtreſſe, qui a tant de grands Autheurs qui publient ſes perfections, & qui fourniſſent tant de belles raiſons pour authoriſer ſa pourſuite. Epicure, qu'on peut appeller le Panegyriſte de la Volupté, la rendue ſi belle en tous ſes Livres, que les hommes n'ont pas craint de ſe declarer ſes Amans apres avoir eſté informez de ſes advantages, & ils ont crû qu'ils pouvoient legitimement conſacrer leurs affections à celle qui avoit toutes les Vertus pour Suivantes & toutes les Paſſions pour eſclaves. Si nous croyons au plus eloquent des Orateurs, iamais ce Philnſophe ne fit rien voir de ſi pompeux en toutes ſes œuvres : & il témoigna bien d'eſtre épris de ſon amour, puis qu'il ſe laiſſa emporter à des extravagances ſi ridicules, & ſi deſavantageuſes à ſon honneur. Car comme il la fait Souveraine des Vertus, il l'éleve ſur vn throſne qu'à peine accorderoit-il à ſes Dieux, il place toutes ſes nobles habitudes à ſes pieds, il leur commande d'obſerver tous ſes mouvemens, il leur défend de ne rien entreprendre ſans ſon ordre, & il croit aſſez les honnorer quand il leur dõne charge de la ſervir en ſes beſoins

Virtus voluptais ancilla & ei cum famula obtinet. Ath. lib. 12. de fin.

Il veut que la Prudence veille pour ſa conſervation, qu'elle previenne les maux qui peuvent alterer ſon repos, & qu'elle employe toute ſon addreſſe pour aſſeurer ſon empire. Il veut que la Iuſtice ſoit liberale en ſa faveur, qu'elle partage les fortunes avec diſcretion, qu'elle ne ſouffre pas qu'on l'outrage ; & que faiſant du bien à vn chacun, elle luy gaigne tous les hommes pour amis. Que la Force defende le Corps contre la douleur, qu'elle ne ſouffre pas que cette chere partie où elle fait ſa plus ordinaire reſidence, ſoit attaquée de maladie, & que ſi elle ne peut pas tout à fait l'empeſcher, qu'elle taſche au moins d'en moderer les rigueurs par le ſouvenir de ſes plaiſirs paſſez. Que la Temperãce regle ſes inclinations, qu'elle luy preſcrive le tẽps, la quantité, & la qualité de ſon boire & de ſon manger, & qu'elle l'accoûtume ſi bien à la ſobrieté, qu'il abhorre les débauches, & qu'il n'aime que les faciles à acquerir. Mais ſur tout il faut qu'elle prenne garde, de ſi bien temperer les qualitez des Elemens qui le compoſent, que l'vn n'entreprenne pas ſur l'autre, que la douleur ou la cole-

re ne deregle pas ſa conſtitution, & que ſa Santé, en quoy ils eſtabliſſent ſa plus grande felicité, ne ſoit aucunement interrompuë de Maladies.

L'eſtabliſſement d'vn Empire ſi peu raiſonnable, a mis tous les Philoſophes en alarmes, ceux qui avoient donné quelque rang à la Volupté dans leurs Eſcoles ne la purent ſouffrir dans vne vſurpation ſi iniuſte, iugeant que c'eſtoit le dernier effort d'vn homme effronté que de ſoûmettre la Vertu à ſon ennemy, ils ſe banderent tous contre ſon Autheur: & bien qu'ils n'euſſent que la langue ou la plume pour l'attaquer, ils chargerent de tant de reproches, que ſes Diſciples ſont encore auiourd'huy dans le deſeſpoir de le pouvoir iuſtifier.

Il eſt vray qu'Ariſtote excuſe ſon deſſein, quand il meſle le Plaiſir avec les actions de l'homme qu'il fait la Ioye le terme de tous ſes mouvemens, & qu'il aſſeure que la Volupte n'eſt pas moins vtile à ſon corps que neceſſaire à ſon eſprit. Que c'eſt la Ioye qui addoucit ſes travaux, qui releve ſes forces abbatuës qui le conſole dans ſa miſere, & qui luy accorde tous les

Biens que les autres Passions luy promettent. Que la Nature a besoin de rafraichissement, quelle se lasse dans ses continuelles opérations, & qu'il faut la soulager par des divertissemens pour en tirer des nouveaux services. Il adjoûte que la possession d'vn Bien nous est enuieuse, si elle n'est accompagnée de Plaisir, & que c'est abuser de nos Puissances & de nos Sens que de ne pas se servir des aides que la Nature nous a données pour acheuer nos ouvrages; Enfin que la Ioye nous est naturelle, qu'elle est nourrie auec nous dés le berceau, que toute nostre vie en est imbuë, & que c'est estre cruel contre soy-même que de s'en servir contre les intentions de cette Mere commune.

Ie sçay bien qu'on ne peut condamner cette Doctrine sans passer pour stupide ou sauvage dans l'opinion des Peripaticiens; & que c'est vne espece de temerité, de vouloir destruire vne Passion qui a tous les Poëtes pour Amans tous les Orateurs pour Panegyristes; & presque tous les Philosophes pour Advocats. Cependant il faut dire dans les principes de Seneque, qu'elle est inutile à la Vertu; que celle-cy est

trop genereuſe pour chercher de la ſatisfaction hors d'elle-meſme, qu'elle eſt contente de ſon propre merite, & qu'elle tien meſme à vn deſ-honneur de regarder la Volupté comme ſa fin, & de l'employer comme vn moyen pour y parvenir Auſſi ceux qui ſe piquent d'eſtre ſes Amans, ne luy demandent pas d'autre recompenſe que ſa poſſeſſion, ils s'eſtiment aſſez heureux quand ils peuvent l'acquerir, & bien que la Mort ou l'Envie ſoyent ſouvent le prix de leur fidelité, ils ne peuvent ſe reſoudre à l'abandonner. Mais auſſi leur motif eſt bien different de celuy des autres hommes: car outre que celuy-cy n'entreprennent rien qu'ils n'y ſoient pouſſez par leurs intereſts, qu'ils eſtabliſſent le Plaiſir en la recompenſe de leurs travaux, & qu'ils n'aiment la Vertu, que parce qu'ils eſperent de rencontrer la Volupté à ſa ſuite, ils s'attachent à des biens qui n'ont rien plus que l'apparence, & abuſez par l'opinion ils cherchent leur contentement parmy des ſuiets qui cauſent leur douleur. Les vns s'imaginent que les richeſſes peuvent faire leur bon-heur, & appuyez ſur l'eſtime qu'en font la pluſpart des

hommes, ils ſe promettent du plaiſir de leur ioüiſſance. Les autres ſe plaiſent dans les Honneurs, & ſe perſuadant que les loüanges ſont ſouvent le fruict de la vertu, ils mettent leur felicité dans la gloire. On en voit de ſi ſenſuels ou de ſi delicats, qui n'ont de l'amour que pour les choſes infames ou ſuperfluës, les feſtins qui ont eſté inventez pour les recréer, les occupent, la converſiõ des femmes perduës fait leurs delices, & ils ſeroient condamnez à vivre miſerables, ſi on les privoit de la ioüiſſance des objets, qui flattent leur gouſt ou leur concupiſcence. Quelques autres plus genereux aſpirent aux grandeurs, ils tirent vanité d'avoir beaucoup de Sujets, & comme ſi leur bon-heur s'accroiſſoit par le nombre de leurs Eſclaves, ils ne s'entretiennent que du ſaccagement des Villes, de la ruine des Provinces, & de la conqueſte des Royaumes. Quelques autres font vne vaine conteſtation de leur ſcience, ils employent la plus belle partie de leur vie à conſiderer les merveilles de la nature, ils croyent qu'il n'y a rien de plus noble que la connoiſſance de tous les eſtres,

& bien qu'ils ſçachent que leur ſcience ne les puiſſe rendre plus heureux, ils ne laiſſent pas d'y loger tous leur bonheur.

Mais tous ces plaiſirs s'accordent ſi peu avec l'innocence & le repos, qu'on ne ſçauroit s'y engager ſans perdre l'vn & hazarder l'autre, leur briefveté eſt vne marque evidente de leur tromperie, & Seneque a dit avec beaucoup de raiſon, que comme la débauche charmoit la miſere des yvrognes, par vne agreable folie qui duroit quelque temps, ces obiets ne leur donnoient du divertiſſement que pour leur faire mieux ſentir la douleur, quand ils ſe font connoiſtre avec la vanité qui accompaigne leur poſſeſſion. Pour iuger de la felicité de l'homme, il faut ſçavoir s'il eſt égal en toutes ſes actions, ſi la ioye eſt auſſi conſtante que la Vertu qui l'a fait naiſtre, s'il ne change point de deſſeins ſelon les objets qui ſe preſentent, & s'il garde les meſmes meſures dans la proſperité que dans le mal-heur. La condition du Sage doit reſſembler à celle des aſtres, que Dieu a collé ſur le firmament, il doit conſiderer les revolutions qui ſe font ſous la

Lune ſans alteration, & le mal qui l'attaque ne luy doit non plus cauſer d'inquietude, que les faveurs de la fortune accroiſtre la ſerenité de ſon eſprit.

On ne doit donc pas trouver eſtrange, ſi les Stoïques font vne guerre ſi cruelle au Plaiſir, puis qu'ils n'en trouvent point de raiſonnables, s'ils en cõdamnent l'vſage puis qu'il paſſe toûjours en excez, & s'ils le banniſſent de leur Sage, puis qu'il commence la pluſpart du temps par des cauſes auſſi injuſtes qu'imaginaires. Car à parler proprement, l'opinion en eſt la ſource, cette volage qui ſeduit noſtre eſprit, corrompt noſtre volonté, & nous deſguiſant la nature des objets qui nous divertiſſent, elle nous engage en des plaiſirs trompeurs ou criminels. C'eſt pourquoy Zenon a crû qu'il n'offençoit pas la verité en definiſſant la joye, vn mouvement de l'Ame contre la Nature cauſé par l'opinion d'vne choſe agreable, qui ſemble nous contenter. Car quelques Biens que recherche Ariſtote pour émouvoir ou entretenir nos plaiſirs, ils faut dire qu'ils doivent leur naiſſance à l'opinion, que les objets en ſont les occaſions : celle-là en eſt le principe, & iamais nous ne tire-

rions de contentemens de leur vſage, ſi nous n'eſtions ſeduits par les rapports qu'elle nous en fait. De là vient qu'vn malade prend plaiſir en des choſes qui luy ſont contraires, qu'vn homme vicieux ſe réjoüit dans la débauche, qu'vn Amant tire vanité de ſa ſervitude, que les Princes font gloire des honneurs qu'on leur defere, & que les curieux font des idoles des fleurs, des peintures, & des ſtatuës.

Auſſi voit-on que quand l'Eſprit les a vne fois des-abuſé, que la Verité a ſuccedé à l'apparence, & que la Raiſon leur a fait voir que tous ces plaiſirs ne ſont que des effets de l'opinion & de l'occupation des perſonnes oyſives ou malades, qu'ils changent bien-toſt de reſolution, que ce qui flattoit leurs ſens leur deſagrée, que les grandeurs qui bornoient leur pretenſions, n'ont plus de charmes pour les arreſter; qu'ils ceſſent d'admirer celles de qui la beauté leur eſt dangereuſe, & qu'ils deviennēt enfin les perſecuteurs de celles de qui ils eſtoient les adorateurs. Saint Auguſtin s'eſtonne dans les Livres de ſes Confeſſions, que Dieu ſoit content de ſon propre bon-heur, que ſa volonté

soit immuable,& qu'vne mesme essence cause tousiours sa felicité. Que les Anges soient eternels en leurs affections que leur amour soit aussi constant que leur connoissance,qu'ils s'attachent inseparablement aux sujets de leur gloire, & qu'il n'ait que l'homme qui se déplaise dans le changement qui se lasse de la ioüissance des biens qu'il a recherchez, & qu'il aime tellement la nouveauté, qu'il convertisse souvent ses plus grands plaisirs en tourmens. Quelques Philosophes ont crû d'auoir satisfait à ce doute, en disant que l'homme tiroit son inconstance des Cieux, & qu'estant sorty d'vn corps mixte, qui est dans vn perpetuel mouuement, il devoit participer à ses qualitez. Quelques autres ont reietté ce defaut sur la nature, ils ont dit que sa condition estoit incompatible avec le repos qu'il n'avoit rien de plus agreable que la varieté : & comme on ne le trouvoit presque iamais en vn mesme estat, on ne devoit pas s'estonner, s'il changeoit si souvent de sentimens. Mais quelques raisons qu'ils apportent, il faut dire auec Seneque que l'opinion est l'vnique source de ce

changement, que c'eſt elle qui luy inſpire des nouveaux deſſeins qui porte l'Eſprit dans l'erreur, qui luy fait approuver ce qu'il a condamné, & qui luy perſuade que ſans offencer ſon iugement, il peut preferer vn bien excellent à vn mediocre.

DISCOVRS II.

Que l'amour de la Beauté eſt ennemy de de la Raiſon, & qu'il n'eſt pas tant vn effet de la Nature, que de l'Opinion.

TAiſez-vous Poëtes impudiques, ne prophanez plus vos Autels de vos fauſſes Divinitez, ce Dieu que vous adorez n'eſt que l'ouvrage de voſtre fantaiſie, & ce Monarque que vous rẽdez ſi puiſsãt dans l'Vniuers, n'eſt qu'vne chimere que vous avez formée pour nous apprendre le Vice, où pour authoriſer vos débauches. Ceſſez d'abaiſſer vôtre courage pour élever le pouvoir d'vn tyran imaginaire, quittez plûtoſt tous vos nombres & vos cadances, ſi vous ne pouvez compoſer des vers que pour nous ſeduire, & apprenez enfin de la Raiſon, que l'Amour

dont vous honorez tant les Victoires, n'eſt que la maladie des fols & la Paſſion des indiſcrets. Il ne vous ſert plus de rien de luy bâtir des Tẽples, de faire tous les Roys ſes Eſclaves, d'aſſuiettir tous vos Dieux à ſon Empire, & de luy faire porter tous les noms que l'extravagance des anciens a inventez pour diſtinguer les Deitez immortelles, qu'ils reverroient. Tous ces agreables menſonges ſont maintenant hors de credit, il n'appartient plus aux impies à parler de voſtre langage, & il faut avoir perdu la conſcience & la Raiſon, pour devenir voſtre Diſciple & voſtre Defenſeur. En effet qu'y a-t'il de plus ridicule, que de voir vn petit reſveur faire le Ciel partiſan de ſes débauches, excuſer ſes crimes par l'exemple de ſes Dieux, prendre leurs inceſtes pour cautionner les adulteres, & eſtabliſſant l'Amour Maiſtre de ſon Iupiter, nous perſuader qu'il le metamorphoſe en Cygne pour tromper Caliſte, qu'il le change en Taureau pour ravir Clytemneſtre, & qu'il luy fait porter le viſage d'vn Satyre pour le faire mieux iouër le bouffon? On peut dire que la malice eſt venuë à ſon comble, quand les

Quia a. liud eſt vitia incendere, quã autho rei illis inſcribere, & dare mor. bo, exẽp!o divi nitatis excuſa. tam licen tiã? Senec. de bre.

choſes infames ne nous divertiſſent pas ſeulement, mais qu'elles nous plaiſent, que les Vices deviennent nos mœurs & que nous irritons nos maux par les remedes qui devroiẽt les guerir. vit. vit. cap. 16.

L'amour n'eſt pas vne Paſſion ſi agreable pour obliger les hommes à luy dreſſer des Autels, & ceux-là ont bien témoigné de n'avoir connu que la moindre partie de ſa nature quand ils en ont fait la gloire & les delices des Amoureux. Car encore que les autres mouvemens de l'Ame ſoient fâcheux, que leur violence combatte la Raiſon, & que leur humeur ne ſoit pas moins contraire à la Iuſtice qu'à la Tẽperance, cependant ils ont cét advantage ſur celuy-cy, qu'ils nous donnent quelquefois du relache, & qu'apres nous avoir fait ſentir leur fureur, ils nous laiſſent dans vn eſtat où nous gouſtons quelque eſpece de repos. Le deſir ne nous tourmente pas toûjours, & il s'endort auſſi-toſt que l'Eſperance fait mine de l'abandonner: la triſteſſe ne nous iette pas dans le Deſeſpoir, & pour peu d'aſſiſtance qu'on luy donne, il eſt aiſé de la relever de ſon abaiſſemẽt. La Colere toute farouche qu'elle

eſt, n'eſt pas toûjours occupée dans la vengeance, elle ſe repoſe apres nous avoir troublé, & il ſuffit de la laiſſer mordre ſon frein pour la guerir. Mais l'Amour ne nous donne iamais de trêve, il perſecute ſes Eſclaves en tout temps, ſes faveurs leur ſont auſſi fatales que ſes diſgraces, & il n'eſt pas bien facile de iuger, s'il leur eſt plus dangereux, lors qu'il les mépriſe, que quand il les careſſe. Ces Beautez pour qui les hommes languiſſent, cauſent tous leurs deſordres ; ils augmentent leurs deſirs ſi elles flattent leur eſperance, & ils tombent dans l'inſolence & l'extravagance, ſi elles ne correſpondent pas à leurs humeurs. La liberté qui leur donne ce glorieux Sexe de l'approcher, leur eſt auſſi funeſte que leur defenſe : ils combattent contre celle-cy & demeurent vaincus par celle-cy & leur condition eſt ſi miſerable, qu'ils ne peuvent les pratiquer ſans devenir leurs Eſclaves, ny ſouffrir de la difficulté pour acquerir leurs bonnes graces, ſans devenir leurs Martyrs.

A quel plus rigoureux ſupplice ſçauroit-on condamner vn ennemy, que de lobliger d'aimer vne creature, qui ſe

mocque, ou qui triomphe de ſa liberté? Que ſçauroit-on inventer de plus cruel que de faire que la Maîtreſſe qu'il idolatre, continuë ſa rigueur, ou quelle perſevere à luy vouloir du bien; l'vn & l'autre luy eſt auſſi deſavantageux que des-honnorable; il eſt iniuſte quand il donne ſon Amour à vne perſonne qui dedaigne ſa recherche, il eſt laſche quand il ſe ſoûmet à ce qui devroit luy obeyr. Auſſi ceux qui deſcouvrent plus ſolidement de l'eſſence de l'Amour, ont peine de croire qu'il eſt naturel à l'homme, ils aſſurent qu'il y a vn autre principe en luy que la Medecine n'a pas encore découvert, & qu'vne Paſſion qui renverſe l'ordre de la Nature n'en peut eſtre la production. Car ſi l'Amour, diſent-ils, eſt né avec nous il faut qu'il ſoit commun à tous les hommes, que les objets qui émouvent les vns, faſſent impreſſion ſur ler eſprits des autres, que la honte ou l'infamie qui l'accompagne ne les deſtourne pas, & que par vne ſuite neceſſaire, vne femme ait tous les hommes pour Amans, ou qu'vn homme ait toutes les femmes pour Maiſtreſſes. Or puiſque les inclinations des hommes ſont

Si naturalis amor eſſet, & amarent omnes, & ſemper amarent. & idem amarent;

differentes, qu'vn meſme objet donne de l'Amour & de la Haine à diverſes perſonnes, & que les vns voyent avec indifference, ce que les autres ne conſiderent qu'avec admiration, ils inferent que l'Amour n'eſt pas naturel, que l'Opinion produit cette diverſité de volontez, & qui leur repreſentant les choſes autrement qu'elles ne ſont, leur fait concevoir de l'affection pour des ſujets qui ne la meritent pas. Les viſages à qui le Ciel a eſté ſi chiche de ſes faveurs, ne ſont pas tout à fait libres de ſoupçon : on voit des hommes qui aiment des magottes ſous les habits de femme, l'impudicité eſt quelquefois auſſi laide qu'hôteuſe, & il n'eſt pas plus commun aux difformes d'aimer, qu'il eſt ordinaire aux belles d'eſtre aimées.

neque aliũ pudor aliũ cogitatio, aliũ ſatietas deterreret. Petr. 69.

Toutes les parties du Corps s'allient quand elles agiſſent en faveur de la Nature, les ſens qui ſont incapables de cõduite, forcent leurs mouvemens pour la ſecourir ou l'éclairer, & les facultez de l'Ame luy ſont ſi acquiſes, qu'elles quittent ſouvent leurs differens pour executer ſes deſſeins. Mais l'Amour mépriſe tous ſes preceptes, il affoiblit ſa vigueur, il corrompt ſes inclinations,

il combat contre ſes ordres, & par vne fureur auſſi aveugle qu'elle eſt iniuſte, il répend la confuſion dans tout ſon empire. Iamais l'homme n'eſt moins raiſonnable, que lors qu'il eſt épris de cette paſſion, & il ne paroiſt iamais plus indiſcret que quand il écoute ſes advis, ou qu'il ſuit ſes mouvemens. Ses plus hautes habitudes ſe diſſipent à la veuë de ce Tyran, ſon courage s'abbaiſſe; ſes conſeils deviennent irreſolus, ſa force ſe change en temerité: & n'ayant des penſées que pour le ſujet qu'il paſſionne, il eſt auſſi invtile à ſes Amis, qu'inſupportable à ſoy-meſme.

Les Poëtes ont eu quelques raiſons de s'imaginer que leur Iupiter ceſſoit d'eſtre heureux quand il deſcendoit du Ciel pour traitter avec les Femmes, que la converſation des creatures ſiviles alteroit ſa condition, que l'empire & l'Amour ne s'accordoient pas en ſa Perſonne, & qu'il falloit qu'il ceſſaſt d'eſtre Dieu toutes les fois qu'il s'aſſujettiſſoit à ſes eſclaves. Bien que ces ſages reſveurs ſçeuſſent bien que leur Dieu fuſt immuable, & qu'ils euſſent eu plus de deſſein de faire connoiſtre la force de l'Amour, que d'en faire le ſou-

Amare ſimul & ſapere ipſi Ioui non datur.

que la Volonté reconnoit ſes erreurs, il apprend ſans beaucoup de diſcours que l'Amour eſt imperieux, qu'on ne peut luy obeïr ſans riſquer ſa liberté qu'on eſt eſclaue dés qu'on eſt ſujet à ſes loix, & que les Roys doivent ſe reſoudre à perdre le gouvernement de leurs Eſtas dés qu'ils ſont devenus Amoureux.

Que Platon loüe l'Amour tant qu'il voudra, qu'il en faſſe le Maiſtre des ſciences & des arts, & qu'il luy donne s'il luy plaiſt cette gloire d'auoir ſoumis toute la terre à ſon empire, il ſera à la fin obligé de confeſſer qu'elle eſt la plus laſche, la plus aveugle de nos Paſſions, & qu'il faut avoir perdu le ſens & la raiſon pour devenir ſon advocat. Car que peut-on voir de plus indigne d'vn homme, que le ſoumettre à vne femme, luy faire quitter ſon iugement pour ſuivre ſa fantaiſie, & paſſer tellemẽt en ſa puiſſance qu'il n'ait plus de deſirs que les ſiens, plus de reſolutions que celles qui ſortent de ſa bouche, ny plus de commandemens qu'ils ne ſoient confirmez par ſes ordres. Quelquefois, comme ſi la beauté qu'il adore fuſt vne Divinité, il paſlit en

voulant l'approcher, il tremble toutes les fois qu'il la voit, il begaie quand il veut luy parler, & ſon ame diſtraite par l'excés de la Paſſion ne ſçauroit former que des paroles imparfaites & precipitées. Il faut bien dire que l'Amour eſt ennemy de la Nature, puis qu'il en viole toutes les loix, qu'il altere la conſtitution du plus noble de ſes ouvrages, & qu'il le laiſſe dans vn Eſtat, où n'eſtant plus Maiſtre de luy meſme il ne peut rien entreprendre qu'il ne ſoit ou ridicule ou déreglé.

Pour eviter donc tous ces deſordres, & nous garantir de la Tyrannie d'vne paſſion ſi maligne, il faut prevenir de bonne-heure ſes ſurpriſes par la Raiſon, & conſiderer avant que de nous y engager, que l'objet à qui elle nous porte n'eſt pas en noſtre puiſſance, que c'eſt vn bien qui ne ſçauroit contribuer à noſtre felicité, & que les plus grandes beautez ſont des preſens que le Ciel n'a eſtably ſur les viſages des femmes que pour punir la folie des indiſcrets & des curieux. Que cette agreable proportion des parties eſt vn avantage auſſi periſſable que dangereux, que c'eſt vne fleur qui ſe paſſe en peu de iours, &

vne faveur de la nature à qui tous les accidens de la vie peuvent faire outrage. Enfin que la beauté n'eſt qu'vn Soleil qui emprunte toute ſa Vertu de noſtre opinion, & qui n'auroit point d'eſclat ſi elle n'en tiroit de noſtre aveuglement. En effet ſi l'Amour n'avoit trouvé le moyen de rendre les hommes aveugles, il y a long-temps qu'il ſeroit demeuré ſans ſujets, on ne verroit plus de Soldats enrollez en ſa Compagnie, ceux qui combattent ſous ſes enſeignes deviendroient ſes plus cruels aduerſaires, & ils refuſeroient de donner leurs affections à vne Maiſtreſſe qui n'a rien d'agreable que ce qu'elle emprunte de la folle eſtime des hommes. Mais il ſçait ſi bien déguiſer leurs defauts qu'il ne voit rien en elle qu'il n'en augmente le prix; il fait paſſer ſes taches pour autant de perfections & bien qu'elle n'ait bien ſouvent que des charmes communs, il ne laiſſe pas de luy donner des Loüanges exceſſives. il ravit la blancheur des lys pour en couvrir ſon viſage, il oſte la pourpre aux roſes pour en parer ſes ioües, il ternit le brillant des aſtres pour rehauſſer l'eſclat de ſes yeux, &

à l'entendre parler la Nature n'a rien produit de merueilleux dans l'vniuers qu'elle n'ait amaſſé en ſa perſonne. Il reſſemble aux idoles qui ont des yeux & qui ne voyent pas, il apperçoit des notables defauts, & ne les remarque pas, & bien qu'il ait ſes regards continuellement attachés ſur ſon viſage, il ne ſçauroit diſcerner ſes taſches de ſes perfections.

La condition de l'homme ſeroit bien deplorable ſi cette Paſſion eſtoit ſans remede, & ſi le principe d'où elle naiſt eſtoit auſſi neceſſaire qu'il eſt commun: Mais comme elle tire ſon origine de l'opinion, elle ne ſubſiſte qu'auſſi long-temps qu'elle en eſt ſoûtenuë, la meſme cauſe qui l'entretient la fait mourir & les Amans treuuent la pluſpart du temps la gueriſon de leur mal dans la cauſe qui la produit. Les vns ont triomphé de leurs Amours en voyant leurs Maîtreſſes au ſortir du lict, celles qu'ils auoient regardé comme des Deeſſes durant le iour, leur parurent comme des monſtres à leur lever, ils ne pûrent plus conſiderer leurs viſages ſans en concevoir du meſpris, & ils apprirent ſans conſulter les Philoſo-

phes, que les Femmes doivent leur gloire à leurs ornemens, & la plus grande partie de leur beauté à l'opinion de leurs eſclaves. Les autres ont prevenu l'amour de ce ſexe par celuy des ſciences ils ont retiré leurs ſens de la volupté pour les employer à la cõtemplation de la Nature, & charmez par les attraits de la Verité, ils ont preferé ſa recherche à la ioüiſſance des plus fameuſes beautez de la Terre. Les autres ont trahy leurs Amours en penſant à la briefveté du plaiſir, & ils en ſont devenus ennemis par le ſouvenir des douleurs qu'ils leur cauſoient: Ils n'ont pû ſe reſoudre à cherir davantage des Maiſtreſſes, qui ne leur laiſſoient apres leur converſation que la honte & le repentir, & qui apres les avoir divertis quelque temps les plongeoient dans vn Eſtat également honteux & miſerable. L'Ambition a guery Alexandre le Grand de cette maladie, le Deſir de la gloire luy a acquis le titre de continent, auſſi bien que ſa valeur celuy de conquerant de l'Vniuers, & on ne peut pas bien reſoudre dans les ſentimens de ſainct Auguſtin, s'il fut plus orgueilleux quand il combatit contre

Plato amore contemplationis abſtinuit ab omni delectatione venerea. Tho 2.2. qu. 152. art. 2. ad 3.

ſoy-meſme, que quand il fit la guerre à ſes ennemis.

Mais perſonne ne voit que la Raiſon ne ſoit plus puiſſante que toutes ces differentes façons de guerir, qu'elle eſt plus abſoluë dans l'hõme que l'Ambition, que ſon pouvoir ſurpaſſe celuy de la curioſité, & que celle qui regle toutes ſes actions devient plus aiſément le ſouuerain de l'amour que l'opiniõ de l'avarice. Car comme l'homme eſt libre en ſa volonté, il peut ceſſer d'aimer quand il luy plaiſt, il peut recouvrer ſa liberté toutes les fois qu'il l'a perduë, & tout ainſi qu'il ſuffit qu'il vueille vn object pour l'aimer, il ſuffit qu'il ne le vueille plus pour en perdre le deſir.

DISCOVRS III.

Que la Science eſt faſcheuſe, & que les plaiſirs des Sçavans ſont meſlez de douleur, de danger & de vanité.

LA Philoſophie ne reconnoiſt rien dans la nature de plus glorieux qu'elle meſme, toutes ſes parties s'intereſſent dans ſa grandeur, & bien qu'elle ne ſouffre pas que ſes Amans tirent vanité de leur recherche, elle

oze bien ſe donner des Loüanges ſans craindre d'offencer la civilité qu'elle leur enſeigne. Les voluptez qu'elle promet à ceux qui la courtiſent, luy ſemblent trop innocentes pour ne pas attirer leurs affections, & elle iuge quil faut qu'vn homme ſoit ſans cœur ou ſans raiſon pour luy refuſer ſon amour, apres avoir reconnu ſon merite Elle eſt ſi noble en ſes pourſuites, qu'elle ne s'arreſte qu'en la contemplation du ſouverain bien, & elle eſt ſi agreable en ſes entretiens qu'on ne ſçauroit la pratiquer ſans en recevoir de la ſatisfaction. Car outre qu'elle accompagne la Vertu, qu'elle nous découvre les ſecrets de la Nature, qu'elle nous eleve dans le Ciel pour nous informer de ſes merveilles, & qu'elle anticipe nôtre bon-heur par la connoiſſance qu'elle nous donne nôtre future felicité; elle remplit l'Ame de plaiſir, elle vnit noſtre eſprit à l'obiet qu'il cherche, & luy découvrant la Verité auec tous ſes charmes il ſemble qu'elle la tranſporte des tenebres à la lumiere & de la priſon à la Liberté. Le contentement que l'homme reçoit de la poſſeſſion des autres choſes eſt toûjours imparfait, la

fragilité de leur nature le menace de le quiter, les crimes qui la ſuivent ordinairement luy font apprehender leur joüiſſance, & les difficultez qu'il trouve à les conſerver, ne luy laiſſent qu'vne volupté meſlée de Crainte & de Douleur: mais la Science eſt vn advantage au deſſus de la fortune, les Tyrans qui luy raviſſent ſes richeſſes ne ſçauroient la luy enlever, elle demeure apres la perte de ſes biens & de ſon honneur, & vn Philoſophe peut ſe vanter d'étre heureux auſſi long-temps qu'il l'a conſerve.

Son vtilité ne cede en rien aux plaiſirs qu'elle promet, & ſi elle a des appas pour ſe faire aimer, elle a des biens pour ſatisfaire aux eſperances de ceux qui la recherchent. Le Prince des Orateurs ne ſe trompe pas quand il la fait la nourrice des ieunes hommes, l'appuy des vieillards le ſecours de affligez, & la protectrice des Vertueux. Il aſſeure que la Religion ſeroit douteuſe ſi elle n'eſtoit éclaircie par la ſcience, & qu'il faut de neceſſité que l'Eſprit ſe détache des ſens par la cõnoiſſance pour en conceuoir les Myſteres. Qu'il n'y a rien de plus dangereux dans

vn Eſtat qu'vn ignorant qui ſe meſle d'expliquer vne Doctrine qui eſt au deſſus de ſa portée,& qu'vn Royaume eſt proche de ſa ruïne quand les Philoſophes ceſſent d'y commander & le Peuple de leur obeyr.

Mais quoy que les Anciens faſſent vne ſi haute eſtime de la ſcience,& que l'honneur qu'elle leur a acquis les ait obligés de luy donner des titres ſi glorieux, les Theologiens en font le plus grand de leurs tourmens, & les plus ingenieux d'entr'eux ont confeſſé que ſes douleurs ſurpaſſoient ſes plaiſirs, & que les travaux qu'il falloit ſouffrir pour l'acquerir, excedoit de beaucoup les divertiſſemens qu'elle leur procuroit. Sa plus grande occupation eſt de nous entretenir des choſes auſſi vaines qu'invtiles, tous ſes enſeignemens ne ſont preſque que des belles paroles que la ſubtilité a inventé pour nous amuſer, & on ne fait pas, ſans doute, grand tort à vn homme, quand on refuſe de luy apprendre ce qu'il peut ignorer avec advantage & qu'il ne peut ſçavoir ſans danger,

La verité eſt ſi facile qu'elle ſe laiſſe toucher de tous ceux qui la courtiſent

il ſuffit qu'on ne la daigne pas pour l'approcher, & comme le Soleil éclaire, tous les hommes ne fuyent pas ſa lumiere, elle ſe communique à tous ceux qui recherchent. Il n'y a que celle que la ſcience a envelopé qu'on ne peut découvrir, les chemins qu elle a frayé pour l'aborder l'ont renduë inacceſſible, ce qui devroit nous y conduire nous en eſcarte, & l'homme peut s'aſſeurer de la méconnoiſtre toutes les fois qu'il employe la ſcience pour la trouver. La nature a mis aupres de nous ce qui peut nous rendre meilleurs, elle a attaché noſtre Bon-heur à noſtre volonté; comme elle condamne toutes ces habitudes qui ne nous rempliſſent la teſte que de fumée, elle n'approuve point de ſcience qui ne nous enſeigne la Vertu, elle reiette toutes ces hautes connoiſſances dont les ſçavans font vanité, elle les eſtime des inventions de l'oyſiveté & des divertiſſemens qui apres avoir arreſté quelque temps noſtre eſprit le laiſſent dans le deſeſpoir de pouvoir la trouver.

Ces Arts qu'on appelle Liberaux ne ſont que les entretiens des enfans, il faut eſtre grimaud pour les apprẽdre, &

vn homme ne peut s'y arreſter plus long-temps qu'il eſt incapable des ſciences plus élevées : s'ils commencent ſes eſtudes, ils ne l'achevent pas, s'ils ſont noſtre apprentiſſage, ils ne doivent pas eſtre noſtre occupation, & s'ils contribuent à nous rendre ſçavans, ils ne contribuent pas à nous rendre vertueux. Auſſi Seneque ne reconnoiſt qu'vne ſcience qui nous enſeigne la ſageſſe, qui nous apprend l'honneſteté avec l'art de bien dire, & qui nous mettant dans vn eſtat de liberté nous inſpire enſemble la prudence des Politiques, la valeur des Conquerans & la conſtance des Philoſophes. Mais elle eſt ſi glorieuſe, qu'elle ne peut recevoir de rivalle, elle ne ſouffre pas qu'on luy donne des alliées qui luy ſoient inferieures, & elle penſeroit trahir ſa propre grandeur ſi elle les admettoit en ſa compagnie. Comme les deſſeins des Roys ne releuent pas des opinions de leur peuple, & que les Conquerans banniſſent de leur conſeils les advis qui ne conduiſent pas à la fin qu'il ſe ſont propoſée, la Vertu reiette tout ce qui ne fait pas à ſon propos, elle ne retient que ce qui luy eſt neceſ-

Ad mitti non debet quis ad probandum id, quod probatũ non prodeſt. L. 10. Cod de probat.

faire, comme elle iuge que c'eſt vne iniuſtice en vn Auare, de ſouhaitter des biens qui luy ſont ſuperflus, elles eſtime que ce ſeroit vne eſpece d'intéperance en vn Philoſophe de vouloir plus connoiſtre qu'il n'a beſoin.

On ne doit pas iuger de la Sageſſe d'vn homme par le nombre des choſes qu'il a appriſes. La Religion s'offence quand on eſtudie ſes Myſteres pour les ſçavoir pluſtoſt que pour les reverer, elle veut que l'vtilité ſoit le but de nos travaux, & elle ne nous permet pas que nous ſoyons du nombre de ceux qui paſſent toute leur vie à rechercher la Verité ſans l'aimer. Quand Dieu mit l'homme dans le paradis terreſtre, il ne luy inſpira que la connoiſſance des choſes qui luy ſont neceſſaires; quoy que les faveurs dont il l'honora fuſſent exceſſives, il limita la ſcience, il ne voulut pas qu'il ſceût ce qui ne luy pouvoit profiter, & au ſentiment de Toſtat, il ne luy envoya pas les animaux nez de corruption pour les nommer, parce que leur connoiſſance luy eſtoit inutile. La trop grande ſcience eſt touſiours inſolente, elle enfle & elle n'edefie pas; comme on ne trouve pas

de conquerans qu'ils ne ſoient ſuperbes, on ne voit point de ſçavans qu'ils ne ſoient orgueilleux, & les Theologiens ſçavent bien que les Demons ne ſe ſont écartez de leur devoir, que pour avoir eu trop de connoiſſance.

Ariſtote a crû que les grands hommes eſtoient ſouvent extravagans, qu'ils avoient des boncades qui approchoient de la folie, que leurs tranſports ſurpaſſoient leur raiſonnement, & qu'ils ne pouvoient rien produire au deſſus du commun qu'ils ne fuſſent à demy furieux. Les grands eſprits que l'Antiquité met au nombre des Prodiges n'ont pas eſté toûiours les plus ſages, on a trouvé à redire à leurs œuvres auſſi bien qu'à leur vie, ils ont écrit des belles choſes, ils nous en ont laiſſé de ridicules, & leurs Diſciples confeſſent qu'ils ont eu des intervalles durant leſquels ils n'eſtoit pas plus raiſonnables que les inſenſez. Quoy que ce langage choque l'opinion commune du peuple, & que les avantages de la ſcience l'obligent de la reverer par tout où il la rencontre, cependant il m'eſt avis qu'il n'eſt pas bien dificile de l'attirer dans ce ſentiment & le fai-

re advoüer, que les ſçauans d'aujourd'huy ne ſont que des agreables reſveürs qui folaſtrent avec authorité, & qui enſeignent des ſottiſes auec approbation. Car que font tous nos Docteurs quand il nous apprénent à definir chaque choſe par les attributs qui luy ſont eſſentiels à ſeparer la nature de ſes proprietez, & appuyez ſur la force de deux propoſitions, inferer que la Vertu eſt vn genre, que la Iuſtice & la prudence ſont les eſpeçes, & que la Vertu eſt ſeparable de la Temperance & que la Temperance ne peut eſtre ſeparée de la Vertu. Quel profit tirons-nous de ces formalitez que nous ſert-il de ſçavoir compoſer vn diſcours en forme de deduire vn argument à l'impoſſible? de former des ſophiſmes pour embraſſer les ignorans, & employer des Dilemmes & les inductions pour ſurprendre les plus habiles? Quels advantages pouvons-nous eſperer de la connoiſſance de la Phyſique, de ſçavoir que la terre eſt ſolide, que Dieu peut par puiſſance abſoluë détacher la forme de la matiere qu'il vnit quand il luy plaiſt deux formes ſubſtantielles en vn meſme compoſé, & que la ſubſtance

en produit vne autre, par l'entremiſe des accidens à qui elle communique ſa Vertu. Que nous ſert-il de connoiſtre les influences des Cieux, de ſçavoir que les Planettes ſont corruptibles, que le Soleil eſt mixte & non pas vn pur element, que les Aſtres ſont inanimez & que toute la Terre n'eſt qu'vn point ſi on la compare au Ciel qui l'environne? Enfin quel profit tirons nous quand nous avons appris des Theologiens que Dieu eſt infiny? que l'vnité de la nature s'accorde avec la Trinité des Perſõnes, que le Pere engendre ſon Verbe de toute eternité, & quele Pere & le Fils produiſant le S. Eſprit luy communiquent toutes leurs perfections.

Ne ſeroit-il pas plus à propos que toutes ces ſcience fuſſent bannies des Ecolles, qu'elles nous entretinſſent de tant de choſes inutiles, qu'elles reglaſſent noſtre volonté pluſtoſt que noſtre Eſprit, & qu'elles nous appriſſent à vivre pluſtoſt qu'à diſputer. Ne ſeroit il pas plus à ſouhaiter que la Logique qui embellit nos diſcours, qui examine les proprietez de nos parolles, & qui fait gloire de nous découvrir la Verité par la ſubtilité de ſes

argumens, nous appriſt à reformer nos mœurs & à mépriſer tous ces vains amuſemens d'Eſprit, qui profitent auſſi peu aux ſages qu'ils nuiſent aux ignorans.

Ne vaudroit-il pas mieux que la Geometrie enſeignât aux riches à borner leurs deſir, & à partager vne partie de leurs revenus avec les pauvres, que de leurs apprendre à meſurer la hauteur de leurs baſtimens, & l'eſtenduë de leurs cãpagnes? Ne ſeroit-il pas à deſirer que les Theologiens nous decouvriſſent le moyen d'aimer Dieu pluſtoſt que de le connoiſtre, & qu'au lieu de nous informer de ſon eſſence, & nous faire concevoir ſubtilement la Trinité de ſes Perſonnes par l'vnité de ſa nature, ils nous appriſſent à adorer ce que nous ne pouvons comprendre, & à nous détacher de tout ce qui nous eſt plus cher au Monde, pour nous vnir à celuy qui doit poſſeder toutes nos affections.

Mais toutes les ſciences ſe plaiſe tellement dans la douceur du raiſonnement, qu'elles ne s'arreſtent qu'aux paroles qui le compoſent, elles divertiſſent l'Eſprit & n'exercent pas la volonté, elles poliſſent nos diſcours, & elles ne reglent pas nos actions, &

toutes les difficultez qu'elles propoſent ne ſont que pour divertir leurs amans, ſi bien que la plus grande partie de nos ſciences ne ſont à proprement parler que des ſpecieuſes reſveries, & ie ne crois pas que celuy là offenſeroit les ſçavans, qui diroit que la ſcience eſt vn ſonge de ceux qui veillent, & le ſonge vne ſcience de ceux qui dorment. Ces defauts ſeroient ſupportables en la ſcience, s'ils n'eſtoient ſuivis de plus dangereux, & ſi apres avoir entretenu ſes Martyrs des choſes qui ne viennent pas en vſages, elle ne les rendoit impies ou inſolens. Car comme elle eſt d'vne humeur orgueilleuſe, qu'elle ne ſouffre pas qu'on luy reſiſte, qu'elle s'eſtend indifferemment ſur tous les objets, & qu'elle n'eſt pas moins ambitieuſe de penetrer dans les myſteres de la Foy, que dans les ſecrets de la nature, elle ſert d'appuy aux vices, elle s'attache à ce qui a plus d'apparence, & non pas à ce qui a plus de verité, & par vne iniuſtice contraire à celles de l'Idolatrie elle employe ce qu'elle a de plus divin à pointiller la Religion ou à en renverſer le maximes & les principes. Mais pour ne pas

Misera orbis Christianisacios sub Constãtio ob frequẽtes Ecclesiastic orũ disceptationes & conventus Ammia. lib. 21.

decrediter la science sans fondement, n'est-ce pas elle qui a si souvent changé la face du Christianisme ? les Philosophes ne sont-il pas devenus les premiers heretiques ? les siecles plus çavans n'ont-il pas panché toûjours plus du costé de l'Atheisme que de la Religion ? & a-t'on iamais veu l'Eglise plus démembrée que lors que les Ecclesiastiques ont entrepris de disputer sur ses decrets & son pouvoir. La diversité de leurs opinions a estouffé la Charité qui devoit les vnir, ils ont cessé d'estre Chrestiens quand ils sont devenus sçavans ; le desir qu ils ont eu de remporter l'avantage sans leurs Antagonistes, ont rendu leurs intentions suspectes, mesmes aux Infideles, & ces aveugles ont eu assez de lumiere pour voir que ceux qu'on regardoit comme pillers de l'Eglise, ravissoient l'assurance à sa croyance, l'evidence à sa doctrine, & l'authorité à ses Conciles.

Toute l'Europe ne se plaint-elle pas aujourd'huy de la Medecine ? ses remedes ne sont-ils pas aussi cruels que perilleux, les querelles de ses Docteurs n'ont-elles pas fait perir la plus grande partie des hommes ? les Medecins

ne font-ils pas impunement trafic de noſtre corps, qu'en quittant l'opinion de leurs Maiſtres ils ſont experience des medicamens aux dépens de noſtre vie ; & ne voit-on pas tous les iours qu'ils envoyent la mort aux malades avec les breuvages qui devroient les guerir ? Nos cimetieres ſont tous remplis de leurs victimes, les marbres qui les cachent ne parlent que de leur iniuſtice, & ſi les careſſes qu'ils couvrent n'avoient perdu le ſentiment, elles leur reprocheroient ouvertement leur temerité & leur ambition. Elles diroient à tout le monde, qu'ils ſont privez de vie pour avoir employé trop de moyens pour la conſerver, que l'art a avancé leur ſepulture, & que le nombre des Medecins eſt l'vnique cauſe de leur mort. Si bien que la ſcience qui a eſté inventée pour nous divertir ou pour nous ſoulager, s'eſt changée en noſtre ſupplice ; & il ſeroit à ſouhaiter pour le bien commun, que comme elle eſt bannie des Turcs & des Barbares, elle fuſt inconnuë aux Chreſtiens. Car comme elle ſe perſuade que la cauſe qui la produit eſt infaillible, elle s'obſtine en ſes determinations, elle n'ap-

Mutatur ars quotidie, toties inter pollis & vt quiſque loquẽdo pollet, imperator, illi. co vita & nece fit. Plin. lib. 29.

prouve point de concluſions qu'elles ne ſoient tirées de ſes Principes;& appuyée ſur leur certitude,elle infere des conſequences auſſi dangereuſes qu'elle les juge evidentes. Enfin la ſcience eſt vn mal immortel, ſa fureur n'eſt pas bornée, ſa malice eſt independante du temps & elle n'eſt pas moins funeſte à l'homme quand elle luy découvre vne fauſſe doctrine, que quand elle invente de raiſons pour la defendre,ou la luy perſuader.

DISCOVRS IV.

Que les Baſtimens & les Iardins des Grands ne ſont pas tant les inventions de la neceſſité, que de la vanité & de l'opinion.

BIen que ie declare la guerre à la Philoſophie dans le diſcours precedent,&que par vn raiſonnement que ie tire des écrits de Seneque, ie découvre aſſez librement ſa vanité & ſa tromperie,ie croirois pourtant offenſer la Iuſtice qu'on obſerve ſi religieuſement dãs l'Eſcole,ſi ie ne permettois à ſes partiſans de la defendre,d'appeller de ce iugement pour plaider ſa cauſe,& de pu-

blier ſes perfections apres avoir écouté ſes defauts. Ses advantages ſont ſi conſiderables, qu'il faut ignorer ſon merite pour la traitter avec tant de mépris, & avoir perdu la Raiſon pour ne pas eſtimer la plus noble & la plus divertiſſante de ſes Filles. Quelques-vns ont crû que nous deviõs tout noſtre bon-heur à l'obſervation de ſes maximes, que ſa poſſeſſion faiſoit noſtre gloire, & que ſi nous vivions par le moyen des Dieux, nous devenons vertueux par l'aide de la Philoſophie. Enfin ils ont bien osé dire que nous luy eſtions plus obligez qu'à la Nature qui nous a produit; que ſi nous avions receu l'eſtre du Ciel, nous aviõs receu la Vertu de la Science, & que cõme la vie vertueuſe eſt beaucoup au deſſus de celle qui nous eſt commune avec les beſtes, nous ſerions plus redevables à ſes inſtructions qu'à la bonté de Dieu, ſi ceux-cy n'eſtoient auſſi-bien les Autheurs de la ſcience que de la vie.

Il eſt aiſé de confirmer ce diſcours par la grandeur de ſes employs, & de juger de l'excellẽce de ſa nature par les differens effets qu'elle produit dans le Monde. Car quoy que le plus glorieux de ſes offices ſoit de nous découvrir la

Verité par ſes lumieres, de nous enſeigner à reverer Dieu comme noſtre Souverain & de regarder nos prochains comme les membres de nous-meſmes: Encore qu'elle ſe charge du ſoin d'inſtruire les Princes, de ranger leurs ſujets à l'obeïſſance, d'apprendre aux Peres de Famille à conduire leurs Enfans & de fournir aux Politiques ces belle Maximes qui retiennent leurs peuples dens le reſpect, & leurs ennemis dans la crainte: Elle croiroit avoir travaillé inutilement à leur bien, ſi elle ne les avoit retirez des cavernes & des foreſts pour leur enſeigner la civilité, & pour conſerver à vn chacun ce qui luy appartient, appris à baſtir des maiſons, des Villes & des Citadelles. En effet c'eſt elle qui a inventé l'Architecture, qui a formé les premieres maiſons, & qui a élevé des Palais apres avoir baſty des huttes & des cabanes. C'eſt elle, dit vn illuſtre Stoicien, qui enſeigna à nos premiers Peres à méler le ſable auec la chaux à tailler le marbre avec le fert à couper les arbres auec la ſcie à dreſſer des murailles auec le compas, & à eſtendre le plomb, & l'airain pour en couvrir les ba-

timens. Les ſuperbes edifices qu'on regarde aujourd'huy avec tant d'admiration, ſont lés ouvrages de la Philoſophie, les Architectes qui les ont élevez n'en ſont que les Miniſtres & quelque induſtrie qu'ils ayent apporté pour les polir, ils ont eu beſoin de ſes regles pour les commencer & pour les finir

Il faudroit eſtre ingrat pour ne pas l'honorer apres tant de bons offices, ſon vtilité nous oblige à en faire eſtime, & ſeroit vne eſpece d'opiniaſtreté de vouloir encore la combattre apres avoir apris combien elle nous eſt neceſſaire. Cependant il faut dire dans les principes de Seneque qu'elle ne fut pas plus heureuſe quand elle trouva l'invention des edifices, que lors qu'elle forma les figures des ſyllogiſmes & qu'elle ne fut pas moins fatale à l'homme quand elle luy apprit à baſtir des Palais. que lors quelle enſeigna aux Dialecticiens à tromper les ſimples par les Sophiſmes, aux Medecins à cómettre des homicides avec impunité, & aux Advocats à voler le bõhomme ſans craindre de reprimende.

En effet les Maiſons des Grands ne ſont pas touſiours les retraites de l'in-

nocence, le vice y regne ordinairement avec authorité, & quelques ſoins que prenent les gouverneurs d'en bannir le deſordre, ils ne ſcauroient empeſcher qu'il ne s'y commette des crimes inconnus dans les hutes & les cabanes. Les voleurs ſe prevalent de leurs lieux cachez pour ſurprendre les paſſans, ceux, qui y demeurent font vne vie déreglée, les Seigneurs y paſſent vne partie de leur temps dans le jeu ou dãs les delices, leurs valets y deviennent faineans, les Maîtres d'Hoſtel y ferrent la mule, & le Peuple qui les frequentent y apprennẽt inſenſiblement la vanité & l'inſolence. Il eſt des Maiſons comme des Villes les plus grandes ſont communement les plus dereglées : on ne vit pas plus vertueuſement dans vn Palais pour y vivre plus à ſon aiſe, le vice ſuit la bonne chere, & ſoit que la Liberté ou l'abondance facilite le chemin du peché, l'experience nous fait voir que ceux qui les occupent ſont preſque toujours deprauez.

Mais auſſi voit-on que la Iuſtice Divine ſe ſert des ouvrages des Grands pour les punir ? qu'ils tremblent au milieu de leurs Palais, qu'ils apprehendent

la mort ſous les voutes dorées qui les couvrent, qu'vne ouverture de parois les étonne, qu'vn craquement de ſoliveaux les met hors de contenance, & qu'ils ſe croyent proche de leur fin toutes les fois que le vent caſſe vne vitre de leurs feneſtres, ou qu'il enleve vne tuile du toict de leurs chambres. Les lieux d'aſſurance ne ſçauroient les mettre en ſeureté, & ils ne ſont pas moins effrayez quand ils voyent vn tapis ſe detacher de la parois, que lors qu'vn tremblement de Terre ſouſleve les fondemens de leurs demeures.

Que i'eſtime bien plus heureuſe la conditiõ de nos premiers Peres, quand negligeant l'Architecture ils ſe contentoient des logemens que la Nature leur avoit bâtis, les autres qu'elle avoit enfoncé dans les rochers leur ſervoient de retraittes, les Campagnes leur tenoient lieu de parterres, vn gros terrein couvert de mouſſe faiſoit leur niche, & comme la vanité ne leur avoit pas encore appris l'Art d'embellir leurs logemens, ils prenoient les cavernes pour les lieux de plaiſance. Si la neceſſité les obligeoit de bâtir des maiſons, l'Art n'y avoit point de part, la Terre ſans

eſtre creuſée y ſervoit de fondemens, la bouë meſlée avec la paiſle en eſtoit la matiere, la depoüille des Arbres en fourniſſoit la couverture, & deux fourches entrelaſſées de chaque coſté en ſoûtenoient toute la peſanteur. Les petits Logis qui les garantiſſoient des outrages des Elemens les aſſeuroient contre les beſtes farouches, & ils vivoient plus heureux dans ces Cabanes que ne font les Princes d'aujourd'huy dans leurs ſuperbes Palais. Car ils eſtoient libres ſous le chaume & la mouſſe, & ceux-cy ſont eſclaves ſous l'or & l'yvoire, ils trouvoient le contentement des bien-heureux dans la pauvreté, & ceux-cy rencontrent les miſeres des Damnez dans l'opulence. Quoy qu'ils poſſedent tout, ils ne ſont iamais ſatisfaits, & il ſemble que le Ciel ne leur a donné des richeſſes que pour les rendre eternellement malheureux.

Ces hommes qui ont ignoré l'vſage des edifices, qui ont vécu dans les foreſts, qui n'ont bâty que pour ſe defendre contre les intemperies des ſaiſons, paſſoient leur temps avec plaiſir, leurs nuicts n'eſtoient pas interrom-

puës d'inquietude,& ils ſe reveilloient auſſi agreablement le matin qu'ils s'eſtoient endormys le ſoir auparavant. Nos ſoins ont commencé avec l'Art de baſtir, ces baſtimens qui nous environnent nous raviſſent le repos, & on peut dire que nous ſommes devenus miſerables quand il nous a fait ſortir des hutes & des vallées pour habiter des Palais & des Hoſtels. Auſſi le Sage qui connoit la vanité de nos maiſons, les mépriſe, il s'en ſert cõme des refuges & non pas comme des demeures, il les regarde comme des fortereſſes que la neceſſité a inventées pour ſe garantir des iniures de lair, & ſans ſe mettre en peine de qu'elle matiere elles ſont compoſées, il loge ſon Bon-heur dans ſa vertu & dans ſa conſcience. Il iuge que ſon Logis eſt aſſez ſomptueux quand il a la Vertu pour hoſteſſe; il conſiderer les Edifices des Nobles comme des ſepulchres des vivans, il les appelle des Retraites d'hommes qui ſçavent ſe cacher & non pas vivre; & qui ont le cœur aſſez bas pour aimer leurs Priſons, & non pas aſſez de courage pour les mépriſer.

Illud hũile tuguri- um nem. pe virtutes recipit, iam om- nibus tem-

Ceux qui ſe plaiſent dans les Iardins

plum formo sius erit. Senec. conſ ad Heliud. cap. 9.

ne ſont plus excuſables,& quel pretexte qu'ils prennent pour en authoriſer les vſages,ils ne peuvent éviter la cenſure des Philoſophes. Les plaiſirs que ceux là ſe vantent y goûter, ne leur ſemblent pas aſſez purs pour les y arrêter;& quelques avantages qu'ils ſe promettent, de leur culture ou de leurs beautez,ils n'ont pû encore obliger ces hommes raiſonnables à les approuver. Ils les condamnent, parce qu'ils les iugent invtiles à la Sageſſe, & ils font des invectiues contre leurs Auheurs, parce qu'ils ne nous entretiennent que des choſes vaines ou étrangeres. Socrate qui a ſi parfaitement connu l'injuſtice & la baſſeſſe de nos divertiſſemens,bannit cét exercice de ſon Eſcole, il prefere les Viles à la Contrée, il veut que ſes Diſciples ſoient des Citoyens & non pas des Payſans, & ſçachant bien que leurs fleurs & les arbres ſont ſans parole il leur perſuade par ſon exemple à ne pas conſulter des Maîtres qui peuuent bien contenter leurs yeux & non pas leurs oreilles.

Ie ſçay bien que les Romains ont fait état des Iardins, que les plus illuſtres d'entre-eux y ont vécu, qu'ils ſe ſont

detachés des ſoins de l'Empire pour les cultiver, & qu'vne grande partie de leurs Sages s'eſt retirée dans leurs enceintes, pour mieux vacquer à la Philoſophie. Ie ſçay bien que les parterres ſont amis des Muſes, que les beaux Eſprits s'y divertiſſent, que la pluſpart des œuvres que nous admirons y a êté conceuë, & que leurs ombres ont ſouvent plus ſervy aux Sçavans que les Academies & les Conferences. Ie ſçay bien que c'eſt là que les Poëtes ont compoſé ces vers, qui ont animé les hommes aux actions glorieuſes, que les Orateurs ont fait les Panegvriques de la Vertu; & que les Philoſophes nous ont appris à couler nos iours en repos, à combattre le mal heur avec reſolution, & à attaquer la mort ſans effroy. Mais auſſi ie ſçay bien que les Iardins ne ſont fait que pour nous divertir, qu'ils ſont les ſejours ordinaires des hommes invtile, & que la pluſpart d'entr'eux ne les cultivent que pour s'y recréer. Il s'en trouve de ſi attachez qu'ils en font toute leur occupation; ils paſſent leur vie à remarquer la bigarrure des Fleurs, ils ne batiſſent des Galeries que pour s'y prome-

ner, ils n'inventent de Labyrinthes que pour avoir le plaiſir de s'y perdre; & s'ils y font couler des Ruiſſeaux & des Fontaines, ce n'eſt pas tant pour s'y rafraiſchir, que pour s'endormir au bruit des eaux qui en découlent. Ils dépenſent vne partie de leurs revenus à achepter des Oignons, ils font venir des Plantes des Pays eſtrangers, ils n'eſtiment beau que ce qui êtoit inconnu dans les Iardins de leurs Anceſtres, & ils ne ſeroient iamais ſatisfaits, s'ils ne iugeoient d'avoir enfermé dans les leurs toutes les raretez de la Terre.

Quel épamiſſemẽt de joye ne témoignent-ils, quand leur Iardin leur a fait vne fleur nouvelle, qu'vne Tulippe a bien marqué, qu'vne Animonde a doublé à proportion, & qu'vn Oeillet a meſlé agreablement le ſang & le laict parmy ſes feüilles? Mais auſſi quel déplaiſir ne conçoivent-ils quand les vers ont troüé vn Oignon dans vne planche que le Soleil a deſſeiché vne Plante dans vn Violier, que le vent ou le froid a fait mourir vn arbriſſeau contre la muraille: on les voit auſſi affligez de leur perte que de celle d'vn Royaume, & je ne ſçay s'ils ne prefereroient

pas la mort du plus cher de leurs Amis à celle d'vne Tulippe ou d'vne Animonde. Quelle plus fâcheuſe occupation pouvoit inventer la curioſité pour ſe tourmenter, que de s'engager à cultiver vn Iardin, employer ſes ſoins à conſerver des Fleurs, & convertir le plus innocent des exercices en des ſujets de douleur & de vanité?

Si donc le Ciel nous permet l'vſage de quelques-vns, ſervons-nous en comme des lieux de rafraiſchiſſement, & non pas comme des Retraittes de l'oyſiveté, que ſes berceaux ſoient pour nous delaſſer & non pas pour nous y endormir, que ſes cabinets ſoient bâtis pour nous y entretenir avec les Morts, & non pas avec les débauchez, & que tout ce qui s'y rencontre ſerve à nous divertir honneſtement, & non pas à nous occuper. Ne donnons pas plus de prix aux choſes qu'elles ne valent, iugeons de la beauté de nos Iardins ſur le rapport des Sages, & non pas des Curieux, & apprenons d'eux que toutes ces eſtoiles odoriferantes que nous eſtimons tant, ne ſont qu'vn peu d'herbe bigarrée de couleur, & pour vſer des termes d'vn Poëte Grec, des ha-

lenée des Zephirs qui durent peu de iours, & qui ne flattent nos yeux que pour nous faire mieux sentir leur perte, quand elles ont changé le lieu de leur gloire en tombeau.

DISCOVRS V.

Que la pompe des Habits découvre l'impudicité ou l'ambition de ceux qui les portent.

L'Homme a tant d'inclination pour le Bien, qu'il n'en sçauroit perdre l'amour, les impies le recherchent dans leurs débauches, les damnez qui desesperent de l'obtenir, le souhaittent, & ils ne peuvent s'empescher d'aspirer à sa possession, bien qu'ils soient dans l'impuissance d'en ioüir. Comme sa presence fait leur bon-heur, son absence cause leur supplice, l'impossibilité de l'acquerir ne diminuë pas leurs Desirs, ils luy sont fideles au milieu de leurs tourmens; & quelques efforts qu'ils fassent pour prendre l'affection, ils ne sçauroient le bannir de leur volonté, sans luy faire vne extréme violence. Ils ayment Dieu, quoy qu'ils soyent ses ennemis; & ils reverent la

Vertu en la perſonne de ſes Amans, bien qu'ils ne ſoyent plus dans l'état de la pratiquer. Cette violante Paſſion eſt vn témoignage evident de leur pauvreté, s'attachent au Bien parce qu'ils ſont indignes, & ils ne ſouſpirent apres Dieu que parce qu'il peut luy ſeul ſatisfaire à leurs beſoins.

Encore que l'amour que nous avons pour la Beauté ne ſoit pas ſi naturel que celuy que nous avons pour la Bonté, que l'vn ſoit fondé en noſtre Eſtre & l'autre en noſtre Volonté, que l'vn ſoit vne inclination de la Nature & l'autre vn pur effet de l'Opinion, il n'eſt pourtant guere moins general, & ie ne ſçay ſi on pourroit trouver des Nations ſous le Ciel qui n'en fuſſent atteintes. Les Meredionaux qui banniſſent la Cour & le Bal de leurs Aſſemblées, ne mépriſent pas les ornemens, ils ſe parent toutes les fois qu'ils veulent paroiſtre en public; & iugent que les Habit relevent la beauté de leurs Corps, ils ſe ſervent de tous ce qu'ils ont de plus rare pour ſe vêtir. Ils ajuſtent les houpes des agrettes à leus teſte, ils attachent les Diamans & les Perles à leur oreilles, ils poliſſent les

peaux de Beſtes pour ſe couvrir, ils approchent les os des poiſſons de leurs Corps pour en augmenter la noirceur, & comme ſi la pompe de leurs Habits rendoit leurs perſonnes plus honorables, ils tirent vanité de la richeſſe de leurs veſtemens. Cette Paſſion pour eſtre déreiglée ne leur ſemble pas criminelle, elle a des qualitez qui la rendent glorieuſes, ſa façon d'agir eſt vne copie de celle de Dieu ; & donnant au Corps vne beauté qu'il n'avoit pas, elle fait connoiſtre que ſa recherche, n'eſt pas tant vne preuve de ſon indigence que de ſa liberté. Elle orne le Corps comme le Temple de Dieu & il luy eſt advis qu'elle reſpecte la Divinité qu'il enferme, toutes les fois qu'elle l'environne d'ornemens étrangers.

Aurata veſtes, aut purpurice tinctas nulli licet

Les Politiques, qui ſe vantent de conduire les Eſtats, imitent la Nature en ce ſujet, & comme celle-cy diſtingue les animaux mâles des femelles par des marques exterieures, ils eſtabliſſent vne difference de perſonnes par la diverſité des habis. Ils couvrent les Rois de pourpre pour les rendre venerables à leurs Sujets ils donnent des Robes aux Senateurs pour faire con-

noiſtre leurs offices, ils ſeparent les Nobles des Roturiers par la Toiſon & la Iartiere, qu'ils veulent que les ornemens ſoient auſſi bien les recompenſes que les marques de leur Valeur. Mais cette iudicieuſe façon de s'habiller eſt maintenant hors d'vſage, l'opinion en a aboly le motif, on ne ſe veſt plus aujourd'huy que pour paroiſtre, les Nobles ne portent leurs ornemens que par vanité? & comme la baſſeſſe eſt honteuſe, le Peuple ne prend les habits des Grands que pour dementir ſa condition. Il eſt bien difficile de diſcerner anjourd'huy vn Marchand d'vn Gentil-homme par ſon vêtement, vn meſme drap les couvre tous deux, & s'il eſtoit permis de iuger du merite d'vn homme par les Habits, ie ne ſçay ſi les ſimples ne prefereroient pas ſouvent vn Bourgeois à vn Chevalier. Les femmes des Citoyens ſont auſſi bien miſes que nos Damoiſelles, les Perles & les Rubis qui eſtoient auparavant les ornemens des Princeſſes, parent leurs doigts & leurs gorges, les Indes n'ont rien de precieux qu'elles ne faſſent voir ſur leur Corps & ils s'en treuve de ſi coquettes parmy elles, qui ne change-

ferre & graui animadverſione plectitur, quiſquis vetito, ſe, & indebito, nõ abdicauerit veſtimẽto. Cod. de veſt. holoc.

roient pas leurs atours avec les Bagues & les Ioyaux des femmes de condition. Mais comme les vnes & les autres sont inexcusables, elles ne trouveront pas estrange si ie les entreprens de compagnie, si ie leur fait voir qu'elles ne peuvẽt se parer sans peché, & qu'elles ne se rendent pas moins suspectes d'impudicité que d'ambition, toutes les fois qu'elles se vêtent avec excés.

La Nature a tant de rapport avec la Verité, qu'il n'y a rien dans le Monde qui puisse la corrompre: l'Art qui se picque de l imiter, n'a pû encore débaucher ses ouvrages; la Pourpre qui fait les Roys, & le Froc qui fait les Hermites, n'altere pas son visage; & quelque artifice qu'employe l'industrie pour rehausser ou amoindrir sa beauté, elle n'en sçauroit deguiser les traits ny les lineamens. On voit des femmes si charmentes, qui donnent de l'amour aux hommes, en dépit des halions qui les couvrent; & il s'en trouve de si mal partagées de la Nature, que toutes les inventions des Courtisanes ne sçauroient rẽdre agreables. L'éclat de leurs Habits d'écouvre leurs defauts, elles ne sont iamais plus difformes que lors

qu'elles ſont bien parées, tout ce qui devroit les embellir, les rends odieuſes; & elles font confeſſer à ceux qui les regardent, que ſi les ornemens diminuent quelquefois la grace des belles, ils augmentent toûjours les imperfections des laids. Si ce principe eſt veritable, Meſdames, & ſi l'experience vous oblige de l'avouër, bien que ce ſoit avec vn peu de difficulté; pour quoy conſumez-vous tant de temps à vous vétir? à quoy bon tout ce fard dont vous vous rougiſſez les ioües & les lévres? & que vous ſervent toutes ces Perles que vous faites grilloter à vos oreilles? Si vous eſtes difformes? de tous ces ornemens accroiſſent voſtre laideur, vos taches ſe découvrent quãd on les approche de la beauté de vos habits, & vous ne portez rien de plus invtile ſur vous, que ce que vous employez pour cacher vos defauts. Ie ſçay bien que vous vous perſuaderez que vous eſtes belles, & qu'on offenſeroit la civilité, que vous vous imaginez eſtre deuë à voſtre ſexe, ſi on ne diſoit le meſme avec vous, mais ſi vous le croyez, pourquoy dementez-vous voſtre iugement par vos actions? pour-

Despicere ſuram à Deo datã mulier, ſi vultum tuum materia li cãdore obliuas, ſi

ac-quiſito rubore perfundas: illa pictu ravitij nõ decoris eſt, fraudis non ſimplicitatis. Ambroſ. Examin. lib.

quoy cherchez-vous des ornemẽs pour vous couvrir,& confeſſez-vous tacitemẽt que vous eſtes laide,puis que vous avez beſoin d'vne beauté eſtrangere pour relever la voſtre? La pureté eſt ennemie du déguiſement ; il n'y a que la vilainie qui eſt honteuſe,les choſes honnétes ne ſouffrẽt pas qu'on les caches,& vne femme doute aſſurémẽt de ſes perfectiõs,quand elle employe les perles & la ſoye pour acquerir le nom de Belle.

Il eſt vray que les excuſes qu'en apportent les plus ſpirituelles, ont quelque apparence , car elles diſent que c'eſt pour plaire à leurs Maris,& comme leur bon-heur conſiſte en la poſſeſſion de leurs bonnes graces , elles doivent employer tous leurs ſoins pour les acquerir. Mais elles ne prennent pas garde,qu'en voulant conſerver l'amour d'vn homme , elles perdent celuy de Dieu ; qu'en contentant leurs Maris, elles font des autres impudiques , & qu'en commettant des Adulteres ſur leurs Viſages , elles font naiſtre des deſirs illegitimes dans les compagnies. Quelle folie en vne femme de preferer vne peinture à elle-meſme,bannir la Nature de ſon viſage pour y coller vn

Quã tu hæc amẽtia,

peu de vermillon, & perdre ſon iugement en apprehendant celuy de ſon Eſpoux? Il faut conclurre qu'elles paſſent ſans doute pour difformes en leur opinion, puis qu'elles ſe falſifient le teint, & qu'elles deſagreent premierement à leurs yeux, puis qu'elles cherchent des choſes hors d'elles-meſmes, pour plaire aux autres. Enfin tout ce qu'elles apportent pour s'excuſer les condamne, & ſans que les Philoſophes faſſent leur procez, elles peuvent eſtre ſuffiſamment convaincuës par leur raiſonnement. Car ſi elles ſont belles, Pourquoy ſe déguiſent elles en tant de façons diferentes? & ſi elles ſont difformes, pourquoy trahiſſent-elles leurs defauts par le fard & les ornemens? Ce Dilemme met les moins déreglées au deſeſpoir. ceux qui n'ont pas perdu toute la honte, avouënt qu'elles ne peuvẽt ſe parer ſans peché, que leurs habits offenſent leur conſcience auſſi bien que leur honneur, & que ſi l'Adultere eſt odieux parce qu'il viole la Pudicité, le luxe des habits doit eſtre abominable, parce qu'il corrompt la Nature.

effigiẽ mutare naturæ picturam] quærere, & dum verẽtur martiale iudicium perdidere ſuũ? Aug. lib. 4. de Doct Chr.

Les Dames Chreſtiennes qui vivoient dans l'Egliſe primitive, eſtoient

bien éloignées de cet humeur de s'abiller; elles méſpriſoient les ornemens parce qu'ils eſtoiẽt les marques du peché, elles ne ſe veſtoient iamais qu'elles ne penſaſſent à la nudité de leur Mere; & comme elles eſtoient chaſtes & penitentes, elles ne vouloiẽt point d'habits qui ne leur fiſſent reſouvenir de la deſobeyſſance. Elles s'imaginoient d'aller aux funerailles, toutes les fois qu'elles eſtoient obligées à ſe couvrir; & iugeant des miſeres de leurs conditions par la grandeur de leurs peines, elles ſe croyoient cõdamnées à la mort, puis qu'elles eſtoient forcées de porter les marques des criminelles. Eſtans les filles d'Eve elles ſe cõtentoient de cacher leur nudité, vne piece de drap ſervoit pour les couvrir; elles euſſent crû pecher contre la iuſtice, ſi elles ſe fuſſent veſtuës plus pompeuſement que leur Parente, & faisãt gloire de la pauvreté de leurs habits, elles apprenoient à celles de noſtre ſiecle qu'il n'y a point de beauté que celle de la Vertu, point de blancheur que celle de la Pureté, point de rougeur que celle de la Honte, & point de Maieſté & de luſtre que celuy de la Modeſtie.

Quãtum, à noſtris

Si les femmes du Monde prenoient la peine de cõſulter quelquesfois leurs Directeurs ſur ce ſujet, & ſi ceux-cy avoient aſſez de candeur pour leur faire voir leur iniuſtice comme ils ont de lacheté pour la couvrir ; il y a long-temps qu'elles auroient appris qu'elles ne peuvent recourir à l'artifice ſans ſoüiller leur conſcience, & qu'elles ſont criminelles toutes les fois qu'elles employent les habits & le fard pour embellir leurs Corps & leurs Viſages. Ce n'eſt pas eſtre Chreſtien, dit le docte Tertulien, que de falſifier l'ouvrage d'vn Dieu qu'on pretend d'adorer, de preferer la fraude à la ſimplicité qu'il enſeigne, de tromper vn homme ſous pretexte de luy plaire, & de peindre ſon viſage à deſſein de le perdre.

Certes il faut bien que les femmes vaines ſoient acquiſes au Demon, puis qu'il a tant de pouvoir ſur leur volonté, qu'il en tire des ſervices ſi deſavantageux à leur ſalut; & qu'il a aſſez d'aſcendant ſur leurs eſprits, pour les induire à fauſſer le ſerment qu'elles ont fait au iour de leur Bapteſme. Car ſi elles veulent s'en informer, elles apprendront qu'elles ont conſacré leur

diſciplinis a. lienæ ſunt, quã indignã nomine Chriſtiano facie fictã geſtare, quibus ſimplicitas omnis induitur Tertull. lib. 16. de cult. fœmin. cap. 7.

liberté au Fils de Dieu, qu'elles ont promis d'eſtre ſes eſpouſes qu'elles ont proteſté de renoncer aux vanitez du Monde, & de reſpecter ſes volontez au danger de leur vie. Neantmoins comme ſi la corruption du ſiecle les diſpenſoit du ſerment de fidelité, elles mepriſent ſes Loix, elles oppoſent leurs volontez à ſes Commandemens, & ſe mocquant de la ſimplicité de ſa doctrine, elles ſuivent toute les Maximes qui la combattent. Nous ne ſouffrons pas que nos valets communiquẽt avec ceux de qui nous avons defiance, on chaſſe vn Soldat qui eſt d'inteligence avec l'Ennemy, & c'eſt vn crime puniſſable en vn Armée, de ſortir de ſes lignes pour traiter avec ſon Adverſaire. Cependant les femmes Chreſtiennes ne craignant pas de conſulter le Demon qui eſt leur commun Ennemy, elle font gloire d'eſtre ſes Diſciples, elles preferent ſes advis à ceux de Ieſus Chriſt; & ſans ſe ſoucier qu'elles courent riſque de leur ſalut en le ſuivant, elles ſont ſatisfaites d'vn Maiſtre qui leur enſeigne l'impudence, la vanité, & la proſtitution.

Quelques raiſons, qu'apportent

leurs idolatres pour les excuſer, ils ne les ſçauroient iuſtifier de peché, leurs intentions ne peuvent pas eſtre innocentes, elles ſont aſſez coulpables dés qu'elles prennent plaiſir à ſe parer; l'averſion qu'elles ont de ſe cacher les rends ſuſpectes, la Cour & le Bal où elles ſe plaiſent, font douter de leur pudicité, & i'oſerois dire qu'elles ceſſent d'eſtre honneſtes auſſi-toſt qu'elles cherchent la compagnie des hommes, pour voir & eſtre veuës. La Beauté eſt expoſée aux tentations, c'eſt vn advantage auſſi dangereux à ceux qui le poſſedent, qu'à ceux qui le regardent; & il ſuffit de ſçavoir qu'elle eſt inutile aux Anges, qu'elle a porté le ſcandale dans le Ciel, qu'elle a cauſé le ſecond peché dans le Monde, pour obliger les femmes à la negliger & les hommes à en concevoir du mépris.

SECOND TRAITTE'
Du Desir.

DISCOVRS I.
De la nature du Desir.

COMME le Sage est content de soy-mesme, qu'il trouve sa felicité dãs son sein, qu'il tire toute sa gloire de la sincerité de sa conscience, & qu'il ne reconnoist rien sur la Terre qui puisse le satisfaire que sa propre vertu, on ne doit pas s'estonner s'il rejette les Passions, & si apres en avoir examiné la nature & les proprietez, il les iuge aussi desavantageuses à son repos, qu'inutiles à sa cõduite. Leurs mauvais traitemẽs ont fait naistre son aversion, & il ne les bannit de son Ame que parce qu'elles y apportent toûjours la sedition, & le desordre. Les discours qu'ont formé les Peripaticiens pour desabuser Seneque de cette creance, n'ont pû encore le persuader de s'en servir, & quelques excessives

loüanges qu'ils leur ayent donné dans leurs écrits, ils n'ont sçeu empescher ce genereux Espagnol de leur faire la guerre, & de les considerer comme des Demons qui s'opposent à la Vertu, des Tyrãs qui conjurent sa ruine, & des Sujets qui bravẽt son authorité & son Empire.

Posidonius, qui n'est fameux parmy les Anciens, que parce qu'il a defendu le party des Stoïques ; s'imagine de plaider la cause de ses Dieux toutes les fois qu'il les combat, qu'il exhorte ses Disciples à en mépriser l'vsage : & qu'il prouve par des raisons tirées de la Morale, qu'elles ne sont que les maladies des fols, & les iugemens des ignorans. A entendre discourir ce Philosophe, la Terre ne porte rien de plus miserable qu'vn homme qui en est possedé, & il suffiroit à son advis, pour rẽtablir la Vertu dans son Empire, d'en bannir les Passions qui en sont les enremies. Ce sentiment pour estre vn peu severe, ne choque pas la raison ; on trouve des Philosophes aujourd'huy qui le soustiennent dans l'Escole, & qui ne craignent pas d'encourir la censure de quelques Theologiens, en defendant la doctrine des Infideles. Se-

neque blâme l'Amour, parce qu'il eſt touſiours intereſſé, qu'il conſidere ſon advantage en l'objet qu'il recherche, qu'il regarde la fortune, & non pas la perſonne, & qu'il ne dure qu'auſſi long-temps qu'il eſt ſouſtenu par le profit ou de la Volupté. Il condamne la Crainte, parce qu'elle eſt ombrageuſe, qu'elle devance nos mal-heurs par ſa prevoyance, qu'elle les ſouffre avant qu'ils ſoient arrivez, & qu'elle joint le preſent & l'advenir pour nous rendre miſerables. Il combat la triſteſſe parce qu'elle eſt injurieuſe à l'homme, qu'elle bleſſe ſon Corps, qu'elle trouble ſon Eſprit, & qu'elle n'offenſe pas moins l'vn & l'autre dans ſa moderation que dans ſon excez.

Omne quod cõtra natu. ram eſt mon ſtri me. retur notã penes omnes, penes nos verò

Mais il n'eſt iamais plus animé contre les Paſſions, que lors qu'il s'eſleve contre le Deſir, & qu'il monſtre par des raiſons auſſi évidentes qu'efficaces, qu'il ne peut avoir d'employ legitime, & qu'vn homme ne peut s'en ſervir ſans riſquer ſa liberté, & ſon repos. Pour bien concevoir cette Doctrine, il faut ſuppoſer avec Zenon, qu'vne actiõ ne peut eſtre bonne, ſi elle n'eſt conforme à la Nature, dans la Morale de

ce grand Philosophe, tout ce qui s'écarte de cette Loy generale est vicieux & vn homme ne peut se vanter d'estre vertueux, qu'aussi long-temps qu'il agit selon ses regles. Car comme toutes ses instructions sont divines, elles n'ordonnent rien qui ne soit equitable, & vn chacun est obligé de les suivre, s'il ne veut combattre les intentions de son Autheur. Les Princes qui sont les Dieux de leurs peuples, sont sujets à ces Loix : dans le Christianisme on accuse de Sacrilege contre Dieu, ceux qui pechent contre ses ordonnances, & personne ne sçauroit les violer sans passer pour vn monstre dans l'esprit de tous les hommes. La iustice de ses Loix rend ceux qui les transgressent plus coupables, & comme elle est la Disciple de la Verité, on ne peut luy estre desobeïssant sans offenser sa Maistresse. Tout ce qui ne part pas de principe est vicieux, & ont doit s'assurer de tomber dans le precipice, toutes les fois qu'on s'écarte de cette lumiere.

etiã elogium sacrilegij in Deũ naturæ & authorem. Tertull. lib. de coron. milit.

Delà vient que les Philosophes font vne guerre si sanglante au Desir ; puis qu'il neglige ses preceptes, quil est insatiable en ses poursuites, & que con-

traire à la Nature qui se contente de peu, il ne se prescrit point d'autres bornes que l'infiny. La Philosophie toute ingenieuse qu'elle est, n'a pû encore trouver le moyen de le satisfaire ? il est insolent apres toutes ses precautions, les remedes qu'elle a inventées, pour le guerir, n'ont servy que pour l'enflammer; & on peut luy reprocher de luy avoir appris à souhaiter des Biens excessifs, en luy permettant d'en rechercher de mediocres. Car comme il est ambitieux il medite toûjours des nouvelles conquestes, les tresors qu'il possede ne le contentẽt pas il aspire apres ceux qui sont hors de son pouvoir ? & comme s'il estoit immortel & infiny, il renaist de ce qu'on iugeroit le devoir faire mourir. Vn homme qui ne pense qu'à recevoir, oublie aisément les choses qu'il a recherchées il cesse d'en tirer du plaisir quand il en ioüit, & ayant toutes ses pensées dans l'avenir, il confesse qu'il est pauvre au milieu de toutes ses richesses. Mais sa disette provient de son ingratitude; il est indigent, parce qu'il est méconnoissant, & il n'est miserable que parce quil méprise les biẽs qu'il a reçeus pour ne

Quisquis de accipiendo cogitat bis pri est, nec vlla

souſpirer qu'apres ceux qu'il attend.

On n'a pas encore veu vn ambitieux content de ſa condition, il languit touſiours apres des nouvelles grandeurs, celles qu'il poſſede ne ſont que des degrez pour s'avancer, il regarde ceux qui le precedent & non pas ceux qu'il ſurpaſſe ; & il a moins de plaiſir d'en voir pluſieurs derriere luy, que d'inquietude d'en voir vn qui le devance. Son Deſir croiſt avec ſa puiſſance, & comme il ne conſidere pas d'où il vient, mais où il tend, il ne luy permet pas de s'arreſter où il avoit imprudement aſpiré. Vn Impudique aime la nouveauté, il ne s'arreſte guere longtemps ſur vn meſme viſage, vn meſme objet luy plaiſt & luy deſagrée en peu de iours, & comme il perdoit ſes appas en l'aymant, il le quitte pour en rechercher vn nouveau. Vn avare n'eſt iamais ſatisfait, il reſſemble à l'Enfer qui engloutit tout, les richeſſes qu'il amaſſe irritent ſa convoitiſe, & qui ſonderoit bien ſa penſée, verroit qu'il ſouhaitte la mort à tout les hommes pour devenir le Maiſtre de leurs Threſors. Il ſuffit d'eſtudier nos inclinations pour confirmer toutes ces veri-

habet cupiditas vitiũ maius, quã quod in gratia eſt. Senec. Ep. 73.

Divum Iulium plures amici confecerũt quã inimici, quorum non explevera spes inexplebiles. Senec. 3. de ira cap. 30.

tez, nous ne perdons iamais l'envie d'accroiſtre nos revenus, nous avons peine de croire que nous ſoyons aſſez riches, noſtre fortune nous déplaiſt quand nous la comparons avec celle de nos voiſins; ſouvent par vne humeur eſtrange nous appellons iniures, les faveurs qu'on nous a faites, & nous laiſſans ſurprendre au ſoupçon, nous nous croyons offenſez, quand les choſes qu'on nous donne ne correſpondent pas à noſtre attente. Cette Paſſion déreglée fut la cauſe de la mort du premier des Empereurs, ce vaillant Prince fut maſſacré pour n'avoir pû ſatisfaire aux ſouhaits de ſes partiſans l'orgueil & la convoitiſe de ſes amys luy furent plus fatales que la rage de ſes Ialoux, & il ſe vit percer les coſtes au milieu du Senat, par ceux qu'il avoit obligés, mais qu'il n'avoit pû aſſouvir Quoy qu'il vſât liberalement de ſa victoire, & qu'il ne s'en reſerve rien que le pouvoir d'en partager les depoüilles entre ſes Soldats, il n'a pû les rendre cõtens, puis qu'ils demandoient tous enſemble ce qu'vn particulier pouvoit ſouhaitter.

Si l'homme qui deſire eſt inſatiable, il n'eſt pas moins inconſtant; & quoy

qu'il appete tout, il ne laisse pas d'estre irresolu en ses dessеins. Il change de souhaits selon les obiets qu se presentent, il quitte vn Bien veritable pour en choisir vn apparent, & comme il est libre en sa volonté, il s'étend sur tout ce qu'il iuge luy estre vtile ou agreable. L'Esperance d'vn nouveau bien émeut ses puissances, & produisant des Desirs differens dans l'Appetit Raisonnable, l'enflamme d'autant plus qu'il trouve de difficultez pour l'obtenir. Le bien d'autruy luy paroist tousiours avec plus de charmes, que celuy qu'il possede, & il suffit de sçavoir qu'vne chose est hors de son pouvoir pour l'obliger à l'aimer. Car comme il est mal-heureux en son choix, & qu'il ne rencontre presque iamais vn bien absolu qui le contente ; il estime celuy qu'il n'a pas, il doute de la verité de celuy qu'il a acquis, & n'y estant attaché que legerement, il quitte aisément vn bien mediocre pour aspirer à vn meilleur. Nos Desirs ont tant de rapport avec les choses que nous souhaitons, qu'ils en suivent tous les mouvemens ils changent de condition quand elles changent de visage, ils diminuent

nihil habet ita magnificum quo mentes in se nostras trahat, præter hoc quod mirari illa consueuimus: non quia concupiscẽda sunt, laudantur,

leur violence quand elles perdent quelque choſe de leurs aduantages ; & par vn pouvoir contraire, ils augmentent leurs inquietudes, quand elles ſe font voir avec des nouvelles beautez. De là viẽt que nous ſommes preſque toûjours differens de nous-meſmes que nos dernieres reſolutions combattent nos premiers deſſeins, que nous ſouſpirons apres ce que nous avons mépriſé, que le repentir ſuccede à nos vœux, & que nous ſommes auſſi peu ſatisfaits dans les richeſſes que dans la pauvreté.

Mais quoy que les objets entretiennent nos Deſirs, qu'ils ſoyent les premieres cauſes qui les émeuvent, & qu'on puiſſe leur imputer leur déreglement & leur deſordre, ils ont pourtant beſoin de l'opinion pour ſe faire eſtimer des hommes, leurs charmes ne ſont pas aſſez puiſſans pour ſeduire noſtre Eſprit ſans ſon approbation ; & ils n'y feroient que des legeres impreſſions, ſi ce volage Conſeiller ne parloit en leur faveur. Tous ces biens que nous priſons tant, n'ont rien de recommandable que noſtre admiration, ils ne ſont magnifiques que parce que

nous les iugeons tels, les richeſſes & les grandeurs ne ſont en vogue que parce que le Peuple les revere ; & iamais les hommes ne deviendroient avares & orgueilleux, s'ils ne ſuivoient le bruit du Monde plutoſt que les inſtructions de la Nature. Nous ſommes injuſtes en la pluſpart de nos ſentimens, nous iugeons du merite des choſes ſur le rapport des autres, nous les recherchons parce qu'elles ſont eſtimées, & pour tout dire en peu de paroles, nous les loüons non pas pour les aimer, mais nous les aimons parce qu'elles ſont loüées. Auſſi les Stoïciens definiſſent le Deſir, vne ſaillie de l'Ame vers vn Bien eſloigné, à qui l'opinion a donné du prix, & qu'elle recherche contre les Loix de la Nature. Car quelque addreſſe qu'employe la Morale pour le regler, il eſt également aveugle & inſolent. La Vertu ne ſçauroit le flechir, il ſe mocque de toutes ſes Maximes, & il eſt tellement ennemy de la Raiſon, qu'il abandonne toûjours ſon party, pour prendre celuy de ſon contraire. L'Eſperance pour eſtre le ſecours des miſerables, ne laiſſe pas d'eſtre injuſte; elle quitte des Biens ſolides pour en

ſed conſpiciatur, quia laudata ſunt. Sen. Epi. 18.

chercher des periſſables, elle promet ce qu'elle ne peut pas donner ; & contre l'œconomie de la Nature, elle n'a rien de plus agreable que linquietude. La Hardieſſe, qui eſt vn deſir de combat, n'eſt pas plus raiſonnable ; elle entreprend des choſes au deſſus de ſes forces, elle attaque le mal ſans le connoître, & elle ſe iette ſouvent dans le precipice en voulant y engager ſon ennemy. La Colere eſt vne peſte dans la Nature, elle entretient le inimitiez entre les hommes, elle regarde la perſonne & non pas l'offenſe, & comme elle eſt auſſi farouche que ſuperbe, elle tourmente ſes hôtes avant que de les venger d'vn outrage qu'on leur a fait. Mais comme les deſordres que cauſent ces trois Paſſions dans l'homme, ſont trop grands pour eſtre enfermez en ce diſcours, ie leur reſerve les trois derniers de ce Traitté, apres avoir montré dans les deux ſuivans l'injuſtice du Deſir dans l'Ambition & l'Avarice.

DISCOVRS II.

Que le desir des Grandeurs & des Richesses engage les hommes dans la misere & le peché.

LA Souveraineté est si ancienne, & son establissement est si necessaire dans les Estats, qu'on ne peut l'en bannir sans r'appeller le Chaos dans la Nature ; C'est l'vnique soûtient des affaires humaines ; le lien qui vnit les parties de la Republique, & l'Esprit vital qui anime tous les membres qui la composent. Car comme l'homme est Amy de la Societé, & que la Societé ne peut subsister sans Paix, que la Paix suit l'vnion, que l'vnion est inseparable de l'ordre, & que l'ordre ne peut estre sans dependance, ny la dependance sans Authorité ; la Police à heureusement inventé le Rigime, elle a rendu le Peuple sujet à des Magistrats, elle a mis des Princes sur la teste des Nobles, & suivent l'instinct qui est commun à tous les hommes, elle nous a rendu la servitude necessaire, & l'obeyssance agreable. Isaac qu'on regarde dans l'Escriture comme le modelle des

Iure naturali regna edita D. de iust. & iur.

Politiques, ne penſe pas faire tort à Eſaü, quand il luy commande d'obeyr à ſon Cadet: cette preference ſelon les paroles de Philon, ne fut pas tant vne malediction qu'vn témoignage, de ſon amour, il ſatisfit à la iuſtice Divine, en ſatisfaiſant aux ſollicitations de ſa Femme, & ſçachant qu'vn homme qui vit dãs les Armes eſt travaillé de beaucoup de Paſſions, il iugea qu'il pouvoit deſtiner Iacob à ſa conduite, ſans faire tort à ſa progeniture. Ce fut de cette raiſon que la Republique Romaine defendit ſes vſurpations; qu'elle perſuada au monde que ſes cõqueſtes étoient iuſtes, puis que ſon empire eſtoit advantageux aux Peuples qu'elle ſurmontoit; & que leur enſeignant la Vertu par ſes Sages elle leur rendoit la Sujettion plus vtile que la Liberté. Que comme le Corps obeyſſoit à l'Eſprit, & que la Raiſon commandoit aux Paſſions, ils dirent que les foibles devoient ſe ſoûmettre aux plus puiſſans, les laſches aux courageux, & les moins parfaits aux plus accomplis.

Vt do. miti ſe me. lius habe. rent quã indo. miti ſe de. t - rius ha- bue- rant Au. guſt. 19. de civi. c.21

Ce foible raiſonnement a fait vne ſi puiſſante impreſſion ſur les Eſprits des Ambitieux qu'ils ont crû qu'ils pou-

voient legitimement aſpirer aux Grandeurs ; que le deſir des Honneurs n'eſtoit pas tant vne marque d'orgueil, que de generoſité, & que la choſe la plus parfaite dans le Monde, pouvoit eſtre recherchée ſans ſcrupule. Ils dirent avec beaucoup de raiſõs, que l'homme eſtoit né pour commander, que la Nature luy avoit donné de l'addreſſe à ce propos: & que comme elle avoit accordé la force aux beſtes farouches pour attaquer & pour ſe deffendre ; la ruſe aux fauves pour éuiter les ſurpriſes des Chaſſeurs, & la legereté aux timides pour fuir leurs ennemis ; elle avoit renfermé dans l'homme vn Eſprit genereux porté au Commandement, qui cherchoit de paroître dãs les Dignitez, & qui eſtimoit toutes choſes au deſſous de luy, ſinon le Gouvernement & l'Empire : enfin que la Paſſion qu'il avoit pour les Grandeurs luy eſtoit naturelle, que la Souveraineté eſtoit receuë de tous les Peuples que le Fils de Dieu l'avoit propoſé à ſes Diſciples, quand il leur promit de les élever ſur des Thrônes, pour y iuger les Tributs d'Iſraël.

Mais quelques apparentes raiſons, qu'apportent les Hiſtoriens & les Ora-

ils vont, ils redoutent la veuë de leurs Amis auſſi bien que celle de leurs Adverſaires, tous ceux qui les approchent leur donnent de l'ombrage; & par vne jalouſie qui fait voir leurs miſeres, ils apprehendent ſouvent la Valeur ou les Gentilleſſes de leur Succeſſeurs. Il leur eſt advis que ceux qui doivent vn iour prendre leur place, travaillent à leur ruine; & comme ils connoiſſent que la nouveauté eſt agreable au Peuple, ils craignent que leurs Enfans ne devie nent leurs Souverains. En effet la Bo nté n'eſt pas l'objet de l'Amour de tous les hommes; s'il y en a qui la reverent en la perſonne de leurs Princes, il y en a qui s'en laſſent, ou qui la mépriſent: quelque integrité qu'apportent les Roys ſur le Troſne ils ſont aſſez coupables quand ils regnent longtemps; c'eſt aſſez de ſçavoir qu'ils ont des Succeſſeurs pour devenir odieux à leurs Sujets. Le Vulgaire eſt ſi bizarre en ſes penſeés, que ſes plus reſoluës ne durent que des momens; il hayt vn Bien qu'il poſſede, il le deſire quand il eſt à venir, & il n'en fait iamais de veritable eſtime que lors qu'il eſt paſſé: Quel contentement pour recevoir vn

Fato quã iuſtus quiſquã fuit, vt nõ charior popu. lo ſucceſſor foret. Petr. de remed. v. triuſ. que foret

travaux il falloit ſouffrir pour l'acquerir, & combien de ſoins il falloit apporter pour la conſerver; puis qu'il avoit ſouvent eſté contraint de prendre les Armes pour domter ſes Sujets, donner des combats pour ſupplanter ſes Competiteurs, & mettre des troupes en campagne pour ſe garantir des ſurpriſes meſme de ſes Amis. Combien de fois s'eſt-il veu forcé d'abandonner ſes frontieres, de paſſer en Sicile d'avancer dans l'Egypte & de mener en Aſie des Armées toutes dégouttantes encore du ſang Romain, pour ranger des factieux à leur devoir? Lors meſme qu'il eſt empeſché de pacifier les Alpes qu il reduit les Rebelles ſous ſon obeïſſance, qu'il fait des Eſclaves de tous ſes Ennemis, & qu'il medite des nouvelles conqueſtes au de-là le Rhein & de l'Euphrate, on conſpiroit contre ſa perſonne, on aiguiſoit les épées dans la Ville d'Anube pour l'aſſaſſiner, & celuy qui venoit de triompher de tous les Rebelles de ſon Eſtat, ſe voyoit condamné à la mort par vne Bande de Seditieux. A peine eſtoit-il eſchappé de ces embuſches, que ſa Fille accompagnée d'vn nombre de ieunes hom-

mes, qu'elle auoit gagnés par ſes proſtitutions, renouvelloit ſa crainte, & par des alarmes preſque continuelles le menaçoit de mort au milieu de ſes Gardes qui l'environnoient. C'eſt pourquoy ennuyé des Grandeurs d'vn Empire, & laſſé d'vne Charge qui l'expoſoit à tant de dangers; il ſouhaittoit le repos, il charmoit ſes maux de cette attente. il conjuroit le Senat de le décharger de ce fardeau; & par vne impuiſſance qui eſt attachée à la condition des Souverains, il exigeoit d'autruy, ce qu'il pouvoit accorder à tous les Eſclaves de Rome. Il fuyoit la Cour comme l'Ennemie de l'innocence, & cherchoit la Solitude comme le Sejour du repos, & la retraite de la Vertu. Il ſçavoit bien qu'on ne pouvoit regner ſans eſtre mal-heureux ou criminel que la haine du Peuple ou l'indignation de Dieu eſtoient les partages ordinaires des Roys, & que comme ils ne pouuoient commander avec iuſtice ſans déplaire aux Hommes, ils ne pouvoient gouverner injuſtement ſans attirer la Colere de Dieu.

Funes ceciderũt mihi in præclaris. Pſal 15.

De quelque puiſſance qu'on flatte les

Monarques, ils ne ſont iamais abſolus dans leurs Provinces le Droit Civil les oblige auſſi bien que leurs Sujets; & s'il leur eſt permis d'eſtablir des Loix, il ne leur eſt pas permis de les violer. Leur Liberté n'eſt qu'vne illuſtre Eſclavage; ils ne peuvent que la moitié de ce qu'ils deſirent, bien qu'ils pretendent que leur pouvoir ſoit égal à leur volonté, ils ne peuvent preſque rien, parce qu'ils peuvent tout: & vn Orateur diſoit de tres-bonne grace à Trajan, que ſi c'eſtoit vne marque d'vne haute felicité en ſa perſonne, de pouvoir faire ce qu'il deſiroit; c'eſtoit vn acte de Grandeur, de ne faire qu'autant qu'il devoit. La Puiſſance ne détruit pas la Iuſtice, & vn Prince ſe rend incapable de iuger ſes Sujets, dés qu'ils decrédite ſes ordonnances par ſes actiõs.

Quod quiſque iuris in alterũ ſtatuerit, ipſe eodẽ iure vtatur.

Bien qu'il ſoit aiſé de conclurre de tous ces diſcours, que la Grandeur eſt ſervile, & que la puiſſance qui l'accompaigne eſt auſſi foible que dangereuſe; on ne voit pourtant preſque point d'homme, qui ne la recherchent, & qui ne ſe ſoucient gueres de devenir criminels ou miſerables, pourveu qu'ils puiſſent paroiſtre glorieux. Les Siecles paſſez on en a veu de ſi deſnaturez

qu'ils ont violé toutes les Loix pour gouverner ; qui ſont montés ſur le Thrône par le meurtre : qui n'ont pas craint de commettre vn Homicide pour acquerir vn Royaume, & qui ont tenu pour Maxime que s'il eſtoit loiſible de violer le Droit, il le falloit faire en matiere d'Eſtat, & pour commander. Les Poëtes, qui parmy les Fables décrivent ſi naifvement les inclinations des hommes, ont bien remarqué qu'il falloit qu'vn Ambitieux fût inſolent, puis qu'il n'épargnoit pas le ſang de ſes plus proches, qu'vn Eſtat luy étoit plus cher que ſes Dieux & ſes Enfans, & qu'il ſacrifioit ſouvent les vns & les autres aux flammes pour l'obtenir. Polinice dans le Tragique étoit de cette humeur ; bien que ſa Mere l'aſſeura qu'il ne pouvoit aſpirer au maniment des affaires ſans renoncer à ſa liberté, qu'vn Royaume eſtoit vne laborieuſe Servitude, que le Sceptre n'eſtoit pas tant vne faveur du Ciel qu'vne preuve de ſa colere ? & qu'il ſuffiroit qu'il ſceut que Cadmus & ſes heritiers euſſent eſté mal-heureux, pour l'obliger à perdre le deſir de regner : il luy répondit qu'il eſtoit reſolu de commander, que les

desastres de ses Ancestres ne l'estonnoient pas, que la mort estoit aisée à supporter à vn homme qui la mesprise, qu'il ne se mettoit pas en peine de qu'elle mort il devoit perir, pourveu que ce fut le Sceptre dans la main, & le Diademe sur la teste.

Vn Theologien rencontre assez heureusement, quand il dit, que l'Ambition estoit le Singe de la Charité, que la plus insolente des Passions imitoit la plus parfaite des Vertus; & que pour avoir des motifs differens, elle ne laissoit pas de la suivre en ses façons d'agir. La Charité dit ce grand Docteur, est patiente, & elle endure genereusement les iniures qu'on luy a faites, pour les choses eternelles & l'Ambition souffre tous les affrons, pour les biens de la Terre. La Charité est misericordieuse, & elle distribuë liberalement les Richesses qu'elle possede, l'Ambition les mesprise, & ne fait cas que de celles qu'elle attend. La charité souffre la douleur & la mort, pour la defense de la Verité, & l'ambition ne refuse pas le combat, pour l'establissement de sa gloire. L'vne & l'autre croit tout & espere tout: & parmy tous leurs rap-

ports on ne remarque que cette difference, que l'vne combat pour le Bien, & l'autre pour le mal, que l'vne fait ſes Amans Diſciples de Ieſus-Chriſt, & l'autre ſes martyrs eſclaues du demon. En effet qui croira qu'vn homme qui fait la guerre à ſes Voiſins, qui franchit les frontieres de ſes Alliez, qui briſe les limites ſacrées de la nature, qui viole les alliances que cette ſage Mere a mis entre les Eſtats, pour arriver au but de ſes pretentions ne ſoit poſſedé par vn Eſprit malin? Qui penſera qu'vn Prince qui n'eſt iamais ſatisfait de ſa fortune, qui bannit la Paix de toutes ſes Terres, qui ne preſcrit point de bornes à ſes deſirs, qui n'eſtime iniuſte que ce qu'il ne peut ravir, ne ſoit vn Eſclave du Demon, & vn Martyr de la Vanité? Qui iugera qu'vn homme qui traverſe les Mers, qui court toutes les parties du Monde, qui expoſe ſa vie dans les dangers pour gagner vn poinct de Terre, ſoit en bon ſens, & ne ſoit auſſi bien l'Ennemy de ſoy-meſme que le Tyran des Peuples qu'il a vaincus? L'Orgueil n'a rien de iuſte que ſes propres miſeres, & ſans inventer des ſupplices pour la punir, il ſuffit de l'aban-

donner à elle-méme pour la rendre malheureuſe. Car quoy que toutes les Paſſions s'efforcent de la chaſtier, que l'Eſperance la ſeduiſe, que la Crainte la bourrelle, que la Douleur la deſchire, & que la Colere la iette dans le combat; elle ne peut obtenir ce qu'elle deſire des vaincus. Si elle les fait ſes Eſclaves, elle ne ſçauroit les faire ſes Amans, & de quelque artifice qu'elle ſe ſerve, elle ne peut obliger ces hommes libres à luy dõner leurs amours ou leurs veneratiõs.

Les deſirs des richeſſes pour étre plus commũs parmy les hommes que celuy des honneurs, n'eſt pas plus raiſonnable : Car ſi celuy-là eſt precipité, celuy-cy eſt impatient : ſi l'Ambition rend les hommes inſolãs, l'Avarice les rend ſordides ; ſi l'orgueil fait des impies, la Convoitiſe fait des idolatres, & il n'eſt pas bien aiſé de reſoudre dãs la Morale de Seneque, ſi nous devenõs plus criminels, lors que nous pretendons de nous élever au deſſus de nos égaux, que lors que nous faiſons vn Dieu d'vn metail que nous devrions loger ſous nos pieds.

Il eſt vray que cette Paſſion nous eſt en quelque façon naturelle, que nos

Admiratione nobis parẽtes auri argẽtique fecerunt: & tenebris infusa cupiditas altius sedit crevitq; nobiscum. Sen. Ep. 18.

Parens nous en ont appris l'vſage dés noſtre jeuneſſe, & que nous recommandant l'or & l'argent, ils nous en ayent laiſſé le deſir en heritage. Car quoy que le peuple n'ait preſque iamais vn meſme ſentiment, que la nouveauté le raviſſe, & qu'il change d'opinions autant de fois qu'il change d'objets; il eſt conſtant en ce poinct que l'or luy eſt profitable, qu'il l'aſſiſte en ſes neceſſitez, qu'il luy ouvre la porte aux Charges publiques, & qu'il releve ſa fortune par des alliances glorieuſes. Les particuliers qui ſe conduiſent par l'exemple public le regardent avec reſpect, ils le ſouhaittent à leurs Enfans; & comme ſi le Ciel ne couvroit rien de plus precieux que luy, ils en font des preſens & des offrandes à leurs Dieux. Enfin la poſſeſſion des biens eſt ſi advantageuſe, & la diſette eſt accompagnée de tant de miſeres, qu'elle eſt devenuë le mépris de tous les hommes: les pauvres la haïſſent auſſi bien que les riches, & ſans chercher de notables defauts dans vne perſonne, c'eſt aſſez de ſçavoir qu'elle eſt maltraitée de la fortune, pour eſtre odieuſe à ceux qui la frequentent.

Bien que ces raiſons ſoient receuës de toutes les nations de la Terre, elles ne ſont pas pour cela plus veritables ; & rien ne les fait tant ſoupçonner de tromperie, que le nombre de leurs approbateurs. Car comme le Peuple eſt également aveugle & intereſſé en ſes iugemens, il loüe les richeſſes comme l'vnique ornement de la vie, & il luy eſt advis que le Ciel ne peut mieux luy témoigner ſon amour, qu'en luy accordant des Threſors. Mais certes il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui les recherchent avec tant d'empreſſement, conſultaſſent avec les Riches ; & qu'ils s'inſinuaſſent en la compagnie de ces glorieux miſerables, pour apprendre d'eux l'inquietude & la douleur qui accompagnent leur poſſeſſion. Sans doute ils changeroient bien toſt de deſirs, & ie ne ſçay s'ils ne feroient point des vœux pour empeſcher qu'il n'arrivaſt rien de tout ce qu'ils avoient ſi ardamment ſouhaité. Tous ces biens qu'ils admirent tant n'ont qu'vne apparéte bonté, le plaiſir qu'ils promettent eſt plus fautif que ſpecieux ; s'ils leurs promettent de la gloire, ils leur cauſent des tourmens, & ils reſſemblent à ces Be-

ſtes farouches, qu'on ne peut prendre ny garder ſans danger. Auſſi quand ils reviennent à eux meſmes, & qu'ils conſiderent l'eſtat deplorable de leur condition, ils ne peuvent s'empeſcher de tirer des larmes de leurs yeux, ils ſe plaignent que leur amour faſſe leur ſupplice qu'ils trouvent plus de difficultez à conſerver leur Treſors qu'à acquerir, & qu'ils ſoient devenus miſerables pour avoir obtenu ce qu'ils avoientnt demandé. Mais ce qui accroiſt dauãtage leurs tourmens? ils n'oſent confeſſer leurs miſeres ils cachent ce qu'ils ne peuvent découvrir ſans honte ou ſans danger: & ſoit que le regret d'avoir acquis du bien iniuſtement ou que la peine qu'ils reſſentent en le poſſedant, les tyranniſe; ils palliſſent à la veuë des iugemens de Dieu, ils tremblent quand ils ſe repreſentent, vn Demon qui les menace, vn Ange qui les accuſe, des Amys qui les deteſtent, & vn Iuge rigoureux qui les condamne.

C'eſt donc ſans raiſon Avares que vous tirez tant de vanité de vos richeſſes, puis qu'elles vous cauſent tant de tourmens, & que vous vous en promettez l'execution de tous vos deſ-

ſeins, puis que vous ne pouvez en ioüir ſans de venir leurs eſclaves. Vous ſeriez à vous meſmes, ſi elles ne vous apprenoit; vous vſeriez de vos advantages ſi elle n'eſtoit en voſtre puiſſance, & pour tout dire en peu de paroles, vous ſeriez libres, ſi vous n'eſtiez opulens. Apprenez des travaux que vous ſouffrez, que vous eſtes mal-heureux, que vous ſervez à voſtre convoitiſe, au lieu de luy commander & que vous eſtes, comme parle l'Eſcriture, des hommes qui ſçavez ſouhaiter des biens mais non pas en ioüir :

DISCOVRS V.

Que la Hardieſſe eſt inutile aux Sages, pour attaquer ou ſe defendre contre le mal.

LEs Orateurs ne paroiſſent iamais plus pompeux que lors qu'ils deſcrivent la vie des Conquerans, qu'ils donnent de la renõmée à leur valeur, qu'ils admirent leur conduite, qu'ils les font voir aux priſes avec leurs Ennemis, & qu'ils les font triompher de la Fortune, & de la Mort. Il ſemble qu'ils ſe ſurmontent eux-meſmes tou-

tes les fois qu'ils racontent leurs combats & leurs victoires ; qu'ils ayent envie de faire leur propre Panegyrique, en faisant celuy de ses Soldats victorieux. Car quelques advantages qu'ils treuvent en leurs personnes, rien ne les émeut tant que leur courage, ils quittent toutes leurs autres qualitez pour faire valoir celle-cy : & s'ils se trouvent quelquefois obligez de les loüer c'est avec tant de froideur, qu'il est aisé de conjecturer qu'ils n'en font estime, que parce qu'ils apprehendent qu'on ne leur reproche de les avoir ignoré. S'ils parlent de leur iustice, c'est avec des termes si commũs, qu'on peut douter s'ils en ont iamais connu le merite, leur clemence leur semble tousiours mélée de lâcheté & d'inconsideration, & quoy que la science soit bien le plus bel ornement des Monarques, ils ne laissent pas de faire passer parmy eux pour l'exercice des poltrõs & l'entretient des faineans. Il faut estre vaillant pour devenir le sujet de leurs eloges, il faut avoir commis des meurtres pour meriter leur estime, & il faut avoir aussi peu espargné sa vie que celle de ses adversaires, pour estre honoré dans leurs Escrits.

Comme la hardieſſe produit tous ces effets elle tire des loüanges de tous les hommes: les Hiſtoriens en parlent avec veneration, les Philoſophes l'inſpirant à leurs Diſciples, & les Poëtes s'intereſſent tellement dans ſa gloire, qu'ils aſſurent que ſi les Rois doivent l'heureux ſuccez de leurs Armées à la Fortune, ils ſont redevables du commencement de leurs victoires à l'audace de leurs Capitaines. Enfin ils diſent que nous ſommes languiſſans ſans ſon ſecours, que toutes nos actions empruntent leur éclat de ſon ardeur, & qu'vn homme ne devoit eſtre eſtimé qu'auſſi longtemps qu'il eſtoit hardy & courageux.

L'Eſprit de l'homme eſt ſi corrompu & l'opinion du Peuple l'a tellement depravé, qu'il ne mépriſe que les actions pompeuſes : il ne trouve rien d'agreable que ce qui eſt hors des regles communes, les Vertus ſombres ne le touchent pas, & par vn caprice qui fait voir ſa foibleſſe, il ne conſidere pas tant la conduite d'vn General d'Armée que la defaite de ſes Ennemis. Il parle d'vn Victorieux avec admiration, il remplit les livres de ſes loüanges : & comme ſi la gloire d'vn Capitaine conſiſtoit à

ſiſtoit à donner des batailles, défaire des Armées, ruïner des Villes, & deſoler des Provinces, il employe tout ſon induſtrie à compoſer ſon Panegyrique.

Mais certes il ne découvre iamais davantage ſon aveuglement qu'en ce ſujet, l'iniuſtice de ſa cauſe des-honore ſon iugement; & ſans examiner ſes intentions ou ſes motifs, il ſuffit de ſçavoir que tous ces exercices conſpirent à la ruïne de nos ſemblables pour les condanner. La hardieſſe qui les invente ou qui les produit, n'eſt pas aſſez iuſte pour les authoriſer, & celle qu'on regarde comme le principe des nobles actions eſt trop funeſte au genre humain pour eſtre ſuivie ſans danger. Car qu'a-t'elle iamais fait dans le Monde, qui n'ait tourné ou au deshonneur du Vainqueur, ou au deſavantage du Vaincu? l'a-t'on iamais veuë moderée dans le combat, ou modeſte dans la victoire? a-t'elle iamais eſpargné les innocens en attaquant les coupables? tous les Royaumes ne ſe plaignent-ils pas de ſon iniuſtice? & auroit-on iamais veu des revoltes; & des trahiſons, des meurtres & des parricides, ſi la hardieſſe ne les euſt ſugge-

rez aux laſches & aux timides ? Le Vice ſeroit encore aujourd'huy caché dans les tenebres, ſi cette Paſſion ne luy avoit appris à ſe produire aux yeux des hommes ; le ſcandale ſeroit banny des compagnies, ſi on y voyoit des impudiques, l'on n'y verroit point d'actions indecentes, la vengeance y ſeroit auſſi peu connuë que l'homicide ; & on pourroit douter avec raiſon ſi le peché auoit iamais parvenu public, ſi la hardieſſe ne luy en eût facilité le chemin.

Tous ces crimes que nous liſons dans les Hiſtoires, & que nous deteſtons encore en noſtre Siecle n'ont pas eu d'autre ſource que cette Paſſion: tous les Philoſophes la leur donnent pour Mere, ils luy attribuent toute leur malice, & bien qu'ils connoiſſent que l'homme eſt aſſez dereglé, pour concevoir des mauvais deſſeins; ils s'aſſurent qu'ils n'auroient pas aſſez de reſolution pour les executer, ſans eſtre prevenu de ſes mouvemens. Si nous croyons à vn Orateur, c'eſt elle qui met la diviſion entre les Eſtats, qui inſpire la Tyrannie aux ambitieux, qui ſuggere le violement aux impudiques qui perſuade de la rapine aux ava-

res, qui desole les Royaumes, & qui hazardant les Armées entieres, fait perdre les Empires aux Souverains, & la liberté aux Sujets.

Car qui pourroit croire que Iules Cesar eût iamais attaqué la Republique Romaine, s'il n'euſt eſté auſſi hardy qu'orgueilleux ? qui penſeroit qu'Alexandre eût aſpiré à la Souveraineté de l'Vnivers, s'il n'y euſt eſté auſſi bien pouſſé par ſon courage, que par ſon ambition ? l'vn & l'autre eſt coupable devant les hommes, pour avoir trop entrepris, & l'on ne les regarde que comme des monſtres dans les Hiſtoires, parce qu'ils ſe ſont laiſſez emporter aux mouvemens d'vne Paſſion, qui renverſe toutes les Loix de la Nature. Auſſi ſont-ils devenus la terreur de tous les mortels, toutes les Nations eſtrangeres les ont redoutez, l'arrivée de leur armée a fait ſouvent fuïr celles de leurs Ennemis, leurs progrez ont tenu toute la Terre en ſilence, leur Soldats les ont craint auſſi bien que leur adverſaires, & Seneque a douté ſi leur valeur a eſté plus fatale à leurs Ennemis qu'à leurs Partiſans, L'vn a iuré la ruyne de ſes Voiſins, l'autre la perte

de ſa Patrie; l'vn a fait gemir la grace, & l'autre a porté l'horreur dans la ville de Rome, l'vn s'eſt aſſuietty des Souverains, & l'autre a entrepris ſur les droits de la plus ſourcilleuſe Republique du Mõde. Mais tous ces deſordres ne recõnoiſſent point d'autre principe que la Hardieſſe, ſi la grãdeur en fut l'occaſiõ, l'Audace en fut la principale cauſe, & l ambitiõ d'Alexandre & de Ceſar ſeroit demeurée incõnuë ou impuiſſãte, ſi elle n'euſt eſté aſſiſtée de cette complice.

Mais de peur qu'on ne me reproche d'eſtre partial en ce ſujet, & qu'on ne me blaſme de condamner vne Paſſion qui a receu tant de loüanges dans les Ouvrages des Philoſophes, ie veux avec eux, qu'elle eſt quelquefois genereuſe en ſes entrepriſes, qu'elle attaque la Mort ſans effroy, qu'elle eſt l'vnique de nos Paſſions qui conſidere le Mal avec aſſurance, & qui entreprend de le combattre, & de le vaincre. Car la Crainte pour eſtre prudente n'eſt pas courageuſe; elle ne regarde pas tant le Mal pour aller au devant que pour l'éviter, elle tire ſon aſſurance de ſon ſtonnement, & ſi elle conſulte quelques fois la Raiſon, c'eſt plûtoſt pour

en prevenir la venuë que pour l'attédre. La Colere eſt touſiours intereſſée, elle ne conſidere pas tant l'affront que le chaſtiment; & l'eſperance qu'elle a d'en tirer raiſon, addoucit ſa douleur, & luy donne du contentement. Mais la Hardieſſe recherche le Mal tout pur, elle luy declare la guerre par tout où elle le rencontre ; & ſans prendre garde aux dangers qui l'environnent, elle ſe iuge aſſez honnorée quand on luy permet de l'aborder & de le combattre.

Bien que ce diſcours ſoit veritable, & qu'on ne puiſſe pas bien le rejetter, ſans ignorer les advantages que remporte cette paſſion ſur ſes autres Compagnes ; il ne prouve pourtant rien dans la Doctrine des Stoïques, & il eſt aiſé de montrer en leur opinion, que ſes entrepriſes ſont auſſi inutiles au Sage, que ſes attaques & ſes combats. Car comme ils ne reconnoiſſent point de mal que le Vice, & que celuy que le Peuple redoute paſſe aupres d'eux pour vne choſe indifferente ; ils n'ont pas beſoin d'autre ſecours pour le ſurmonter que la Raiſon ; cét Ennemy eſt toûjours en leur puiſſance, la Volonté qui le forme peut l'eſtouffer ; & tout

ainſi qu'il ſuffit qu'vn hõme vueille le Bié pour être innocẽt, il ſuffit qu'il vueille le Mal pour eſtre criminel ou vicieux.

Ce n'eſt donc pas ſans raiſon ſi ie bannis la Hardieſſe de mon Sage, puis qu'elle eſt ſi inſolante, & ſi ie ne ſouffre pas qu'il s'en ſerve aux occaſions, puis qu'elle eſt ſi iniuſte; & ſi ie la iuge inutile à ſa conduite, puis qu'il ne connoiſt pas d'autres Ennemis à combattre, que luy-meſme, ny d'autres Monſtres à attaquer que le Vice. Il faut que le vray Philoſophe ſoit courageux, mais qu'il ne ſoit ny hardy ny timide, qu'il ſuccombe auſſi peu à la Paſſion qu'à la fortune, qu'il iuge des choſes ſelon la Raiſon, & qu'il ne craigne pas le peril comme lâche, ny qu'il ne le recherche pas comme temeraire.

Tem. perat. ſit ſapiẽs & ad res fortiùs eg. nadas non iram ſed vim ad- hibeat. Sen. 2. de ira cap. 17.

DISCOVRS IV.

Que l'Eſperance eſt ingrate, timide, & incertaine.

IL n'y a rien dans le Monde de plus caché ny de plus evident que le Temps, c'eſt la Labirinthe des Sçavans : les Aſtrologues qui tirent, des mouvemens des Aſtres qu'ils contem-

plent, la connoiſſance de ſa durée, travaillent encore auiour'dhuy à l'exprimer ; & ſi on voit des Philoſophes dans noſtre ſiecle qui agréent touchant ſon eſtre, il ne s'en trouve preſque point qui accordent touchant ſa nature. Bien qu'ils conviennent en ce point, qu'il eſt la meſure de toutes les choſes humaines, qu'il eſt la regle du repos auſſi bien que l'action, & que le Soleil & la Lune ſoiét creés de Dieu pour diſtinguer les Iours, les Années & les Siecles : neantmoins ils different en décrivant ſes proprietez ou definiſſant ſon eſſence ; & ils le conſiderent avec des formalitez ſi eſloignées les vnes des autres, qu'on peut douter s'il a quelque choſe de reel, hors de l'eſprit de ceux qui le conçoivent. Le plus ſubtil des Theologiens le confond ingenieuſement avec le mouvemét qu'il meſure ; il aſſeure qu'on ne voit rien en l'vn qu'on ne remarque en l'autre, que l'Imagination ou l'Eſprit cauſe toute leur diverſité ; & que ſi les Phyſiciens leur donnent des noms differens, ils ne laiſſent pas d'eſtre vne meſme choſe. De là vient que ſes Diſciples le reiettent des Predicamens d'Ariſtote, qu'ils

Firmiter existimo tempus non dicere aliã rem abſolutã vltra motum, ſicut qualitas dicit aliã remà quãtitate, ſed eandem rem ſimpliciter. Scotus

le regardent comme vn extenſion baſtarde, qu'ils le banniſſent du nombre des choſes qui ſubſiſtent dans la Nature: & qu'ils le rendent tellement dependant du Corps, qui ſe meut ou qui ſe repoſe, qu'ils confeſſent qu'il n'a point d'eſtenduë quand il en eſt ſeparé. q. 18. de rerũ Princip.

Quelques-vns ne ſçauroient s'imaginer qu'il ait des veritables parties, puis que celles qui le compoſent ne ſe ſouffrent pas; que le paſsé n'eſt plus, qu'il ceſſe d'eſtre dans la Nature quand le presẽt luy ſuccede; qu'il faut employer la memoire pour le reſſuſciter, & qu'apres luy avoir fait vſer de tous ſes artifices, elle ne nous peut entretenir que d'vn temps imaginaire. Ils ne peuvent non plus concevoir, que le preſent puiſſe le compoſer; puis qu'il n'eſt qu'vn poinct indiviſible, vn inſtant qui ſepare le preterit d'avec le futur, & vn moment qui nous eſchappe toutes les fois que nous croyons le tenir. Car il coule ſi viſtement que rien ne ſçauroit le retarder, le repos meſme du Soleil ne ſçauroit s'arreſter, il marche quand tous les Aſtres demeurent, & comme s'il eſtoit funeſte à ſoy-meſme, il ne s'accroiſt que par ſa perte, & il

ne s'aggrandit que par ſa diminution. Mais ils doutét avec bien plus de raiſon ſi le futur pourroit faire vne de ſes differences, puis qu'il eſt encore à venir, que ſes premiers mouvemens nous ſont cachez, que ſont arrivée eſt incertaine, & qu'il n'eſt, à bien parler, qu'vne Idée dans l'eſprit de Dieu qui l'ordonne.

Cependant l'Eſperance qu'on iuge ſi neceſſaire pour executer nos deſſeins ne regarde que cette derniere partie du Temps: elle ne nous entretient que des Biens qui ſont reſervez à ſa venuë: elle conſidere les choſes futures & non pas celles qui ſont écoulées, & par vne ingratitude qui découvre ſon injuſtice, elle mépriſe celles qu'elle a obtenuë, & ne ſonge qu'aux Biens qu'elle ſe promet de recevoir. Elle s'éloigne du paſſé, & ne penſe qu'à l'advenir; & aſpirant à tout ce qu'elle n'a pas, elle ſe met peu en peine de paſſer pour ingrate pourveu qu'elle puiſſe meriter le nom de prevoyante. En effet, quelque bonne mine que faſſe vn Ambitieux à ſes Bien-facteurs, & quelques ſoûmiſſions qu'il leur rende pour les aſſurer de ſes reconnoiſſances; il ne regarde pas tant ce qu'il en a receu que ce

qu'il en attend, il paſſe legerement ſur les charges qu'il s'eſt acquis ; & il ne ſe reſerve qu'à celles qu'il recherche, & ſuivent les mouvemens de la Paſſion qui le travaille, il oublie toutes les Grandeurs qui luy donnent des Compagnons, pour ne ſonger qu'à celles qui peuvent l'égaler aux Monarques & aux Souverains. Comme l'impudicité eſt pareſſeuſe, & que la ſervitude qui l'accompagne, luy oſte le pouvoir de rien produire de genereux ; elle perd aiſément la memoire des plaiſirs qu'elle a gouſtés, la nouveauté qui la charme luy en fait oublier la iouïſſance, elle eſtime perdus ceux qui ſont écoulez : & bien que la Volupté preſente puiſſe eſtre interrompuë par les accidens, que celle qui eſt à venir ſoit auſſi cachée qu'incertaine, & qu'il n'y en ait point de plus aſſurée que celle que l'on ne nous peut plus ravir ; elle la fait mépriſer aux impudiques, pour le repaiſtre de nouveaux contentemens qu'elle leur fait eſperer. Le deſir des Richeſſes qui naiſt auſſi ſouvent de noſtre indigence que de noſtre foibleſſe, a toutes ſes viſées dans l'advenir : il conſidere le futur, & ne reflechit pas

ſur le paſſé ; il conte les Threſors qu'il attend & non pas ceux qu'il a acquis il prend tout & ne rend rien ; & ſans chercher beaucoup de raiſons pour le condamner, il ſuffit d'apprendre qu'il eſt inſatiable, pour iuger qu'il eſt iniuſte & méconnoiſſant. L'Eſperance, qui eſt l'Ame de toutes ces Paſſions, leur inſpire cette odieuſe qualité : elle leur apprend l'ingratitude, en leur apprenant à faire des cours dans l'avenir ; ſon oubly cauſe ſa honte, & comme on accuſe vn homme d'ingratitude qui denie vn bienfait qu'il a receu, qui le diſſimule de peur de le rendre ou qui ne le rend que lors qu'il y eſt forcé ; on eſtime avec plus de droit méconnoiſſant celuy qui l'a oublié, & qui a laiſſé échaper de ſa memoire vne Grace, dont il devroit conſerver le ſouvenir iuſques à la mort. Mais ſi l'Eſperance eſt aſſez odieuſe, puis qu'elle eſt ingratte, & ſi ſes promeſſes nous devoient eſtre ſuſpectes, puis qu'elle manque de fidelité à ſes Amis, & de reconnoiſſance envers ſes Bien-facteurs, l'inquietude qui l'accompaigne ne la rend pas moins mépriſable, & il ne faut qu'apprendre de Seneque, qu'elle eſt

Spes metũ ſequitur nec mirror iſta ſic ſere, vtrumque pendentis animi eſſe vtrũque.

l'Ennemie de noſtre repos pour nous obliger à en condamner tous les employs. Car ſelon les paroles de cét eloquent Philoſophe, la Crainte ſuit l'Eſperance : ces deux Paſſions pour eſtre contraires, ne s'abandonnent que rarement, il faut eſtre tombé dans le deſeſpoir pour ceſſer d'apprehender,& comme il arrive ſouvent qu'vne qualité perit par la ruïne de celle qui luy eſt oppoſée, la crainte ne nous quitte iamais que lors que nous ceſſons d'eſperer. De là vient que les criminels qu'on conduit au ſupplice, ſont ſans apprehenſion,qu'ils regardent la Mort ſans effroy, qu'ils ſont plus aſſurez ſur l Echafaut que devant le Iuge, & qu'ils n'ont pas d'averſion pour le Trepas, puis qu'ils n'ont plus d'aſſurance pour la vie. Cette verité eſt ſi conſtante, qu'vn Stoïcien a crû qu'il n'y avoit rien de plus inſupportable que d'eſtre long-temps en ſuſpens, que nous ſouffririons plus aiſément qu'on enlevaſt nos Eſperances qu'on ne les prolongeaſt, qu'vn long deſir eſtoit vn long tourment, & que ſi au iugement d'vn Sage, la perte d'vn Bien nous eſtoit quelques fois advantageuſe,ſon attente

fatu. vi ex. pectatione ſolli. cit. Seneca. Epiſ.

nous causoit toûjours de la crainte & de la douleur.

Mais certes on ne doit pas fort s'estonner, si celuy qui espere apprehende, puis que les Biens qu'il attend sont douteux, que la Passion qui le conduit est fautive en ses promesses; qu'elle deçoit presque tousiours ceux qui s'appuyent sur sa parole; & qu'elle les flatte souvent de la iouïssance des plaisirs qui n'ont rien plus qu'vne apparente verité. Comme l'homme ne fait pas l'advenir, on ne peut pas attendre qu'il en puisse disposer; & quelque connoissance qu'il ait acquis dans le gouvernement des Estats, ou l'œconomie des Familles, il ne sçauroit répondre des evenemens des affaires: cette partie du temps luy est aussi cachée qu'incertaine, & il faut estre entré dans le Conseil de Dieu pour en donner des adventures assurées. Car qui est assez esclairé, pour promettre aux Laboureurs que ses Campagnes seront fertiles aprés quelque temps, que l'année suivante luy sera plus avantageuse que celle qui l'a precedée, & qu'apres vne sterilité de ses Terres, il trouvera dans vne abondante recorte, la recompense de ses tra-

Quis enim polliceatur serenti re. uentum, nauiganti portum militanti victoriã,

vaux? Qui pourra asseurer les Matelots qu'ils auront en leur voyage la Mer tranquille, le Vent favorable & la Navigation heureuse ? Qui peut garantir les Soldats du bon succez de leurs Armes & les assurer de la deroute de leur Ennemis ? Qui pourra promettre à vn homme que le Mariage qui meditesera heureux, que la Femme qu'il recherche luy sera fidele, que les Enfans qu'elle luy donnera luy seront obeïssans, & que ceux-cy l'honnoreront comme leur Mere, & que celle-là l'aimera comme son Mary, Nous raisonnons selon les apparences, & non pas selon ce qui en arrivera ; nous considerons le Bien, & nous n'examinons pas les difficultez qui l'environnent ; nos discours sont plûtost fondez sur nos sentimens que sur la Raison : & suivant la pente que nous avons pour les objets, nous nous en promettons aisément la possession, bien qu'ils soient souvent impossibles. De là vient, que nous vivons tousiours en inquietude, que nos resolutions sont incertaines, que nous joignons souvent l'injustice au hazard, & que nous nous soucions peu de devenir criminels,

mari to pu dicam vxorem, patrios libros? sequi mur qua ratio non qu'à veri. tas tra hai. Senec. l.b nef c.3. Omni vita pẽdẽt & in honesta se ac difficilia docẽt cogũtq.

& vbi fine premio Labor eſt, torquet illum irritum dedecus, nec dolẽs praua, ſed fruſtra voluiſſe Sen. de trãq. animal. c. 2

pourveu que nous puiſſions obtenir ce que nous avons deſiré. Mais auſſi voit on, que quand la Fortune combat nos deſſeins que l'iſſuë de nos affaires ne correſpond pas à nos eſperances, & que nos travaux n'ōnt ſervy qu'à augmenter nos miſeres; que nous tombons dans la triſteſſe, que nous en abandonnons le ſuccez ou hazard, que nous comdamnons noſtre facilité à eſperer & que nous nous repentons que l'iniuſtice de nos entrepriſes ne nous ait pû rendre poſſeſſeurs du Bien que nous pourſuivions.

C'eſt ce qui a fait dire à Seneque que nos advantages nous eſtoient funeſtes, & que nous n'avions point de bonnes qualitez que pour nous rendre miſerables ou criminels. La bonté de noſtre Eſprit ſert à decouvrir les maux, avant qu'ils ſoient arrivés; la memoire nous les rameine quand ils ſont écoulez & la volonté les ſuit ſouvent avant qu'ils faſſent mine de nous attaquer. Enfin nous tournons toutes nos facultez en ſupplices; & comme ſi nous avions conſpiré contre nous meſmes, nous employons toutes les differences du Temps pour nous affliger. Mais le

Sage qui eſt Amy du repos, & dont le bon-heur ne conſiſte pas tant en la trãquillité de ſon Eſprit qu'en l'aſſurance de ſon courage, mépriſe tous les advis de l'Eſperance, il ſe mocque de ſes promeſſes, il brave la Fortune ; & ne trouvant rien hors de la Vertu qui puiſſe le contenter, il deſire auſſi peu de ſes preſens qu'il redoute de ſes diſgraces. Il conſidere tous les Biens de la Terre avec indifference, il fonde toute ſa gloire ou ſon plaiſir ſur l'innocence de ſes actions ; & ſatisfait du merite de la Vertu, il rejette la Volupté des Impudiques, les Grandeurs des Ambitieux, & les Treſors des Avares.

Nos venturo torquemur, & præterito, nemo tãt ũ præſenti bus miſer eſt. Idé Ep.

DISCOVRS V.

Que la Colere eſt aveugle dans la vengeance, temeraire dans le combat, & inſolente dans la punition.

QVand ie ne ſerois pas engagé de ſuivre Seneque, & que trahiſſant l'opinion que i'ay conceuë de ſa Doctrine, ie ſerois aſſez lâche pour abãdonner ſon party, ou aſſez infidele pour prendre celuy de ſes adverſaires ; i'aurois encore de la repugnance de croire

que la Colere puiſſe ſervir à la Vertu, & qu'elle ſoit neceſſaire aux Capitaines pour donner des combats, aux Iuges pour condamner les criminels; & aux Monarques pour chaſtier les rebelles de leurs Eſtats. Sa fureur eſt trop ſuſpecte, pour approuver ſa conduite; ſes procedures ſont trop peu equitables, pour iuſtifier ſes arreſts, & les chaſtimens qu'elle ordonne ſont trop rigoureux, pour l'exempter d'iniuſtice & de cruauté. Quoy que les autres Paſſions ſoient aſſez odieuſes, puis qu'elles ſe revoltent contre la Raiſon, & que ce ne ſoit pas ſans ſujet qu'on apprehende tant leur tyrannie, puis qu'elles nous élevent à nous-meſmes pour nous aſſujettir à leur fureur; les Biens dont elles nous entretiennent, addouciſſent leur rigueur: ſi leurs defauts les font haïr, leurs bõnes offres les font aymer; & toutes farouches qu'elles ſont, elles ont des charmes qui nous obligent à nous en ſervir. Le Deſir ne nous tourmente pas toûjours: s'il trouble noſtre Eſprit, il contente noſtre imagination; ſa langueur eſt meſlée de plaiſir, & s'il nous ravit quelques fois le repos, il cherche à nous mettre en poſſeſſion

des Biens qui nous manquent. Si l'Amour ſe campe dans noſtre Ame, s'il entreprend ſur noſtre Liberté, & ſi par vne injuſtce qui dement ſon nom, il nous donne ſouvent nos Eſclaves pour nos Maiſtreſſes; il nous vnit à l'obiet que nous aymons, & il nous rend tellement épris de ſes perfections, que nous en preferons la iouïſſance à celle de toutes les Grandeurs de la Terre. Si l'Eſperance nous tient en ſuſpens, & ſi par vne prevoyance trop ingenieuſe elle redouble le temps que nous attendons; elle nous promet de bons ſuccez, elle nous aſſeure que nos travaux ne ſeront pas inutiles, & que leur recompenſe correſpondra à noſtre attente. Si la Crainte trouble noſtre iugement, ſi elle iette de l'horreur dans noſtre Eſprit, & ſi elle nous fait redouter des maux qui combattent nos Eſperances; elle nous enſeigne à eſtre modeſtes dans la proſperité, elle nous advertit de nos malheurs à venir, & elle nous prepare à les ſupporter avec conſtance quand ils ſeront arrivez. Si bien que toutes nos émotions ont quelque choſe d'agreable; ſi elles nous perſecutent elles nous rendent de bons ſervices; ſi elles

ſont violentes, elles relâchent quelques fois de leur rigueur, & nous donnent des intervalles, qui nous font eſtimer la Liberté. Mais la Colere eſt touſiours inſolente; & en quelque eſtat qu'on la conſidere, elle eſt également farouche & precipitée. Si elle punit les coupables, ſon aveuglement luy fait commettre des excés, ſi elle tire raiſon des outrages, elle prophane toutes les loix de la Nature, ſi elle attaque ſes Ennemis, elle s'enfuit ſouvent dans leurs Armes; & ſemblable aux ruïnes qui s'écraſent ſur les edifices qu'elles accablent, elle trouve ſon chatiment dans ſa vengeance, ſa déroute dans ſa victoire, & ſon ſupplice dans ſes Arreſts.

Tam ex amore naſcitur quã ex odio non minue inter ſeria quã intee luſus & ioco-cos. Sen. Ep. 88.

Mais ce qui fait mieux connoiſtre ſon aveuglement, & qui rend ſon injuſtice plus inſupportable, c'eſt qu'elle fait feu de tout bois, qu'elle naiſt de l'Amour auſſi bien que de la Haine quelles s'eſleve contre ſes Amis & ſes Adverſaires, & qu'elle n'attaque pas moins ceux qui l'ont obligée, que ceux qui luy ont fait injure. Les divertiſſemens qui gueriſſent ou qui charment les autres Paſſions, l'aigriſſent: elles s'irrite auſſi bien dans le ieu,

que dans les occupations ſerieuſes ; elle s'offences autant d'vne raillerie que d'vn affront ; & il importe peu que les motifs qui l'excitent ſoient conſiderables ſi la perſonne qui les conſidere eſt ſuſceptible de ſon ardeur. Car comme leur feu n'agit qu'autant qu'il trouve de diſpoſition en la matiere, & que ſon activité n'eſt pas touſiours la meſure de ſon operation ; comme on trouve des Corps qui ne ſouffrent pas la chaleur, & qu'on en voit d autres qui conſervent vne eſtincelle iuſques à l'incendie, la Colere s'attache aux Eſprits laſches elle les conſume en les animant, & ne les abandonne preſque iamais, qu'elle ne les ait rendus dedaigneux, temeraires & inſolens.

Pour bien cõnoiſtre la ſource de tous ces deſordres: il faut ſçavoir que la Colere n'eſt pas de la nature des autres mouvemens, qui s'inſinuent dans l'Ame avec douceur qui flatent l'imagination à ſon entrée, & qui par de foibles accez deguiſent leur violence : mais, elle s'y iette avec impetuoſité; elle occupe toutes ſes puiſſances en vn moment, & ayant toute ſa grandeur dés ſa naiſſance, elle fait en ſon co.n-

mencement ce que les autres ne font qu'en leur progrez. De ſorte que ſi celles-cy nous ſollicitent, celle-là nous emporte ; ſi celle-cy s'écarte de la Raiſon, celles-là nous approchent de la manie ; & ſi celles-cy ſont lentes à ſe former, celle-là s'accroît tout d'vn coup. Enfin on ne voit rien de plus aveugle qu'elle en ſes entrepriſes, de plus violent dans la vengeance, de plus ſuperbe dans la victoire, ny de plus enragé dans la déroute. C'eſt pourquoy la plus ſaine Philoſophie la bannit de l'Ame du Sage, & elle iuge qu'vne Paſſion qui obeit ſi peu à la raiſon, & qui a tant de rapport avec la fureur, ne peut avoir de bons vſages.

Encore que l'injure ſoit fâcheuſe à l'homme, qu'elle faſſe bréche à ſa reputation, & qu'elle bleſſe également l'innocent & le coupable. Quoy qu'il n'y ait rien qui luy ſoit plus inſupportable, que les grands courages ayent peine de la ſouffrir, que les plus ingenieux la reſſentẽt, & que les vns & les autres manquẽt ſouvent de force pour la ſupporter ; neantmoins rien ne fait tant voir leur laſcheté, que le reſſentiment qu'ils en témoignent, ny qui dé-

couvre mieux leur foibleſſe, que la penſée qu'ils ont conceuë d'en tirer raiſon. Il n'appartient qu'aux hommes de peu de cœur, dit Seneque, de venger vn affront par vn autre, de donner de la dent à ceux qui les ont mordus, & de ſe cauſer du mal, parce qu'on leur en a voulu faire. Il faut étre de la condition des rats & des fourmis, pour tourner la teſte du côté de ceux qui font mine de nous offencer, & pour nous perſuader qu'on nous bleſſe toutes les fois qu'on nous touche. Mais quand l'iniure ſeroit ſans excuſe, & que la perſonne qui l'a fait, auroit eu deſſein de nous ravir l'honneur: encore faudroit-il s'abſtenir de colere, & prendre garde de ne nous laiſſer emporter à vne Paſſion qui irrite nôtre douleur au lieu de l'addoucir. Les conteſtations ſont touſiours dangereuſes ou inutiles : & comme nous ne pouvons conteſter avec ceux qui ſont au deſſus de nous, ſans étre furieux, ny avec nos inferieurs ſans paſſer pour ſordides, nous ne pouvons eſperer de nous vẽger de nos égaux ſãs nous mettre au hazard d'avoir du pis. La colere eſt trop maligne ou trop precipitée pour nous ſervir en ce rencontre: Il faut que

Si vis vlcisci, ſci iniu. rias, tace, & vltus es. Cryſoſt.

Tãdẽ est iẽ pus veritatẽ dies aperit ne sint aures eruminãtibus facil-les. Sen. 2. de ira c. 2.

la Raiſon ſoit noſtre Iuge, que nous recevions ſes ordres avant que de rien entreprendre; & que nous apprenions d'elle, qu'il nous eſt plus glorieux de fuïr vn outrage par noſtre ſilence, que de le venger par nos paroles.

Quand donc nous nous ſentiriõs offenſez, mettons la main ſur la poictrine, examinons ſi l'iniure qu'on nous a faite nous arrive avec iuſtice, & ſi nous ne l'avõs pas attirée ſur nous-meſmes par nos mauvais traittemẽs: en ce cas il eſt bien raiſonnable que nous la ſouffrions avec patience, & que nous la receviõs comme le chaſtiment d'vn mal que nous avõs causé en autruy. Mais ſi l'outrage eſt iuſte, ſi l'on nous perſecute à tort, & ſi noſtre conſcience nous aſſure de l'innocence de nos actions; pourquoy nous en ſoucions-nous, & nous faſchons-nous d'vne iniuſtice qui devroit faire rougir celuy qui l'a commiſe? N'ajoûtons pas touſiours foy aux rapports des hommes, laiſſons à part les circonſtances qui pourroient contribuer à leurs évidence, defiõs-nous de nos propres cõiectures, le temps nous fera connoiſtre la verité, & peut-eſtre que ce que nous eſtimons aujourd'huy verita-

ble, en perdra demain toutes les apparences. Elevons-nous au dessus du peuple, ne croyons rien de tout ce que nous entendons contre nostre gré, regardons les iniures comme des choses qui sont hors de nostre pouvoir, & faisons estat que personne n'est offensé que par soy mesme.

En effet rien ne nous travaille tant que l'opinion: c'est elle, dit Seneque, qui mesure les ouvrages, qui augmente leur iniustice, & qui seduisent nostre iugement nous les rend tousiours plus atroces, & plus sensibles qu'ils ne sont. Nous voyons des valets qui ondurẽt le foüet avec patience, & qui ne sçauroiẽt soufrir vne parole peiquante, qui preferẽt vne bastonnade à vn soufflet, & qui tiennent que la mort leur seroit plus suportable qu'vn reproche ou vn affront. Ce n'est pas toujours l'offẽce qui nous tourmente, mais l'imagnatiõ de l'avoir receuë : c'est pourquoy vn homme de grand cœur, & qui connoit son innocẽce ou son merite, se mocque de toutes les iniures qu'on sçauroit luy faire; il les regarde comme des extravagances d'autruy, il les oublie avant que de les avoir receuës, il en estouffe le res-

Causa iracundiæ, opinio iniuria est. idẽ ibid.

ſentiment avant que d'en étre touché, & comme il ne les reſſent pas, il ne ſe met pas en peine de les venger.

Si la colere eſt aveugle dans la vengeance, elle eſt iniuſte dans la punition, & ſi elle choque la Charité quand elle tire raiſon d'vne offenſe, elle peche contre l'Equité quand elle la chaſtie. Tous ces plaiſirs ſont déraiſonnables, les peines qu'elle ordonne ſurpaſſent touſiours la grandeur du crime, & ſans luy faire ſon procez, il eſt aiſé de la condamner par les Arreſts meſmes qu'elle prononce contre les coupables.

Iratus pœnã qui accedit nunquã mediocritatem illã tenebit quæ eſt inter nimiũ. Cic 11. de Off.

Car comme elle eſt precipitée, & que les flammes qu'elle répand dans l'Ame d'vn Iuge, ou d'vn Roy, les met en fureur, elle les anime au chaſtiment, elle groſſit les fautes pour iuſtifier ſes arreſts, elle en inuente des nouvelles pour avoir occaſion de les punir, & les faiſant agir ſelon leur pouvoir & non pas ſelon la Iuſtice, elle les met dans l'impuiſſance de garder cette mediocrité qui eſt entre le trop & le trop peu. Car elle veut que tous ſes iugemens ſoient raiſonnables, que la vengeance qu'elle exerce ſoit neceſſaire, & cõtraire à la Raiſon, qui n'eſtime iuſte que ce

qui eſt conforme à l'équité, elle iuge équitable tout ce qui eſt cõforme à ſon humeur. Elle n'en veut pas tant à l'offenſe qu'à la cauſe, elle ne conſidere pas tãt le crime que la perſonne qui l'a commis ; & par vne fureur auſſi eſtrange qu'elle luy eſt ordinaire, elle ne s'émeut pas moins des choſes qui ſervent à la deffenſe d'vn criminel, que de celles qui ſont à ſa condamnatiõ. Elle s'irrite contre l'innocent & le coupable, elle déguiſe la candeur de celuy-là, & augmente les fautes de celuy-cy, toute ſa pretention eſt de les chaſtier; & obſtinée dans ſon erreur, elle croit qu'il luy eſt plus honorable de perſeverer dans vn mal, que d'en témoigner du regret.

L'exemple qu'en apporte Seneque dans les Livres admirables qu'il a fait de la Colere, en eſt vne preuve evidente ; & ſans nous mettre en peine d'en chercher d'autres dans les Hiſtoires, il ſuffit d'en remarquer les particularitez pour faire voir ſon injuſtice. Il dit qu'vn des Piſons eſtant en colere, vit l'vn de ſes Soldats revenir d'vn convoy ſans ſon Compagnon : ce retour luy ſervit de pretexte pour le punir ; il luy ſuffiſoit qu'il fuſt ſuſpect d'homi-

cide, pour les condamner à mort, & qu'il fut ſeparé de ſon Camarade pour le faire mener au ſupplice. Ce malheureux condamné nie hautement le crime, prend les Dieux à teſmoins de ſon innocence, demande quelque temps pour ſe iuſtifier, & l'aſſure de luy faire revoir par ſa diligence celuy qu'il diſoit avoir eſté maſſacré. Le General luy refuſe cette grace, il s'aigrit contre ſa demande, & ſans autre delais, commande qu'on luy oſte la vie. On le conduit hors des tranchées, & le Bourreau empoignoit deſia l'épée pour luy enlever la Teſte, quand le ſoldat qu'on croyoit mort, parut ſubitement au milieu de l'Aſſemblée : le Capitaine qui preſidoit à l'execution, à la veuë de ce Soldat donna le hola, commanda à l'Officier de detacher le criminel, & de ne pas paſſer plus avant ſans vn nouvel ordre du General. Il ramene donc le priſõnier à Priſon, pour luy remettre entre les mains vn innocent que l'erreur luy avoit fait paſſer pour coupable. Tout le Camp s'imaginoit que ce Prince ſe laiſſeroit vaincre à la Iuſtice, que la douceur ſuccederoit à ſa ſeverité; & que deſabusé de ſa croyance, il n'au-

roit point de peine de pardonner vn crime à vn homme qu'il n'avoit pas commis. Mais voyant que ce Soldat eſtoit encore en vie, & prenant ce retour pour vn mépris de ſes commandemens il monte ſur le Tribunal tout furieux, prononce l'arreſt de mort contre les deux ſoldats, & ordonna qu'on les fiſt mourir ſur le champ. Que ſçauroit-on s'imaginer de plus iniuſte que de condamner deux innocens, pour n'avoir pû trouver vn coupable, ou de rendre deux hommes criminels, pour en avoir reconnu l'vn innocent? Sa paſſion le fit paſſer plus avant, & tombant d'vn abyſme dans vn autre, adiouſta à ceux-cy vn troiſiéme, qui eſtoit le Capitaine qui luy avoit ramené le priſonnier. Sa colere ingenieuſe luy fournit des raiſons pour authoriſer ſon arreſt, & examinant leurs offenſes, luy fit trouver dans la diverſité de leurs fortunes, des ſujets differens pour les punir. Ie t'ay fait mener au ſupplice, dit-il, au Soldat, parce que tu y as eſté déja condamné; & toy, parlant à ſon Compagnon, parce que tu en as eſté la cauſe, & toy, regardant le Centenier, parce qu'ayant receu ordre de faire mourir vn

Excogitavis quomodo trix criminafaceret, quia nullũ inveneret. Sen. lo de ira c. 16.

querans, qui les anime dans la meſlée-qui reveille leur generoſité, & qui leur fait hazarder leur vie pour devenir les Maiſtres de celle de leurs Ennemis. La Force, dans la Doctrine de ce Philoſophe, eſt foible quand elle en eſt ſeparée il faut que cette Vertu ſoit aſſiſtée de ſa fureur, pour mépriſer les dangers qui la menacent; & qu'elle ſoit eſchauffée de ſon feu, pour donner des Batailles & remporter des Victoires. Car bien que l'homme ait l'eſprit naturellement genereux, & qu'il ait aſſez d'addreſſe pour attaquer ou ſe deffendre contre ceux qui le veulent opprimer, il eſt pourtant laſche, quand il eſt deſtitué de cette ardeur; il eſt foible ſans ce ſecours; & il ceſſe d'en eſtre animé.

Mais certes ſi cette maxime eſtoit veritable, que la Valeur doit le bon-heur de ſes ſuccez à la Colere, & que les Soldats ſoient languiſſans à moins que d'eſtre furieux, ie ne vois pas pourquoy on ne pourroit pas inferer que l'yvrognerie leur eſt neceſſaire, puis qu'elle les rend ſouvent courageux, qu'elle augmente leurs forces, qu'elle les engage dans les combats, & qu'elle leur fait mépriſer la douleur & la mort. On en

ſine illa, magnifi-cum in bello fortitudo gerit niſi huic flam-ma ſubdita eſt & hic ſtimu-lus peragita uit, miſſ-que in pe-ricu-la au-daces Ariſt. apud Sen. 10. de ira c. 7.

Aliquãdo meius fecit audacem, & morbus: sed ira, ebrietas, timor alioque eiusmodi fœda & cadua caussa rita mẽta sunt, nec virtutẽ instruũ sed segnẽ aliquando animum & ignauum paululum allenant Idem lib. c. 13.

a veu qui ne ſont entrez dãs le Champ de bataille que par le vin, qu'ils euſſent abandonné leur poſte, s'ils euſſent eſté ſobres, & que la veuë de leurs Ennemis euſt mis en fuite, ſi les vapeurs qui leur broüilloient la Teſte n'euſſent fait la plus grande partie de leur courage. Qui ne ſçait que les plus apprehenſives de nos Paſſions nous inſpirent quelquefois de la Valeur, que la neceſſité excite noſtre laſcheté, que le deſeſpoir nous fournit des armes pour combattre; & qu'il change ſouvent noſtre Timidité en Hardieſſe. Les bons ſuccez ne ſont pas toûjours les ouvrages de la Valeur ou de la Sageſſe, la fureur ne triomphe pas moins ſouvent de ſes Adverſaires que la Vertu, & les Politiques reconnoiſſent qu'il y a des rencontres où la Temerité reüſſit plus heureuſement que la Prudence. Mais il n'y a perſonne qui ne confeſſe, que tous ces mouvemẽs ne ſoient auſſi foibles qu'indecens, qu'ils excitent l'Ame ſans la fortifier, qu'ils corrompent la Vertu au lieu de l'inſtruire, & qu'ils ne faſſent impreſſion que ſur les Eſprits de ceux qui manquent de reſo-

lution quand ils ſont privez de ſon aſſiſtance. Auſſi ne voit-on point d'homme vaillant qui ne tire ſes forces de ſon téperament, qui ne ſoit hardy ſans la Colere, & qui ne devienne plus courageux quand il eſt genereux de ſon feu que parce qu'il eſt genereux de ſa nature.

Cette Paſſion eſt temeraire pour en tirer quelque ſervice, ſa promptitude fait douter de ſa prudence, elle eſt trop fougueuſe pour guider les Maximes du combat, & elle recherche les occaſions avec trop de chaleur pour éviter les perils dans leſquels elle veut engager ſes Ennemis: Enfin ſon vſage nous eſt auſſi funeſte dans la Guerre que dans la Paix, puis qu'elle fait voir aux milieu de la Paix vne image de la Guerre, qu'elle n'y fait que les mouvemens de ſa faveur, qu'elle oublie la viciſſitude des armes, & qu'elle tombe dans la puiſſance de ſes Adverſaires, parce qu'elle ne peut ſe conſerver dans la ſienne.

Nec in pace, nec in bello vnquam bona fuit: pacē enim ſimilem belli efficit, in armis verò obliviſcitur Martem eſſe communem ſuam

nem, vivitque in aliena poteſtate dum in non eſt. Senec. 10. de ira, cap. 12.

TROISIE'ME PARTIE.

De la Crainte.

DISCOVRS I.

De la nature de la Crainte.

IE sçay bien que c'est vn crime parmy les Philosophes modernes, de parler en faveur des Stoïciens, & qu'on ne sçauorit entreprendre de plaider leur Cause sans attirer leur haine ou leur cẽsure. Ie sçay bien que la verité de leurs Maximes est suspecte à beaucoup de personnes que leurs sentimens donnent de l'ombrage aux Esprits Populaires, que leur Doctrine surpasse la creance d'Aristote & de Platon, & que l'vn & l'autre ne reconnoit rien de plus extravagant que ce que nous admirons dans leurs Escrits. Leurs Disciples qui s'interessent dans leur party, se mocquent de tous leur Paradoxes, ils assurent qu'ils n'ont qu'vne apparẽce de grandeur, que leurs paroles sont plus superbes que raisonnables, que le Peuple les admire par-

ce qu'il ne les cõçoit pas, & que les Sçavans n'en font eſtime que parce qu'elles leur donnent des penſées plus élevées. Ils proteſtent qu'ils ne ſçauroient comprendre que le Sage puiſſe eſtre ſeul riche dans le monde, puis qu'il tombe ordinairement dans la diſette, que la Fortune le reduit à la Beſace, qu'il manque ſouvent de ce qui luy eſt neceſſaire, & qu'il n'a la pluſpart du temps ny Habit pour ſe couvrir, ny Logis pour ſe retirer, ny Valet pour le ſervir. Qu'il ſoit toûiours preſent à ſoy-meſme, puis qu'il eſt quelques fois extravagant; qu'il a des ſaillies indiſcretes, que la prudence l'abandonne en ſes diſcours, & qu'il fait en certaines occaſions ce que la folie fait entreprendre aux inſenſez. Qu'il ſoit Roy de l'Vnivers puis qu'il n'a preſque iamais de Sujets à commander, qu'il ſoit ſouvent obligé d'obeyr à des Maiſtres ignorans, & leur rendre des ſervices qui combattent la Souveraineté qu'il pretend d'avoir ſur eux. Mais parmy les abſurditez qu'ils remarquent en leurs Paradoxes, rien ne les ſurprend tant, que lors qu'ils l'exemptent des opinions qu'ils le degagent des con-

noiſſances incertaines & qu'ils aſſurent qu'il luy eſt auſſi impoſſible de douter d'vne Verité, que de l'ignorer. Quoy, diſent-ils, le Sage eſt-il infaillible en ſes iugemens; ne peut-il pas errer en ſes conjectures; ne voyons nous pas qu'il raiſonne des choſes qu'il ne connoit pas? & décendant aux particularitez, ne diſpute-il pas des influences des Aſtres & des Planettes, dont il comprend auſſi peu la nature que la Vertu? En voulez-vous faire vn Dieu, apres l'avoir rendu orgueilleux, & voulez-vous le rendre participant de ſa ſcience, apres luy avoir donné en partage la connoiſſance des Anges, le pouvoir des Monarques, & le gouvernemens de l'Vnivers.

Iſta paradoxa quæ appellantur maxima vidētur eſſe Socratica lōgeque veriſſima Cic. præf. in Paradox.

Mais leur eſtonnement ceſſera s'ils prennent la peine d'examiner les ſens de leurs Paradoxes, & d'apprendre par l'éclairciſſement qu'ils leur donnent, qu'ils ſont fondez ſur la Raiſon, qu'ils ne choquent pas tant la Verité que leurs opinions, & qu'ils n'enſeignent rien qui ne puiſſe eſtre receu des plus Critiques de noſtre Siecle. Car s'ils diſent que leur Sage eſt ſeul opulent, & s'ils le rendent Maiſtre de tous ces

Biens qui rendent les Avares indigens; c'eſt parce qu'il n'en teconnoiſt point d'autres que ceux de l'Ame, qu'il n'attend rien de la Fortune, qu'il vſe de ceux qu'il a avec diſcretion; & que les mépriſant avec iugement, il ſçait ioüir de ceux qu'il conſidere & qu'il ne poſſede pas. S'ils aſſurent qu'il ne ſe trompe pas en ce qu'il ſçait c'eſt parce que la lumiere ne le quitte pas qu'il n'agit que par le moyen de la Vertu,& qu'il conſulte la Raiſon en toutes ſes entrepriſes. S'ils le font Roy dans le Monde,& que ſans luy faire porter ne Sceptre ny Diademe, ils luy commettent l'adminiſtration des Empires & des Eſtats; c'eſt parce qu'eſtant ſeul qui ſçait regler ſes Paſſions, il eſt ſeul capable de commander à ſes ſemblables: & que ſon honneſteté ne le rend pas moins dans le Genre humain, que le Pilote dans vn Vaiſſeau, le Magiſtrat dans vne Ville, le General dans vne Armée, l'Ame dans vn Corps, & l'Eſprit & la Raiſon dans vne ame. Si enfin ils banniſſent les opiniõs de ſon eſprit, & s'ils veulent que ſes connoiſſances ſoient auſſi certaines qu'il les iuge veritables; c'eſt parce qu'il rejette toutes

Zeno der Stoïco opinationẽ repudiarunt: opinari enim

te scire quod nescias non est sapientis, sed temerarij arrogantis. Lact. 3. cap. 4.

les propositions douteuses, qu'il n'approuve point de conclusions qui ne soient tirées de principes assurez, & qu'il ne forme point de discours, qu'il ne sçache auparavant qu'il sont conformes à l'objet dont il parle. La science est le partage du Sage; & il faut estre ou niais ou temeraire, pour se persuader de comprendre vne Verité qu'on ignore.

De là vient que Seneque fait vne guerre si sanglante à la Crainte, & qu'informé des desordres qu'elle cause dans ses hôtes, il combat par tout où il la rencontre. Car comme elle n'est qu'vne connoissance douteuse, & vne opinion d'vn Mal absent qui nous menace; il condamne sa prevoyance il la chasse du Conseil de son Sage, & il croit ravir la tranquillité à son Ame, s'il permettoit qu'il s'en servist. En effet rien n'altere tant nostre repos que cette Passion, & rien n'abbaisse tant nôtre courage que sa curiosité en sa prevoyance Car comme si elle n'estoit ingenieuse que pour nous perdre, elle prend toutes les formes imaginaires pour nous rendre miserables. Tantost elle previent nos desastres, pour nous

Plura sunt quæ nos

les faires sentir avant qu'ils soient arriuez ; tantost elle les augmente, pour nous les rendre plus insupportables ; tantost elle nous les figure inévitables, pour nous precipiter dans le desespoir, & accablez déja des mal-heurs qu elle nous fait attendre, elle nous fait souhaitter la Mort, pour nous délivrer d'vne Passion qui nous la fait souffrir à longues & diverses reprises. Elle est d'vn naturel si timide, qu'elle redoute tout ce qu'elle iuge pouvoit l'offenser, elle forme des monstres qui ne seront iamais, elle confond les maux imaginaires avec les veritables ; & elle se laisse tellement surprendre par les Sens, que sans connoistre l'autheur ny des vns ny des autres, elle les apprehende également tous deux.

terrent quãtre mũt, & sapius opinione quãre labora, mus. Senec. Ep. 14.

La Haine semble en ce poinct plus raisonnable que la Crainte ; car si elle entreprend le Mal, & si elle employe toute son addresse à combattre sa violence ; c'est parce qu'il est effectif, & que sa presence l'oblige à s'en venger. Si la Hardiesse s'éleve cõtre ses Ennemis, & si elle se met en posture de s'opposer à leur fureur : c'est parce qu'elle en est attaquée, & que le danger ou

l'Honneur l'engage à s'en defendre, la Triſteſſe toute melancholique qu'elle eſt ne regarde que le mal qui la bleſſe, elle s'entretient de ſes rigueurs parce qu'elle les reſſent ; & ne ſuccombe ſous leur peſanteur, que parce qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de les éviter, Mais la Crainte multiplie nos Maux ; elle les prevoit dés qu'ils nous menacent, elle les cherche avant qu'ils ſoient arrivez ; & par vne ambitieuſe induſtrie, elle ſe ſert du paſſé & de l'advenir pour nous tourmenter. Quelle plus grande folie, dit Seneque, ſçauroit-on remarquer dans vn homme que de courir au devant de ſes deſaſtres, les ſentir avant qu'ils le touchent, & de perdre le preſent par l'apprehenſion du futur ? Il faut eſtre extravagant pour s'affliger avant le temps, ſe laiſſer ſurprendre à vn mal-heur qui peut-eſtre n'arrivera iamais, & de ſe rendre miſerable parce qu'on s'imagine de l'eſtre vn iour. Car pour faire voir ſa vanité, & la convaincre d'erreur dans ſa prevoyance, il ne faut que conſiderer l'objet qu'elle apprehende, pour ſçavoir que ſes ſoins luy ſont toûjours auſſi deſavantageux que deshonorables. Car

ou elle regarde vn Mal veritable, ou imaginaire : s'il eſt veritable, il eſt en noſtre puiſſance de l'éviter, & rien ne nous ſçauroit porter au Vice contre noſtre volonté ; S'il n'eſt qu'imaginaire, & s'il vient au nombre de ceux que la Fortune nous envoye, nous ſçavons déja qu'il n'eſt pas Mal, & que c'eſt luy faire tort que de luy impoſer vn nom que la plus ſainte Philoſophie n'attribuë qu'au peché.

Pour prevenir donc ces vaines terreurs qui troublent noſtre Raiſon, ne precipitons pas noſtre iugement, examinons la condition des objets qui nous eſtonnent, levons leur le maſque qui nous les rend ſi affreux, & conſiderons les dans la pureté qu'elle tire de la Nature : nous verrons alors qu'ils n'ont point tant d'oppoſition à nos humeurs comme nous nous les figurons, qu'ils nous ſont nuiſibles, parce que nous ſommes ſeduits par l'opinion, & qu'ils n'ont rien de terrible que l'apprehenſion que nous en avons. On voit des hommes qui tombent en paſmoiſon au bruit d'vne mauvaiſe nouvelle, qui palliſſent en penſant à vn accident qui les menace, qui tremblent quand on les

Leuiſſima fere ingenia in tantum venere formidinis, vt ſibi exciderent:

nemo quidem sine aliqua iactura sanitatis expauit, similisq; furenti, qui quia timet. Sen. lib. 6. Qu. nat c. 29.

diſpoſe à ſouffrir vn mal-heur ; & qui ſont tellement partagez entre la Crainte & la Douleur qu'on les prendroit pluſtoſt pour des furieux que pour des hommes raiſonnable. Comme ſi la Peur leur avoit enlevé la Raiſon avec l'Aſſurance, il craignent ſans ſujet, ils redoutent des Ennemis qui ne ſont pas. ils les fuyent avant qu'ils ayent paru, & par vne aveugle timidité, ils quittent ſouvent vn chemin aſſuré pour en prendre vn ſuſpect. L'opinion n'a rien de tranquille, elle ſe rouble de tout ce qu'elle penſe pouvoir l'offenſer, elle nous aſſure auſſi peu du Ciel que de la Terre, & nous épouvante auſſi bien d'vn Mal qui eſt éloigné que d'vn autre qui nous pend ſur la teſte.

Mais le Sage qui connoit ſi parfaitement la difference qui eſt entre les Maux veritables & les imaginaires, ſe tient à l'épreuve de tous les accidens: il eſt armé contre la Fortune, il conſidere les mal heurs comme des exercices de la Vertu, il les voit venir ſans inquietude ; & appuyé ſur la grandeur de ſon courage, il les attend à deſſein de les combattre & de les ſurmonter. La pauvreté le touche auſſi peu que la

miſere de ſes Amis, il regarde les tourmens de meſme viſage, que les injures; & il ſçait auſſi bien ſe defendre des Ennemis qui le menacent, que de ceux qui le perſecutét. C'eſt étre trop delicat que de recourir aux medicamés avant que d'étre malade; ſe bander le bras, avant qu'il ſoit diſloqué, ſe plaindre de la teſte, avant qu'elle nous faſſe mal, & porter la main ſur vne partie du Corps qui nous cauſe pas encore de douleur.

Mais quand la Crainte ne déguiſeroit pas nos deſaſtres, & qu'elle ſeroit aſſez fidelle pour nous les repreſenter comme ils arriveront; encore nous ſeroit-elle invtile, puis qu'elle ne peut les divertir, & que c'eſt touſiours vne eſpece de lâcheté de reſſentir la douleur avant que la cauſe qui la produit ſoit venuë iuſques à nous. Combien de fois a-on veu que les évenemens ont trompé nos eſperances, que nos craintes nous ont inutilement abuſé, que nous avons prevenus des maux qui ne nous ſont pas arriuez, & qu'il y en ait eu qui nous ſont arrivez que nous n'avions pas attendus? Ne redoutons pas des choſes qui peuvent naiſtre ſans nôtre congé; & par vne prudente trom-

perie, promettons nous que celles qui nous donnent tant d'horreur, nous ſeront favorables. Comme il y a des belles apparences qui produiſent des mauvais effets, il y a des mauvais effets, il y a des rencontres où les malheurs tournent à noſtre advantage. Quelques-vns ſont ſortis de la Priſon, par le moyen des Femmes qui les conſommoient: & ils ont ſauvé leur Liberté par ce qui devoit leur oſter la Vie. Quelques-autres ont échappé le naufrage, par l'entremiſe des écueils & des precipices; quelques autres ont trouvé leur ſalut dans les ruïnes d'vne Maiſon: quelques autres ont ſurvécu à leurs Bourreaux, & ont veu mourir ceux qui eſtoient pour les perdre. La mauvaiſe Fortune ne nous perſecute pas toûjours, elle a ſes cruautez & ſes douceurs, & il ne faut pas eſtre grand Philoſophe pour ſçavoir, qu'il y a des temps où ſes diſgraces nous ſont plus avantageuſes que ſes faveurs.

De tous ces diſcours, il eſt aiſé de conclurre, ce me ſemble, que la Crainte nous eſt inutile, qu'elle ne peut avoir des bons vſages dans la Morale, puis qu'elle nous jette dans le mal-heur

avant le temps, qu'elle nous tourmente par ſa prevoyance, qu'elle nous abuſe par ſes apprehenſions, & qu'elle nous ravit la liberté & le repos toutes les fois que nous nous abandonnons à ſa conduite. C'eſt ce que nous verrons dans les diſcours qui ſuivent.

DISCOVRS II.

Que les tourmens n'ont rien de plus cruel que l'opinion, & qu'il n'y a que les fols, ou les lâches qui les apprehendent.

LEs Philoſophes qui s'intereſſent ſi fort dans les contentemens des Sens, qui font la Volupté la fin de leurs actions, & qui ne mettent point de difference entre leur felicité & celle des beſtes, ont tant d'amour pour leurs Corps, & témoignent des ſoins ſi particuliers pour ſa conſervation, qu'ils n'ont pas de honte d'eſtablir leur bonheur dans ſa ſanté, & de luy attribuër toutes ces glorieuſes qualitez qu'Ariſtote donne à la connoiſſance du ſouverain bien, & le ſage Romain à la poſſeſſion de la Vertu. La douleur qui touche le Corps leur ſemble le plus

Quod ſi vita doloribus refertur maximè fugienda eſt ſummum profectò vitæ

re cũ

dolore. cruel de tous les maux, & ils se sont si bien laissé gagner au plaisir, qu'ils assurent qu'il n'y a point de vie plus miserable que celle qui est meslée de peines & de maladies. Car si les autres maux, disent ils, nous causent de l'inquietude, si l'ignominie nous offense, si la pauvreté nous afflige, & la mort de nos amis tire des larmes de nos yeux: ils ne blessent pas tant nostre Corps que nostre imagination, & il ne faut qu'vne addresse commune pour nous persuader, qu'estant hors de nous, ils ne peuvent nous donner de l'incommodité. Mais la douleur est en nous, elle abbat nostre corps par sa presence, elle l'attaque dans tous ses membres, & passant de la plus basse partie de nous-mesme à la plus noble, elle luy fait ressentir toutes les rigueurs qu'elle exerce sur sa compagne.

Eudox. apud Arist 10. Eth.

Inopia atq; morbi silētio subeunt, nec

Mais quelque raisonnement qu'ils forment pour instifier la crainte des tourmens, il faut dire qu'elle naist de l'opinion, que les peines les plus éclatantes ne sont pas tousiours les plus cruelles, & que les supplices ne nous paroissent plus insupportables que l'exil & la pauvreté; que parce qu'ils

ſont accompagnez de plus de pompe. Rien ne nous eſtonne tant que ce qui nous peut arriver de la part d'vne puiſſance ſouveraine, & qui ayant la diſpoſition de nôtre vie entre ſes mains, nous peut condamner à des tourmens auſſi douloureux qu'infames. Quoy que les Maladies détruiſent le corps auſſi bien que les ſupplices, que la peſte ne nous ſoit pas moins ſenſible que la Torture, & qu'il y ait des maux naturels qui ſurpaſſent la cruauté des plus ingenieux Tyrans: cependant rien ne nous épouvente tant que la veuë des tourmens, & rien n'ébranle tant noſtre conſtance, que les preparations qu'on a faites, pour nous oſter la vie, ou pour éprouver noſtre fidelité. Les autres maux, qui naiſſent de noſtre conſtitution, entrent avec ſilence, & leur arrivée eſt ſi ſoudaine, qu'ils ne mettent ſouvent pas de temps entre leurs premiers accez & leur violence: Les maladies nous ſurprennent ſans ſe monſtrer, elles ſe coulent dans nos veines ſans bruit, & ſans nous rien faire voir qui puiſſe nous eſtonner, elles nous glacent le ſang, ou nous bruſlent les entrailles. La pauvreté n'eſt pas af-

oculis, nec auribus quid quã terroris inciutiunt attormenta magno ſtrepitu & apparatu veniãt. Sen. Epi. 14.

freuſe ; elle n'offenſe nos yeux ny nos oreilles quand elle vint ſucceder à nos richeſſes, & la fortune ne change pas de viſage quand elle nons fait pauvres, & quand elle nous rend opulens. Mais le ſupplice eſt éclatant ; ſa pompe nous eſtonne, les inſtrumens qu'on y monſtre nous abbat le courage, & le bruit qui l'accompagne iette de l'horreur dans l'eſprit de tous ceux qui les regardent. C'eſt la qu'on y étale tout ce que la malice des Tyrans a inventé de cruel, qu'on y éleve les Croix, qu'on y eſtand les Chevalets, qu'on y expoſe les Chaudieres boüillantes, qu'on y taille les chemiſes de poix, & qu'on y réveille la cruauté des beſtes farouches pour nous devorer ; tout cét attirail envoye la terreur dans noſtre ame, & on ne doit pas trouver eſtrange ſi nous redoutons ſi fort les tourmens, puis qu'ils ſe produiſent avec tant d'éclat, & qu'ils paroiſſoient à nos yeux avec des images ſi effroyables. Comme le Bourreau redouble nôtre crainte à meſure qu'il expoſe les inſtrumens de nôtre ſupplice, & qu'il fait perdre l'aſſurance aux plus courageux, par la montre des choſes qui peuvent les of-

fenſer; rien n'abat tant nôtre Eſprit, que la conſideration du mal qui nous menace, & l'experience nous faie voir, que la douleur nous eſt toûjours moins rigoureuſe, que l'apprehenſion que nous en avions. Ce n'eſt pas touſiours la choſe qui nous bleſſe, mais l opinion que nous en avons conceuë : & on a trouvé des perſonnes qui euſſent reſiſté conſtamment à la douleur, ſi elles n'euſſent eſté premierement vaincuës par les apparences. Vn homme n'eſt miſerable, qu'auſſi long-temps qu'il s'imagine de l'eſtre, ſes pensées reglent ſes peines, & il ſuffit qu'il ſe perſuade que le mal qu'il endure ſoit leger, pour triompher de tous ſes efforts.

Ce raiſonnement pour eſtre particulier ne laiſſe pas d'eſtre veritable, & c'eſt aſſez de remarquer les effets de l'opinion pour iuger de ſon evidence. Car comme elle eſt fille du Corps plutoſt que de l'Eſprit, & qu'elle emprunte tous ſes mouvemens des Sens, elle prend part à tous les accidens qui luy arrivent, elle s'intereſſe dans ſa joye & dans ſa douleur, & par vne ingenieuſe tromperie, elle éleve le merite des choſes qui luy ſont agreables, &

elle exaggere les rigueurs de celles qui luy ſont odieuſes. De là vient qu'elle dépeint les ſupplices ſi effroyables, & qu'encheriſſant ſur les maux qu'il ſouffre, elle leur donne des formes affreuſes qui nous eſtonnent, & qui portent également l'horreur dans l'Ame du Patient, & des Spectateurs. Elle eſt ſi ombrageuſe, qu'elle ne nous repreſente iamais le mal qu'avec déguiſement, & elle eſt ſi peu fidelle en ſes rapports, qu'on la trouve preſque touſiours en menſonge. Si nous voguons ſur la Mer, & ſi les Vents enflent les ondes, ou ſecoüent tant ſoit peu noſtre vaiſſeau, nous tombons en méme temps en defaillance, la raiſon nous échappe avec la lumiere, & comme ſi nous avions déja fait naufrage, ou que nous fuſſions condamnez à boire toute la Mer, nous palliſſons de crainte, & nous fuons de frayeur. Si la Terre tremble ſous nos pieds, & ſi les baſtimens qui nous couvrent, font mine de nous accabler, quel bruit ne faiſons-nous pas, & qu'elles images de mort ne faiſons-nous paroiſtre ſur nos viſages? Le froid s'empare de tous nos membres, la crainte appelle le ſang aupres du

du cœur, tous les objets nous épouventent,& comme ſi la maiſon entiere devoit tomber ſur nos teſtes, nous en redoutons toutes les parties. Cependant nous n'ignorons pas, qu'vn peu d'eau ſuffit pour nous eſtouffer, qu'vne pierre de nos édifices peut nous caſſer la teſte, & qu'il ne faut qu'vne ouverture de trois pieds pour nous perdre.

Il eſt de meſme des ſupplices que nous appreh ndons, le bruit qui l'accompagne fait la plus grande partie de nos peines, l'opinion encherit ſur leur violence ; & la veuë de tant d'inſtrumens qu'on y eſtale, nous cauſe plus de douleur, que la mort que nous devons ſouffrir. Cependant nous ſçavons bien que tous ces Soldats armez, que cette trouppe de Sergents, que ce Bourreau en camiſole ne nous peuvent qu'oſter du Monde ; nous enlever l'ame par les playes, & pour ne nous pas eſtonner par le nom de meurtre, ſeparer noſtre Eſprit de noſtre Corps. Enfin ils ne ſçauroient faire d'avantage que ce que fait vn petit ver, dans les chambres des Enfans, ce qu'vn grain cauſe dans les Hoſpitaux, & ce que la fiévre produit tous les iours dans les

Palais des Princes & les Cabanes des Bergers. Il ne faut qu'vne reſolution mediocre pour endurer des maux qui ſe paſſent en vn moment, & qui finiſſent ſouvent par le meſme coup qui les a commencez.

Il eſt vray qu'il eſt bien difficile de gagner ce pouvoir ſur ſoy-meſme : qu'on trouve aujourd'huy peu de Scevoles & de Regulus, & qu'il n'appartien qu'à ces grande courages de l'antiquité, de braver la douleur & de la ſupporter ſans émotion. On ne voit plus des hommes qui veulent ſe brûler la main, pour oſter l'aſſeurance à leurs Ennemis qui courent au devant de la Mort, pour ſe mocquer de leurs Tyrans & qui n'interrompent pas leur ioye ſous les bras des Bourreaux, pour declarer leur innocẽce. La Philoſophie moderne nous a rendu trop delicats, & l'amour de noſtre Corps nous eſt trop naturel, pour ne pas craindre tant de maux qui cõſpirent à noſtre perte, pour ne pas redouter des barres de fer qui nous briſent les os, des beſtes farouches qui nous déchirent les entrailles, des Machines qui nous font ſouffrir la mort à longues entrepriſes, & des flã-

mes moderées qui ne nous reduiſent en poudre qu'apres auoir laſſé noſtre patience.

Mais comme les principes generaux aboutiſſent dans les exemples, & que les vivans tirent d'eux leurs principales lumieres, ie crois que ie peux icy oppoſer le courage d'vne Fẽme Payenne à la lacheté de nos Chreſtiens, & leur faire voir dans l'Hiſtoire de ſa vie que la douleur n'eſt inſupportable qu'à ceux qui manquent de reſolution. Iamais Empire ne fut plus envié que celuy du premier des Ceſars: ſon vſurpation luy attira la haine de toutes les Nations de la Terre, le Peuple Romain entreprit ſouventes fois de s'en defaire, & fit aſſez voir par ſes entrepriſes, qu'il ne pouvoit ſupporter plus longtemps le gouvernement d vn homme, qui luy avoit ravy la Liberté. Brutus s'engagea ouvertement dans la conſpiration, & quoy qu'il s'efforça de cacher à ſa Femme ſon entrepriſe, il ne la peut ſi bien diſſimuler qu'elle ne s'en appercût, & ne remarquât par l'alteration de ſon viſage le trouble de ſon ame. Soupçonnant donc que ſon Mary ſe défioit de ſa foibleſſe, & qu'il n'o-

ſoit luy découvrir vn ſecret qui luy couſteroit la vie, s'il eſtoit éventé, ſe reſolut d'éprouver ſur ſoy meſme ſi elle pouvoit le cacher : car ſe retirant dans ſa Chambre, & faiſant ſortir ſes domeſtiques, elle empoigna vn raſoir qu'elle s'enfonça dans la cuiſſe, ſa playe ſaigne en abondance, ſes membres s'affoibliſſent par la perte de ſon ſang, la fievre meſme ſe gliſſa dans ſes veines, & ſembloit s'acheminer à la mort, quand Brutus entra en ſa Chambre, & que ſurpris par vn accident ſi peu attendu, s'enquit de ſa cauſe & de ſes circonſtances. Porcia obligeant ceux qui l'aſſiſtoient de ſe retirer, pria ſon Mary de s'aſſeoir & luy promit de luy dire elle meſme l'origine de ſon indiſpoſition. Vous ſçavez, dit-elle, Brutus, que quād ie ſuis entrée en voſtre Maiſon, que ie n'y ſuis pas venuë en qualité d'Amie ou de Concubine, & que ie n'ay pas preferé voſtre recherche à celle de tant de Gentils-hommes Romains, pour eſtre ſeulement la compagne de voſtre table & de voſtre lict, mais pour eſtre confidente de vos ſecrets, & de prendre auſſi bien part à vos mal heurs qu'à vos felicitez. Ce

n'eſt pas que i'accuſe le Ciel, ou que ie me plains que vous ſoyez mon Mary, mais ſeulement que vous ne me regardez pas comme voſtre Eſpouſe. Car ne vous imaginez pas que ie me contente des devoirs du Mariage, & que ie n'attende de voſtre perſonne que ces careſſes exterieures qui vniſſent les Corps plutôt que les Volontez & les Eſprits. I'aſpire à des choſes plus grandes, Brutus; ie demande d'eſtre admiſe en voſtre cabinet, & que vous m'honoriez auſſi bien de voſtre Amitié que de voſtre Amour. Cette demande me ſemble trop iuſte pour eſtre eſconduite, & ſi vous la iugez telle, pourquoy eſtes-vous ſi reſervé? pourquoy diſſimulez-vous vos reſſentimens, & pourquoy me cachez-vous cette glorieuſe reſolution que vous avez priſe de mettre vn Tyran à mort? Si vous ne pouvez eſperer de moy du ſecours, & ſi ma condition me défend de vous aſſiſter en voſtre entrepriſe; vous pouvez du moins attendre de moy du ſoulagement en vos infortunes, & vous aſſurer que ſi ie n'ay pas aſſez de force pour vous ſeconder, i'aurois touſiours aſſez de courage pour vous accompagne-

Cui verba factorem vide cepi ipſe mei experimen

tum: & ecce hoc vulnus, quod ſpõte intuli vt diſcerẽs quid doloris aut termenis par eſſem Lipſ. monit. polit c. 7.

par tout où le mal-heur ou le ſort vous appellera, ne regardés pas aux foibleſſes des perſonnes de mon Sexe, mais ſouvenez vous ſeulement que ie ſuis Fille de Caton & Femme de Brutus, & que ſi ce Corps que ie tiens de mon Pere, n'a pas aſſez de vigueur pour endurer la Mort, l'amour que ie t'ay voüée, Brutus, me rendra aſſez conſtãte pour la mépriſer. Puis luy découvrant ſa playe, voila, dit-elle Brutus, voila l'eſpreuve que i'en ay faite ne fais pas maintenant de difficulté de me reveler tes deſſeins, apprens qu'il y a ſous cét Habit vn Cœur de Caton, & que ſi mon Sexe ne me permet pas de te ſuivre dans le meurtre que tu medite, ſçache que i'ay aſſez de courage pour mourir pour toy & avec toy.

Poſſũ ferre poſſum contem

Si vne pointille d'Honneur, ſi vn violent deſir d'acquerir de la Gloire, & ſi vne courte obſtination animée de vanité en a fait triompher quelques-vns de la Mort, ſurmonter la douleur, & mépriſer les rigueurs des ſupplices; que ne pourra la Vertu quand elle ſera appuyée de la Iuſtice? qu'elle combattra pour la conſervation des Loix? qu'elle ſouffrira pour la deffenſe de ſes

Temples & de ſes Autels ? puis qu'elle eſt égalle en ſes actions, & qu'elle garde les meſmes meſures dans les delices & dans les tourmens.

C'eſt pourquoy pour abſtenir de cette indolence ſi familiere aux Stoïques & ſi peu connuë aux autres Philoſophes conſiderons ſouvent les actions de ces hommes genereux, qui ont ſurmonté la douleur avec courage ; fortifions nous contre les apprehenſions de la Mort, n'ayons pas plus d'amour pour noſtre Corps qu'il ne faut : oſtons aux tourmens cette pompe qui nous eſtonne ; & perſuadons nous qu'il n'y a ſous ces apparences, que ce qu'vn goutteux mépriſe dans ſon lict, qu'vn malade d'eſtomach endure dans les feſtins, & qu'vne femme delicate ſouffre dans l'enfantement.

nere, & mori, Brute, cum marito, & pro merito poſſum. Idē. b.

DISCOVRS IV.

Que le Sage ne craint pas la Mort, & qu'il la regarde comme la fin de ſes miſeres, & le principe de ſa felicité.

Metus mortis eſt iniuſtus, & talis qui

LA mort eſt ſi terrible, & les horreurs qui l'accompagnent la ren-

in conſtã tem virũ cadere poſſit vnde & reſtitutiõ concedi-tur. L. 3. ff. quod met. cauſ.

dent ſi affreuſe, que les Iuriſconſultes ont crû que la crainte en eſtoit iuſte,& qu'elle eſtoit du nombre de celles qui peuvent tomber en vn homme conſtant. Ils dirent que les actiõs que nous faiſons pendant ſon temps ſont contraintes plutoſt que volontaires, que nos promeſſes n'obligeoient pas, que nos traitez eſtoient invalidez, & que comme elle nous oſtoit la liberté ou empeſchoit l'vſage de la raiſon, elle caſſoit nos promeſſes & anneantiſſoit nos contracts. Les Theologiens, qui conſiderent la Mort comme vne production du peché, pluſtoſt qu'vn effet de noſtre conſtitution, ont iugé qu'il falloit qu'elle fût b'é ennemie de la Nature,puis qu'elle eſtoit ſi redoutable,que toutes les creatures ſenſibles l'apprehendoient, & que celle, qu'on appelle inanimées témoignoient quelque ſorte d'averſion quand on en ſeparoit les parties. Le Pouſſin ſe cache à la veuë du Milan, le Lievre enfile devant les Chiens;& on ne voit rien dãs la nature qui n'employe la force ou l'induſtrie pour ſe defendre de la Mort. On ne tire le Marbre des Rochers qu'avec violence,le Bois gemit ſous la

coignée, l'Air fuit le Feu qui le rarifie, & tout insensible qu'il est, donne des combats pour se conserver. Si les Animaux, dit sainct Augustin, qui n'ont esté purement créez que pour mourir, aiment la vie & craignent tãt la Mort, de quelles frayeurs ne doit estre surpris l'homme quand il en est menacé, puis qu'il a esté produit pour vivre eternellement, & qu'il n'eût iamais veu son Ame separée de son corps, s'il eût conservé son innocence? Les Philosophes appuyent la iustice de leur crainte sur la necessité de la Mort; ils se persuadent qu'ils peuvent redouter vn Mal qui est inévitable, & qui pour estre commun à tous les hommes ne trouvoit de remede dans la Nature. Ils l'accusent de cruauté, ils disent qu'elle est seule parmy les Dieux qui ne reçoit pas d'offrandes, qui rejette les sacrifices des hommes, & que c'est en vain qu'on luy bâtit des Temples ou qu'on luy dresse des Autels, puis qu'elle est égallement aveugle & inexorable.

Sul. tum est timere quod vitare non possis Sen. de remed fortuit.

Mais quelques raisons qu'apportent ceux-cy pour excuser les apprehensions de la Mort, il est aisé de leur faire voir leur erreur, & de les combattre par

les meſmes armes dont ils defendent leurs Maximes. Car ſi la Mort eſt inévitable, s'il n'y a point d'Autels de franchiſe contre ſes ſurpriſes, ſi on n'a pas encore veu d'homme qui ait pû s'en garantir, & ſi la cauſe qui nous fait vivre nous conduit au tombeau? pourquoy la redoutons-nous ſi fort? & pourquoy nous affligeons nous, de ſouffrir vn ſupplice qui ne reçoit point de diſpenſe dans la Nature? Nous naiſſons ſous cette Loy, nous ſommes entrez dans le Monde pour en ſortir, nos Anceſtres nous en ont fraye le chemin, & tous ceux qui nous ſuccederont, ſe verront obligez de ſouffrir la peine du peché de leur premier Pere.

Qui n'a de la compaſſion de voir LouysXI. lors qu'effrayé des horreurs de la mort, il flattoit ſes Medecins, leur promettoit des Montagnes d'Or pour reformer ſon temperament, & par des preſens exceſſifs les obligeoit d'allonger ſes années? Car comme ſi la Providence Divine l'euſt abandonné, & que ſes iours euſſent eſté entre les mains des hommes, il appelloit les Hermites des foreſts, les conjuroit de demander la continuation de ſa ſanté

par leurs prieres ; & ſans ſe mettre en peine d'amander ſa vie, il ne leur en recommandoit que la conſervation Quelques fois pendant toute aſſeurance du coſté du Ciel, il s'enfermoit dans ſon Cabinet, il en faiſoit boucher toutes les avenuës, il en barricadoit les portes, il en fermoit toutes les feneſtres, & comme ſi la mort n'euſt pû penettrer dans ſa retraite, il faiſoit vne Priſon de ſa Demeure. mal-heureux ! que crains-tu, ſinon ce qu'il te faut faire vn iour ; pourquoy redoute-tu ce qui eſt en ton pouvoir de ne pas apprehender ? Chaſſe de ton Ame cette terreur panique, reſigne toy à la volonté de ton Dieu, quitte cette vaine ſuperſtition qui te rend criminel devant luy ; & tu verras alors que ton trépas peut devenir vn ſacrifice pour expier tes offenſes, que la Mort n'eſt qu'vn paſſage à la Vie, & que tu peux eſtre eternellement biën-heureux pour l'avoir genereuſement mépriſée.

O miſer aſſiduò times quod ſemel faciendum eſt ! hoc times quod in tua manueſt. ne timea. Lipſ. mon. poli

Quoy que la Nature n'ait rien produit d'eternel dans le Monde que tous ſes ouvrages ſoient condamnés à mourir, & que tout ce qui s'y voit ne ſubſiſte que peu de iours, cependant on

peut dire que rien ne s'y perd entierement que les choſes s'eſteignent plûtoſt qu'elles ne periſſent, & que la Mort ne finit pas tant leur durée qu'elle l'interrompt. Si l'Eſté ſe paſſe, ſi le Soleil ſe retire de noſtre Horizon, ſi les Fleurs abandonnent nos parterres, & ſi nous ne voyons plus dans nos Compagnes que quelque reſte de Vendange & de Moiſſon; vn autre année nous le rameine, & toutes ces beautez que nous croyons évanoüies, renaiſſant & reſſuſcitent de la même cauſe qui ſembloit leur avoit donné la mort. Si l'Hyver tombe ſi la Neige ne couvre plus le ſommet de nos maiſons, ſi le froid a ceſſé d'endurcir nos Riuieres, & ſi la Bize ne ronfle plus contre nos Baſtimens; il retourne apres peu de temps, & ſes Mois pour eſtre écoulez reviennent pour le rétablir en ſa ſaiſon. Si les Tenebres entreprénent ſur la Lumière, ſi la Nuict couvre le Soleil, & ſi elle nous dérobe par ſon obſcurité les beautez de la Terre; le jour qui ſuit l'en chaſſe, & nous reſtituë les meſmes clartez que celles-là nous avoient enlevées. Les Aſtres qui n'ont point de repos, qui ſont dans vn branſle con-

tinuel, & qui roulent toûjours à l'entour de nos teſtes ; reprennent la meſme route qu'ils ont quittée, & recommencent leur mouvement par le meſme poinct d'où ils s'étoient éloignés. Il eſt de l'homme comme des autres creatures : il meurt pour renaiſtre, chaque partie qui le compoſe retourne à ſon principe, comme ſon corps deſcend dans la Terre, ſon Ame monte dans le Ciel, & abandonnant ſa Priſon, s'envole libre au lieu de ſon origine.

Auſſi voit-on qu'il n'y a que les impies où le criminels qui redoutent cette ſeparation, & qu'ils la regardent comme le plus rigoureux ſupplice dont la iuſtice Divine puiſſe les menacer: Ils tremblent quand on leur parle de mourir, ils apprehendent les iugemens d'vn Dieu qu'ils ont mépriſé, & ils ne veulent pas partir de la Terre, parce qu'ils ne croient pas de regner dans le Ciel. Mais les iuſtes voyent la Mort ſans effroy, ils l'attendent avec ſoûmiſſion, ils l'invoquent comme vn ſoulagement à leurs miſeres, ils s'y preparent avec froideur ; & ſçachant bien qu'elle eſt le ſupulchre des Vices ; & le berceau des Vertus, ils ne ceſſent de faire des vœux

Ad refrigerium iuſti vocãtur; non eſt exitus, ſed ad æternitatẽ tran.

pour ſon arrivée. Ils connoiſſent par la Foy que le Monde n'eſt qu'vn lieu d'exil, que le Ciel eſt leur Patrie, & qu'ils y ſeront vn iour appelez pour y recevoir la recompenſe de leurs travaux. Entrez dãs les Solitudes de ces Ancien, Anachoretes, & vous y verrez des exemples de cette verité, vous y remarquerés des hommes qui ne s'entretiennent que des penſées de la Mort, qui ne ſongent qu'au iour qui doit les enlever de la Terre; qui l'attendent avec joye, & qui font leur exercice ordinaire du plus effroyable de nos ſupplices. Enfoncez dans leurs Cellules, vous y en trouverez qui chargez de chaiſnes, qui deſchirez de coups de foüets, qui minez par les ieuſnes, abbatus par les veilles, ſouhaitent la fin de leur vie, & comme des genereux Athletes, donnent des combats pour obtenir par la Mort, le prix de leur valeur & de leur courage.

ſitus quis antẽ ad meliora non feſtinet? Cyprian. lib. de mort

Mais quittant ces ſentimens Chrêtiens, pour reprendre ceux des Philoſophes; ie ne conçois pas bien pourquoy nous apprehendons tant le trepas, puis qu'il nous eſt ſi avantageux, & qu'en terminant nos iours, il nous comble de bon-heur, ou finit nos offenſes. Car ſi

nous auons veſcu en gens de bien, ſi nous n'avons pas abuſé du temps qui eſtoit deſtiné à noſtre ſalut, & ſi nous avons fait des bons vſages des momens de noſtre vie; pourquoy ſouffrons-nous avec peine qu'on nous en retire, & ne deſirons-nous pas pluſtoſt de la perdre, puis que la Mort qui la termine, nous conduit à vne eternité bien-heureuſe? Mais ſi nous nous ſommes écartez de noſtre devoir, & ſi nous avons eſté mauvais Oeconomes de nôtre temps; pourquoy cherchons nous de la prolonger, & d'accroiſtre nos pechez par l'eſtenduë de nos années? Si nous ſommes innocens, ne craignons pas de paroiſtre devant noſtre Iuge: & ſi nous ſommes coupables, ne trouvons pas mauvais que le Ciel nous appelle du Monde; & nous oſtant les moyens de l'offenſer, nous empeſche d'irriter davantage ſa colere.

Ignaros malorum ſuorum, quibus non mors, vt optimũ inuentum naturæ, laudatur,

Il faut ignorer la condition humaine, pour s'imaginer que la Mort ſoit farouche; & pour ne pas la regarder plûtoſt comme vne faveur, qu'vne peine de la Nature. Car ſoit qu'elle commence la felicité des iuſtes, ſoit qu'elle finiſſe les ſouffrances des miſerables,

Se nec. Cõ- ſol. ad Mat.

ſoit qu'elle tiquette le tombeau des Vieillards, ſoit qu'elle attaque les Enfans dans le berceau; elle eſt égallement la fin de toutes leurs miſeres, & comme elle eſt le remede des infirmes & des coupables, elle eſt preſque toûjours le ſouhait des iuſtes & des mal-heureux. Mais de tant de perſonnes qui l'appellent à leur ſecours, il n'y en a point qui luy ſoient plus redevables que celles à qui elle vient ſans eſtre appellée, & de qui elle anticipe les miſeres & les apprehenſions. Il y a peu d'hommes ſur la Terre qui ne ſoient obligez à la Mort, & qui ne la rangent pluſtoſt au nombre de leurs acqueſts, que de leurs pertes. Car c'eſt elle qui enleve l'Eſclave des mains de ſon Maiſtre, & qui rompant le lien qui attachoit ſon corps à ſon Ame, le décharge du ſerment de fidelité qu'il luy auoit iuré. C'eſt elle qui tire les captifs de la Priſon, & qui levant leurs chaiſnes les met en liberté contre la volonté de leurs Tyrans. c'eſt elle qui montre aux Bannis le Lieu de leur origine, qui leur apprend qu'ils n'ont point de Demeure aſſurée ſur la Terre, & qu'il importe peu en qu'elle partie du Mõde

ils ſoient releguez, puis qu'elle les rameine au Lieu d'où ils ſont ſortis. Enfin c'eſt elle qui fortifie les lâches contre les mal-heurs, qui ſe mocque de la cruauté des Princes, & qui nous force de croire que la Vie que nous aimons eſt vn Supplice, puis que ce qui la finit, termine toutes nos miſeres.

Mortem miſericors ſapè prò vita dabit. Sen. in Troade.

Cajus qui connoiſſoit bien ce ſecret, & qui avoit apris de tant de meurtres que la Mort paſſoit pour vne grace parmy les malheureux ne l'accordoit qu'à ſes Amis, il falloit eſtre reconcilié avec luy pour l'obtenir; & Seneque a remarqué que ce n'eſtoit pas tant vn trait de ſa rigueur que de ſa bonté, de mourir pendant ſon regne. Il eût crû de n'avoir pas bien entendu les Maximes de la Tyrannie, s'il eût châtié tous les hommes d'vn meſme ſupplice, s'il n'eût pas mis de difference entre les perſonnes; & s'il eût condamné les miſerables à mort, & s'il eût reſervé en vie, ceux qui ſe jugeoient bien-heureux. On trouva des hommes durant ſon temps qui ſouhaitterent la Mort comme vne faveur, & qui deſirerent de perdre la Vie, pour ne plus eſtre les témoins de ſes méchancetez. Caninius

Iulius receut l'arreſt de ſa mort avec allegreſſe, il en remercia l'Empereur au milieu du Senat: & ſoit qu'il eût deſſein de luy reprocher ſa cruauté, ouqu'il eût envie de blâmer la laſcheté de ſes Compatriotes ? il luy fit voir que la Mort n'eſtoit pas ſi terrible, puis qu'on pouvoit la meſpriſer, pour éviter la veuë d'vn Barbare inhumain. Il ſçavoit que ce n'eſtoit pas vn grand privilege à vn homme, que de vivre ; que les Eſclaves en joüiſſoient auſſi biẽ que leurs Maiſtres, que la conditiõ des Beſtes égalloit en ce poinct celle des creatures Raiſonnables, & qu'il failloit eſtre bien peu experimenté dans les miſeres du Monde pour crindre ce que les enfans ſouffrent ſans ſe plaindre, les inſenſez attendent ſans émotion, & que les miſerables reçoivent avec ſatisfaction.

La Mort n'a rien de plus cruel que l'opinion : les Philoſophes ont accreu noſtre eſtonnement en la décrivant, ils ont augmenté nos apprehenſions en voulant nous y preparer, & ils nous l'ont rendu affreuſe, par les raiſons meſmes qui devoient nous la rẽdre ſupportable. Quelques-vns ſe ſont imaginez qu'elle eſtoit le plus grand de tous

Omnium

nos maux, parce qu'elle eſtoit neceſſaire : que c'eſtoit le ſupplice dont on puniſſoit les plus fameux criminels ; & que ce n'eſtoit pas ſans ſujet ſi l'homme en avoit tant d'averſion, puis que les animaux les plus invtiles dans la Nature ; faiſoient tant d'effort pour l'eviter ou la divertir. Cependant nous ſçavons bien que la Mort ne nous touche pas ; qu'en nous privãt de nos Sens, elle nous rend incapables de ſouffrir de la douleur ; & qu'en ſeparant noſtre Eſprit d'avec noſtre corps, elle nous rend inſenſibles à tous les maux. Les Epicuriens, qui ont juré vne fidelité inviolable à la Volupté, confeſſent cette verité : ils avoüent qu'elle n'eſt pas vn mal, que les vivans la reſſentent auſſi peu, que ceux qui repoſent dans le tombeau, & que comme elle n'offenſe pas ceux-cy, parce qu'ils ſont privez de ſentiment, elle ne touche pas ceux là parce qu'ils ſont encore animez.

terribilium terribiliſ. ſimũ eſt mors. Ariſtot.

Si toutes ces raiſons ne peuvent induire les Peripateticiens de craindre la Mort, au moins diminueront elles leurs apprehenſions, & les obligeront-elles d'avoüer que la Mort n'a rien de ſi effroyable qu'ils ſe ſont figuré, puis

Ante ſene ctutẽ cura. ui vt bene. mori ar: bene autẽ mor: eſt li- bẽter mori, & libẽs mori tur qui non repu gnãs.

qu'il ne faut qu'vne reſolution mediocre pour la ſouffrir ou la vaincre. Seneque, qui ſçavoit bien qu'elle faiſoit vne partie de ſon Eſſence, & que comme la Quantité qui a ſon eſtenduë & ſa fin, il eſtoit compoſé de la Vie & de la Mort, ſe preparoit à la recevoir à tous momens, il regardoit châque iour comme le dernier de ſa Vie, & pour vſer de ſes paroles il ſouhaitoit le trépas pour mettre fin à ſes miſeres. Il dit en vne Epiſtre qu'il eſcrit à Lucilius, qu'il y avoit long-temps qu'il y eſtoit preparé, qu'il ne joüiſſoit de la Vie que parce qu'il eſtoit preſt de la quitter, & que comme il avoit prevenu ſon arrivée par la Vertu, il pouvoit l'antendre ſans crainte & la ſouffrir ſans regret.

DISCOVRS IV.

Que le Deſeſpoir eſt meſlé de lâcheté, de fureur, d'injuſtice.

Non qui iuſſus aliquid facit miſer eſt, ſed qui invitus facit Sen.

L'Amour que l'homme a pour ſoy-meſme eſt ſi iuſte, & les ſoins qu'il apporte à ſa conſervation ſont ſi raiſonnables, qu'on ne peut le rompre ſans le détacher de luy meſme, ny l'exempter de ſes Loix ſans prevenir cel-

les de la Nature. C'eſt la fin de toutes ſes actions, le principe de la ſocieté humaine, & la ſource de cette eſtroite liaiſon qu'on remarque parmy les Amans & les Alliez. Si on peut croire Ariſtote en ce ſujet, vn homme eſt aſſez vtile à ſon prochain dés qu'il a de l'amour pour ſoy-meſme; & que ſe conduiſant par les regles de la Vertu, l'anime à la pratiquer par ſon exemple. De là vient que les Iuriſconſultes ont dit que noſtre volonté n'eſtoit iamais pure quand elle regardoit vn Bien qui eſtoit hors de nous, qu'il y avoit de l'amour propre en toutes nos actions, que l'intereſt eſtoit l'Ame de nos entrepriſes, & que nous ne nous ſoucions guere de conſeruer ou defendre vn bien public, qu'autant qu'il eſtoit meſlé avec le noſtre particulier Vn Soldat ne combat pour ſa Patrie, que parce qu'il eſpere de ſauver ce q'il poſſede; & comme il eſt vn de l'Eſtat, il craint ſa propre perte en apprehendãt celle de ſon Pays. Le Marchand ne monte ſur la Mer que ſous eſperance de gain, & le Laboreur ne cultive la terre que parce qu'il attend vne heureuſe recorte de ſes travaux. Enfin l'homme

Ep. 61.

Vix bonũ publicũ curamus niſi in quãtum priuatum bonum ad mixtum eſt. Cod.

imite Dieu en ſon amour : il fait ſervir toutes les Creatures à ſon vtilité, il ſe cherit avec complaiſance, il ſe regarde avec reſpect, & ſoûmettant toutes choſes à ſon Eſprit, il ſe revere comme vne Divinité.

Quoy que cette affection ſoit auſſi iuſte qu'elle eſt naturelle, & qu'on ne puiſſe la blaſmer en vn homme qu'autant qu'elle eſt paſſée en excés, cependant le Deſeſpoir entreprend de la deſtruire, il combat toutes ſes Maximes, & oblige la plus terrible des Creatures de devenir l'Ennemie de ſoy-meſme. Il rompt cet aimable lien qui l'attache ſi fortement à ſoy-meſme, il fait ſucceder la Haine à ſon Amour; & par vne fureur qu'il n'inſpire qu'aux malheureux & aux enragez, il la force de ſe donner la Mort pour mettre fin à ſes miſeres. Ie ſçay bien que Seneque a approuvé ce ſentiment en ſon Sage, qu'il a crut qu'on pouvoit ſortir du Monde ſans offence, qu'il y avoit toûjours de la gloire de mourir de ſa propre main, que celuy-là ſçauroit vivre en libertéqui pouvoit mourir ſans contrainte : Que le Sage regloit ſes iours auſſi bien que ſes actions, qu'il vivoit

Ne que interest multum mors ad nos veniat, an ad illam nos :

autant qu'il devoit, & non pas autant qu'il pouvoit ; & comme il ſe retiroit d'vn feſtin quand il s'eſtoit repeu, ou qu'il quittoit le ieu quand il en eſtoit las, il partoit du monde quand il en eſtoit ennuyé. Enfin il aſſeura que cette Paſſion luy eſtoit honnorable, & que s'il appartenoit aux grands courages de quitter quelques fois la Terre dans la proſperité, c'eſtoit vne marque de folie en vn homme de vouloir vivre malcontent ou mal heureux.

illud imperitissimi cuiusq; verbum falsum esse tibi persuade, Bellares mori sua mortе.

Ce ſentiment eſt ſi ſouvent reïteré en ſes Eſcrits, qu'on ne ſçauroit nier qu'il n'ait eſté de cette opinion, & il faudroit dementir ſon propre iugement pour vouloir le defendre ou le iuſtifier de cette eſchapée, Mais il eſt aſſez excuſabe, ce me ſemble, puis qu'il eſt Stoïque, que ſon erreur procede des principes de la Secte qu'il profeſſoit, & qu'il loüe le Deſeſpoir en ſon Sage, parce qu'il paſſoit en ſon temps pour le dernier effort de ſon courage. Mais à peine fut-il deſabuſé de cette Doctrine, que l'homicide eſtoit defendu dans le Chriſtianiſme, & qu'on ne pouvoit attenter ſur ſa perſonne ſans entreprendre ſur les droits de celuy

Sen. Epi. 69.

qui en eſtoit le maiſtre ; qu'il quitta ce ſentiment qu'il ſe retracta de ſes erreurs, & confirma par la fin de ſa Vie les veritez de ſa creance. Car ayant receu l'arreſt de ſa Mort, il ne voulut pas ſe la donner de ſes propres mains, il ſe fit ouvrir les veines par ceux qui l'aſſiſtoient, & ſouffrit qu'on luy tira l'Ame du Corps avec ſon Sang, ſans ſon entremiſe. Dans vne Lettre qu'il eſcrit à Lucilius, il exhorte le Sage a ne pas prevenir l'office du Bourreau, & d'attédre la Mort ſans apprehenſion. Il dit qu'il y a de la force, de meſpriſer la Vie, & non pas de la haïr ; & que c'eſt vn ſigne de folie plûtoſt que de ſageſſe, de finir ſa vie par la crainte qu'õ a de mourir.

Ali quãdo etiamſi mors inſtabit, & deſtinatũ ſibi ſupplicium ſciet, non commovebit ſapiens pœnæ ſuæ manum. Seul eſtia eſt ti more mortis

En effet entre toutes les Paſſions de l'Ame, il n'y en a point de plus laſche que le Deſeſpoir : ceux qui l'ont employé pour recouvrer leur Liberté, ou ſe delivrer de la Tirannie des Princes, n'ont pas fait voir tant leur conſtance que leur foibleſſe ; & ils ont paſſé dans l'eſprit des hommes pluſtoſt pour impatiens que courageux. Caton n'eſt blaſmé dans les Hiſtoires que pour avoir ſuivy ſes mouvemens ; ſa Mort eſt la honte des Romains, ſon homi-

cide ternit toutes ſes autres actions, & quelques loüanges que luy donne Seneque dans ſon Livre de la Providence, on ne peut l'exempter de laſcheté lors qu'il recourt à la Mort pour fuir la Domination d'vn Ennemy victorieux. C'eſt manquer de courage que de ne pouvoir ſupporter l'adverſité, de ſouhaiter la Mort par vn dégouſt de la Vie, & advancer la fin de ſes jours pour ſe délivrer de la Douleur ou de l'infanterie. Regulus, à qui vn ſemblable mal-heur eſt arrivé, paroiſt bien plus genereux à la Poſterité que ce Philoſophe : car tombé entre les mains des Penſens, il ne voulut pas preſter les ſiennes au Deſeſpoir, pour leur oſter la gloire de ſa déroute ; & quoy qu'il fut devenu l'Eſclave de ceux qu'il avoit autre fois vaincus en champ de Bataille, il ayma mieux les ſouffrir en les ſervãt, que de s'enlever à leur Tyrannie, en commettant vn homicide. Il receut ſon deſaſtre ſans murmure contre le Ciel, il endura la Domination des Carthaginois avec patience, il garda la meſme grandeur de courage dans ſa Captivité dans ſon Empire ; & éloigné du peuple Romain, il

mori: venient qui occidat, expecta, quid occupas alienum negotiũ? Sen. Ep. 70.

ne laiſſa pas de luy conſerver ſon amour inviolable. Si ſes Ennemis chargeoient ſon Corps de chaiſnes, ils ne pouvoient luy arracher de l'Ame, l'affection qu'il avoit pour ſa Patrie : il luy eſtoit fidele au milieu de ſes miſeres, il faiſoit des vœux pour ſon reſtabliſſement ; & comme il ſçavoit qu'il ne pouvoit ſortir du Monde, ſans le congé de celuy qui l'y avoit fait entrer ; il attendit la Mort de ſes Ennemis, ſans oſer la prevenir par vn attentat. Mais Caton n'avoit iamais ſurmonté Ceſar : ſi celuy-cy eſtoit devenu ſon Prince, il eſtoit devenu ſon Vainqueur par les Armes ; & s'il luy ravit la Liberté, c'eſtoit apres avoir ſoûmis la Republique Romaine à ſon pouvoir. Auſſi ſon Deſeſpoir eſt vne preuve evidente de ſa foibleſſe : il ne ſe fit mourir, que parce qu'il envioit le bon-heur de Ceſar, & il ne s'eſt planté le poignard dans le ſein, que parce qu'il ne pouvoit ſupporter la bonne fortune, d'vn Antagoniſte victorieux.

Si on remarque l'infirmité dans le Deſeſpoir, on n'y trouve pas moins de fureur : la violence ne cede pas à la foibleſſe, & comme on eſtime vn hom-

me lâche, quand il ſuccombe ſous l'Adverſité, on l'eſtime cruel quand il s'engage dans la Mort pour s'en delivrer. Les Tyrans qui entreprennét ſur nôtre vie, n'approchant pas de ſa violence, ils ne déchargent leur rage que ſur nôtre Corps; ils laiſſent noſtre Eſprit en liberté; & geſnant la moindre partie de nous-meſmes, voyent ſouvent la plus noble triompher de leur cruauté. Mais le Deſeſpoir exerce ſa fureur ſur toutes les deux: il abbat l'Ame avec le Corps, il nous anime tous entiers contre nous-meſmes, & plus cruel que le mal-heur qui nous travaille, il nous cõtraint de nous arracher la Vie par le fer ou le poiſon. C'eſt bien alors que nous devenons les Ennemis de nous-meſmes, puis que nous employons nos advantages à nous perdre; que nous faiſons ſervir nôtre Raiſon à noſtre ruine, & que pour fuïr la Douleur, qui n'eſt que le mal des effeminez, nous recourons au dernier de tous les Maux. Auſſi vn Orateur a dit de bonne grace, que le Deſeſpoir n'eſtoit que la paſſion des furieux, que l'Impatience en eſtoit le principe, que l'Indignation luy donnoit des forces, que la Crainte & la Dou-

leur luy fourniſſent des Armes, & qu'vn homme n'appelloit la Mort, que parce qu'il ſe haïſſoit ſoy-meſme, ou qu'il oublioit ſon ſalut.

Auſſi paſſe-il pour le plus injuſte de nos mouvemens, & quiconque en approuveroit l'vſage dans les creatures Raiſonnables, ne choqueroit pas moins les Loix de la Nature, que celles du Chriſtianiſme. La vie eſt vn don de Dieu, nous n'en joüiſſons qu'auſſi long-temps qu'il luy plaiſt, nous ne ſommes dans le monde que par ſa faveur; & celuy-là ſeroit ſans doute inſolent, qui abuſeroit d'vn Bien qu'il n'a receu qu'à condition de le conſerver. Comme il n'eſt permis à perſonne de choiſir le Pays où il veut naiſtre, ny les Parens qui le doivent produire; il n'eſt pas en la diſpoſition de l'homme de ſe defaire ſoy-meſme, & il faut que celuy qui l'a mis au nombre des vivans ſans ſon conſentement, l'en retire quand il luy plaira. Car encore que nous ſoyons nez pour commander, & que nous ne voyons rien ſur la Terre qu'il ne ſoit ſujet à noſtre empire; neantmoins nous ne pouvõs diſpoſer de nóus-meſmes, nôtre Vie eſt entre les

mains de celuy qui nous l'a donnée ; & depuis que le Fils de Dieu nous a racheptés par ſon ſang, il ne nous eſt plus licite de la mépriſer, pour nous affranchir des inquietudes qui l'accompagnent. Tout ainſi que les loix humaines défendent aux particuliers de retirer vn criminel du ſupplice, celles du Ciel ne ſouffrent pas que les pecheurs diminuent ou changent leurs tourmens ; & celles les obligent d'endurer toutes ſortes de calamitez, avant que d'abandonner à la Fortune les droits que Dieu a ſur leur Vie. Si nous deſirons la Mort; que ce ſoit celle de nos Paſſions: fuïons tout ce qui cauſe nos miſeres, quittons toutes ces fauſſes opinions, qui nous ſeduiſent, & mourons à nous-meſmes, ſi nous ne voulons reſſentir le Mal que nous apprehendons.

QVATRIE'ME TRAITTE'

De la Douleur.

DISCOVRS I.

De la nature de la Douleur.

COMME la Nature eſt ennemie du repos, qu'elle produit toutes choſes pour l'action, que les plus nobles de ſes ouvrages ſe terminent au mouvement, & qu'elle ne ſouffre pas qu'ils ſe divertiſſent, que pour reparer les forces qu'ils ont perduës par le travail, Cõme la pareſſe eſt nuiſible au Corps, qu'elle le change d'excremẽt, qu'elle en altere la chaleur naturelle, & qu'empeſchant la concoction des Viandes, elle le rend foible & impuiſſant. Les Stoïciens condamnent l'oyſiveté en leur Sage, ils en font la mere du peché, & ſçachant bien qu'elle eſt plus familiere aux tenebres qu'à la lumiere, ils luy defendent de chercher ces retraittes, qui peuvẽt luy apprendre à faire le Mal en ne rien fai-

ſant. En effet, rien ne nous eſt ſouvent plus funeſte que l'ombre & la ſolitude: les vices deviennent plus legers quand ils ſe découvrent : la maladie panche vers la Santé quand elle ſe fait cõnoître, & la diſſolution n'eſt iamais plus dangereuſe, que lors qu'elle quitte la veuë des hommes pour ſe retirer dans les cachots. Cependant la Douleur eſt de cette humeur; elle ſe plaiſt dans les tenebres, elle cherche la ſolitude pour s'entretenir de ſes miſeres, & comme ſi elle eſtoit poſſedée par vn malin Eſprit, elle fuït la compagnie de ceux qui peuvent la guerir. Elle reſſemble à ces faineans delicats qui ne connoiſſent rien de tout ce qu'ils font, qui ne ſongent à manger, que lors qu'on les en advertit, & qu'ils ne ſçavent s'ils ſont aſſis ou debout, à moins qu'on ne leur parle. Ils vivent ſans le ſentir, ils ſe divertiſſent ſans le ſçavoir, & ils ſont occupez ſans connoiſtre la fin de leur travail.

Nihil agẽdo malè agere diſcimus.

Si les autres mouvemens de l'Ame nous font agir, ils nous propoſent quelque fin, & la pluſpart d'eux ont des viſées qui nous donnent quelque ſorte de ſatisfaction. L'amour pour-

ſuit vn Bien que nous aimons ; & nous découvrant ſes beautez ou ſes avantages, il nous entretient de ſa iouïſſance ou de ſon vtilité. La Colere medite des vengeances ; elle conſidere les iniures qu'on luy a faites ; & on ne la voit iamais appaiſée, qu'elle n'en ait tiré raiſon. La Convoitiſe penſe aux richeſſes; les plaiſirs qu'elle attẽd de leur poſſeſſion eſt ſon motif ; & elle quitte de les rechercher dés qu'elle a perdu l'eſperance de les acquerir. Mais la triſteſſe eſt touſiours oyſive, elle ne ſe preſcrit point de fin, elle ne s'attache qu'à ſes mal heurs, & ſans porter ſes penſées hors d'elle meſme, elle ne ſe nourrit que de ſon affliction. Nous n'avons rien moins en noſtre pouvoir que cette Paſſion : elle ſe forme ſans noſtre congé, elle s'accroiſt de ſon propre mouvement ; contraire aux autres maladies de l'Ame, elle s'aigrit par les remedes qui devroient la guerir. Les voyages que nous entreprenons pour la charmer, les ſoins que nous apportons pour corriger ſa nature, & les divertiſſemens dont nous vſons pour addoucir ſon amertume, ne nous profitẽt de rien; elle renaiſt apres quelqu. tẽps,

& toutes les inventions de la prudence ne ſervent pas tant pour la deſtruire que pour la tromper. Car l'opinion venant à ſon ſecours, renouvelle ſes peines ? luy en repreſente la cauſe avec exaggeration; & comme ſi elle tiroit des forces de ſon repos, elle s'efforce de la rendre plus miſerable. Auſſi eſt-ce de cette raiſon que Seneque a inferé, que la Douleur n'eſtoit pas naturelle à l'homme, puis qu'elle eſt ſi bizarre en ſon humeur, ſi veritable en ſes bleſſures, & ſi inconſtante en ſon affection.

Tout ce qui part de la Nature, ne reſſent point de changement; il conſerve par tout vn meſme pouvoir, & la diverſité des ſuiets où il ſe rencontre n'altere pas ſon activité. Le feu qui eſt vn argent naturel, n'épargne perſonne; il bruſle égallement le Prince & le Villageois, il conſume la Femme avec ſon Mary, & il faut eſtre de Bronze ou de Diamant pour reſiſter quelque temps à ſa fureur. Le Fer penetre tous les Corps, il deviſe tous les Metaux, il ſepare les matieres les plus ſolides, il donne la mort à la plus grande partie des homme; & nous ne ſçaurions conter vn Martyr dans nos Annales qui ait pu

Ea quæ naturæ vim acceperũt eandem in omnibus ſervãt, apparet non eſſe naturale quod varium eſt. Sen. conſol. ad Helv c. 7.

eſchapper de ſa violence. Mais la Triſteſſe eſt partiale, elle bleſſe l'vn ſans toucher l'autre; ce qui nous afflige n'émeut pas nos voiſins, & nous voyons ſouvent qu'vn meſme deſaſtre fait des contens & des mal-heureux.

La ſource de ce deſordre eſt l'Amour propre, nos douleurs viennent de nos affections, nous ne nous attriſtons que parce que nous ſommes amoureux de nous-meſmes; & comme diſoit cette Mere chez Quintilien, nous ne regrettons la perte de nos Biens ou de nos Amis que pour les avoir trop eſtimez. Si l'Ennemy ravage noſtre Païs, ſi la Peſte depeuple les Provinces, ſi la Greſle moiſſonne l'eſpace des Laboureurs, ſi la foudre abbat le ſommet de nos Clochers, & ſi la Famine diminuë le nombre de nos compatriotes, nous ne pleurons pas tant leurs miſeres que la noſtre particuliere, nous apprehendons noſtre ruine en leurs deſaſtres & leurs mal-heurs & leurs dommages ne nous touchent qu'autant qu'ils peuvent reflechir ſur nos teſtes. Car par vne raiſon contraire ſi on nous advertir que les Armées ont quitté nos frontieres qu'elles ſont paſſeés en Ethio-

Amabam miſera perirum. Quint.

pie ou en Perſe & qu'elles ſe ſont renduës Maiſtreſſes de leurs plus conſiderables fortereſſes ; ſi on nous dit que la Peſte a ietté vingt-mille Indiens dans le tombeau que la Mer engloutty la Flotte des Barbares que les Turcs ont gagné des Iſles ſur les Chreſtiens, & enlevé vn grand nombre d'innocens pour les mener en leurs Contrées: tous ces rapports ne nous émeuvent pas, nous les eſcoutons ſans trouble ; & quoy que la Nature nous oblige d'aimer tous les hommes comme nos Freres nous ne nous mettons guere en peine s'ils ſont miſerables, pourveu que nous ſoyons hors de danger. L'infortune de nos voiſins ne nous frappe qu'à meſure que nous les aymons, & nous ne craignons leur malheur qu'autant qu'il peut venir iuſques à nous. C'eſt ce qui a obligé Saint Auguſtin de definir la Douleur, apres les Stoïciens, vn déplaiſir de l'Ame cauſé par l'opinion d'vn Mal qui nous arrive contre noſtre volonté.

Mais comme l'humeur de cette Paſſion ne s'accorde pas avec celle de ſes Compagnes, elle produit des effets differens des leurs : Car ſi l'Amour & *Triſtitia eſt diſ-*

Sensio animi abhis rebus quæ nobis delẽtibus accidunt Aug. 14. de civ.

le Desir nous traittent en maistresses, la Douleur nous traite en Tyran, & si l'Esperance & la Crainte sont des Esclaves de leur hostes, la Tristesse en faits des Martyrs. Sa malignité s'estend sur toutes leurs parties, elle rafroidit leurs corps, elle estouffe la chaleur qui les conserve, elle dessèiche l'humide radical qui les fait vivre, elle empesche la digestion de ce qu'ils mangent, elle trouble leur memoire, elle pervertit leur jugement, & elle ne laisse membres en leurs corps ou facultez en leurs Ames qu'elle ne corrompe ou qu'elle n'affoiblisse. Enfin si les autres Passions sont des maladies, la Douleur est vn tourment: si l'Amour à ses aigreurs, si la joye a sa legereté, si la Crainte est accompagnée de foiblesse; la Tristesse est suivie tout ensemble de langueur, d'amertume, & de supplice: elle abbat l'Esprit avec le Corps, & renversant toute leur œconomie, les met dans vn estat de ne pouvoir rien produire que de funeste à leur repos. Le Desespoir ne nous travaille plus, qnand il est separé de la Douleur, & l'apprehension est supportable, quand on luy a osté cette inquietude qui tourmente les craintifs.

DISCOVRS II.

Que les disgraces de la Fortune n'attristent pas le Sage, & qu'elles sont également avantageuses aux innocens, & aux criminels.

BIen que i'ay tousiours esté assuré qu'il y avoit vn Dieu dans le Ciel, que ie sçeusse bien que toutes les creatures luy obeïssoient, & que la Religiõ que ie professois m'obligeoit de le reverer ; bien que ie connusse que son pouvoir fust infiny, qu'il fust également juste & misericordieux, & que la moindre de ses perfections fust aussi bien au de-là de mes paroles que de mes pensées : cependant ie n'ay pû souvent m'empescher de mettre la teste dans le Ciel, de revoquer en doute sa Providence, & d'enquêter si celuy qui avoit creé l'Vnivers, regloit les momens & les adventures de nôtre Vie. Il est vray que mon erreur ne duroit que des momens, & que ie changeois de sentimens, aussi-tost que ie considerois les beautez de la Nature, que ie contemplois ces voutes azurées qui pendent sur nos testes : que j'ad-

mirois l'influence des Astres, que ie remarquois l'ordre si reglé des saisons, que i'examinois comme le Iour succedoit à la Nuict, & que le Soleil qui les causoit tous deux portoit en toutes les parties du Monde sa lumiere & sa chaleur. Toutes ces merveilles me desabusoient aisément de ma creance; & tout honteux de mon infidelité, ie confessois sans peine que celuy qui divisoit les Mers, qui faisoit naistre les fruits en leurs saisons qui appuyoit la Terre sur son propre poids, estoit celuy-la qui regloit nos actions, qui prenoit connoissance de nos souffrances, qui assistoit à nos combats, & qui se rendoit l'Arbitre de nostre Déroute ou de nôtre Victoire. Mais quand ie voyois apres, que toutes choses estoient en confusion dans le Monde, que i'y remarquois des criminels heureux & des innocens miserables, que i'y considerois des méchans contens & des iustes affligés; ie tombois derechef en ma premiere erreur, ie r'appellois de ma derniere opinion, & pressé par vne injustice que ie croyois manifeste, ie ne reconnoissois plus d'autre conduite, que celle que les Anciens ont abandõnée au

Res humanas ordine nullo fortuna regit sparsitq; manu munera cæca, peiora fovens. Sen. Hip.

pol.

Deſtin & à la Fortune : ma foy ſe perdoit en voulant trop connoître, & ie devenois infidele en devenant curieux.

Mais la peine qui ſuit le peché m'a guery de cette erreur, le châtiment des coupables m'a ouvert les yeux ; ie ne me plains plus maintenant de l'adverſité des bons, ny de la felicité des meſchans, ie ſçay bien que ceux-cy ſont aſſez miſerables puis qu'ils ſont criminels, & qu'il n'eſt pas neceſſaire que la Iuſtice divine abbaiſſe leur orgueil, puis qu'elle contribuë à les punir. En effet pour déreiglé que puiſſe eſtre vn homme, il ne peut éviter le chaſtiment qui accompagne ſon peché : ſa malice fait ſon ſupplice ; & quelque inſenſibilité qu'il témoigne de ſa faute, il n'en peut fuïr la punition apres l'avoir commiſe. Rien n'eſt en aſſurance ſur la Terre que l'innocence ; & rien ne peut cauſer le repos de noſtre Ame que la iuſtice de nos actions. Comme les Romains portoient ſur leurs eſpaules, la Croix ſur qui ils devoient eſtre attachez, les impies portent leur Supplice avec eux : les remords de leurs conſciences les ſuivent par tout, & ils ſe ſentent punis avant que les Témoins

Cognatum, imò innatum omni ſceleri ſceleris ſupplicium. Lip. 2. de conſtit.

les accuſent, que le Iuge les condamne, & que le Bourreau les tourmente.

Ces Supplices qui paroiſſent à nos yeux, ne ſont pas touſiours les plus ſenſibles : noſtre Corps n'eſt pas touſiours le Theatre de la douleur, celle qui le touche ne bleſſe ſouvent que noſtre imagination ; & ſi elle eſt courte quand elle eſt violante, elle eſt ſupportable quand elle eſt moderée. Mais celle qui naiſt de nos crimes eſt eternelle, il n'y a qu'elle qui ſçait vnir des qualitez differentes, qui eſt auſſi longue que cruelle, qui dure plus longtemps que ce qui l'a cauſée, qui s'augmente par ſon ſilence, & qui ſe renforce par ſa moderation. Elle imite ce fameux Tyran qui commandoit à ſes Bourreaux de leur faire durer longtemps leurs Patiens de leur faire ſouffrir les tourmens à longues repriſes, de frapper doucement pour leur faire mieux gouſter la mort, & de les envoyer dans l'autre Monde par des peines reïterées. Car le peché ne nous donne pas de relaſche, il continuë toute noſtre vie, & par des ſupplices modetez il nous meine à la mort eternelle,

Mais ſans m'arreſter davantage à ra-

contre les miſeres des meſchans, il ne me ſera pas difficile de ſatisfaire aux plaintes que la plus-part des hommes font contre le Ciel ; ſi ie monſtre que la Fortune n'a rien de funeſte, que les diſgraces ne nous peuvent rendre miſerable, qu'elles ſont pluſtoſt des preuves de la Bonté de Dieu que de ſa Colere ; & que ſi elles ſervent d'exercices aux innocens ; elles ſervent touſjours de remede aux coupables. C'eſt la calamité, dit vn ancien Orateur, qui reforme nos volontez ; qui excite les laſches, qui force les obſtinez, qui apprend la Modeſtie aux ſuperbes, qui enſeigne la Vertu aux impies, qui courõne les iuſtes, & chaſtie les criminels. Seneque s'eſtimoit heureux en ſon exil ; l'indigence qui l'accompagnoit, contribuoit à ſon repos, il croyoit d'avoir perdu des occupations & non pas des biens quand on le dépoüilla de ſes richeſſes ; & par vn heureux mal-heur d'avoir recouvré ſa liberté en perdant les ſoins de les conſerver. Les pauvres vivent en aſſurance ; & comme ils ne tiennent rien de la Fortune, ils n'en apprehendent pas les diſgraces. Si vn Tyran envahit les Terres de leurs Voi-

Quod ad me attinet, intelligo me non opes, ſed occupationes perdidiſſe, Corporis exigua deſideria ſunt. Sen. Cõſol. ad Helv. c. 11.

ſins ; ſi on donne l'alarme dans leurs quartiers, ſi on force le murailles qui les environnent ; ils ne s'en troublent pas; ils ſçavẽt que ce n'eſt pas eux qu'on cherche, & que la diſette qui les rends mépriſables, les met à couvert des pourſuites des Vſurpateurs. Si on les bannit de leurs Contrées, & ſi par vn pouvoir que les Armes permettent aux Conquerans, on les oblige de changer de Pays, ils quittent leurs maiſons ſans ſe plaindre, ils cherchent à ſortir & non pas à emporter, & connoiſſans que toute terre eſt leur Patrie, ils s'aſſeurent de trouver par tout dequoy ſatisfaire à leurs beſoins.

La Pauvreté n'eſt inſupportable qu'à ceux qui l'eſtiment telle, l'imagination fait la plus grande partie de ſes tourmens, il faut eſtre abuſé par le bruit du Peuple pour la reſſentir, & ignorer le contentement des neceſſiteux pour en apprehender la condition. Si nous prenons la peine de frequenter les Maiſons des pauvres, nous verrons qu'elles n'ont rien d'affreux, que le nom qu'elles portent, que la ioye couvre preſque touſiours le viſage de leurs hoſtes, que ceux-cy diſputent la tran-

quillité de l'Eſprit aux opulens;& que ſans eſtre chargez des ſoins qui les travaillent,ils gonſtent les douceurs de la Vie avec ſatisfactiõ.Mais ceux-cy ſont mal-heureux au milieu des delices, les miſeres les aſſiegent de tous coſtez, leurs Threſors ſont leurs tourmens; & comme ils les acquierent avec travail, ils les poſſedent avec crainte, & les perdent avec regret.

Mais pour faire voir que la Pauvreté n'a rien de facheux, & que tout ſon mal conſiſte purement en l'opinion;ne voyons-nous pas que les riches imitent ſouvent les pauvres quand ils veulent ſe divertir, qu'ils choiſiſſent des iours pour ſe traitter à leur facon? qu'ils quittent leur vaiſſelle d'argent pour en prendre de terre? qu'ils changent leurs cuilliers d'or en des houlettes de bois? qu'ils preferent les ouvrages d'vn Potier aux chef-d'œuvres des Orfevres? & qu'ils quittent la magnificence de leurs Palais pour venir ſe divertir dans les Cabanes des Bergers? Cependant ces mal-heureux ſuivant la diſette,ils craignent touſiours ce qu'ils recherchent quelques fois, & par vn aveuglement qui fait voir leur foibleſ-

De-
mẽ-
tes! nec
ali-
quan
do
con-
cupiſ
cunt
quod

semper timēt. Idē lib c. 12.

se, ils ont horreur de ce qu'ils imitent pour se divertir. Tant il est vray que l'indigence est imaginaire, qu'elle n'a rien de plus terrible que l'opiniõ commune des hommes ; & que les incommoditez qui la suivent n'offensent nôtre Esprit, qu'à mesure qu'elle blesse nostre Imagination. Souvent vne méme cause produit des effets differens ; & ce qui avoit rẽdu la Pauvreté odieuse, rend pour l'ordinaire l'abondance insupportable. Comme il importe peu qu'on couche vn malade sur vn lit de bois ou d'hyvoire, & que la diversité des lieux où l'on le pose n'allege pas sa douleur ; vn homme est aussi peu contant dans la pauvreté que dans l'Abondance, & comme il porte son mal avec soy. on ne sçauroit empescher qu'il ne soit miserable.

Quand il nous arrivera donc quelque desastre, asseurons nous que la mal que nous en ressentons n'est qu'vn effet de l'opinion ; qu'il nous offense, parce que nous le pensons, & qu'il ne tourmente nostre Esprit, que parce que nous l'avons laissé seduire par l'imagination. Si nous sommes tombez en disgrace, si on nous a ravy l'honneur,

& ſi par malice de nos Ennemis ou l'indignation du Prince, on nous depoüille de nos dignitez ; apprenons que nous n'avons point de droit ſur les choſes humaines, qu'il y a vn Dieu en haut qui s'en eſt reſervé la diſpoſition, que nous ne ſommes illuſtres qu'auſſi long temps qu'il luy plaiſt, & que comme la Terre ne prend rien ſur la Lumiere, qui l'eſclaire par intervalles, nous ne nous devons pas promettre de Charge eternelle, puis qu'on peut nous la ravir à tous momens. La fortune n'imite pas la Nature en ſa conduite: comme celle-cy perfectionne ſes ouvrages par degrez, elles les mene peu à peu au neant d'où ils ſont ſortis, les Planettes ſe retirent de leur Apogée de meſme pas qu'elles s'en eſtoient approchées. Mais cette aveugle nous fait ſouvent pauvres tout d'vn coup : nous perdons en vn iour, ce que nos Anceſtres ont acquis en divers Siecles ; & comme ſi elle connoiſſoit que nous ſommes nez tous egaux, que les richeſſes nous ſont tombées iniuſtement en partage, que nous en avons d'époüillé nos prochains pour nous en accommoder, que nous les avons accreuës contre les Loix de

la Nature : elle nous precipite dans la pauvreté, & égalle noſtre condition à celle des plus viles creatures de la Terre. Quoy que cette façon d'agir ſoit ſurprenante, elle nous eſt pourtãt en quelque façon advantageuſe : elle eſtouffe tous nos maux à la fois, & comme vn adroit Chirurgien qui tire promptement vne fleche du corps, elle emporte avec nos biens les ſoins de les conſerver, & l'apprehenſion de les perdre.

Si le Feu ravage nos campagnes, s'il bruſle nos Maiſons, & s'il conſume tout ce qui nous y appartient, conſiderons que cette perte nous eſt arrivée par vne cauſe generale, que cét Element inſatiable agit autant qu'on luy fournit de matiere, & qu'il n'eſt pas iuſte qu'il reſpecte nos Demeures, puis qu'il n'eſpargne ny les Temples de Dieu, ny les Palais des Monarques. Repreſentons-nous que cét incendie eſt vn avant-courrier de celuy qui doit vn jour embraſſer tout le Mõde, que le Feu eſt indigné contre nous, qu'il ſe faſche que nous le traittons en Eſclave, que nous l'employõs en la plus grande partie des Arts, & qu'il eſt bien raiſonnable que nous en recevions quelque dõ-

mage, apres en avoir receu tant de bons services. Perſuadons-nous que ce malheur nous eſt arrivé, par vne ſecrette Providẽce du Ciel, que Dieu l'envoye à ceux qui y penſent le moins, & que iamais les flammes ne devoreroient aucuns Bâtimens, s'il falloit qu'elles attẽdiſſent le conſentement de ceux qui en ſont les maiſtres. Conjurons le Ciel de conſumer nos Paſſions, comme le Feu conſume nos Edifices, voyons à la faveur des flammes la vanité des biens de la Terre: adorons y la main qui nous frappe, & qui nous chaſtie en ce monde pour nous épargner en l'autre.

Si la Mort enleve quelques-vns de nos amis, & que par vne innocente cruauté elle nous ſepare de ceux que nous aymions mieux dans le Monde, ſouffrons leurs trépas avec reſignation remercions la Fortune de nous les avoir ſi long-temps conſervez, interpretons ſes faveurs en bonne part, & ne l'accuſons pas de nous les avoir ravis, puis qu'il a eſté en ſa puiſſance de nous les donner. Souvenons-nous que toutes choſes periſſent dans la Nature, que les hommes n'ont encore rien produit d'immortel, & que leurs plus ſuper-

Quid quid eſt, cui domi nuu in- ſcri beris apud te eſt tuũ non eſt: nihil fir mum infir. mo, nihil fra- gili ater num & in vi ctum eſt. Sen. Epiſt 98.

bes ouvrages n'ont pû durer que quelques années. Par vne ingenieuſe tromperie imaginons-nous que nos Amis ſont abſens, & non pas morts; qu'ils ont changé de Demeure, & non pas de Patrie, qu'ils ſe ſont éloignez de nous, mais qu'ils ne nous ont pas abandonnés. Ne ſoyons pas de l'humeur de ceux qui n'ayment leurs Amis, qu'apres les avoir perdus, & qui doutant de leurs affections, ont recours aux larmes pour s'en aſſurer. Si nous iugeons du merite de l'homme par la noble partie qui le compoſe, nous ſomme aſſurez que ceux que nous pleurons ne ſont pas morts; que leurs Ames vivent contentes; & que la Vertu qui les a fait bõs ſur la Terre, les a randus bien-heureux dans le Ciel. Appliquons toutes ces raiſons aux autres adverſitez: faiſons-en des Armes pour les combattre quand elles nous arriveront; & tenons pour aſſuré qu'elles ſervent touſiours ou pour punir nos Crimes, ou pour faire eſclatter nos Vertus.

DISCOVRS III.

Que le Sage eſt heureux dans le Banniſſement & la Priſon.

RIen ne choque tant les ſentimens ordinaires du Peuple, que d'aſſurer que l'affliction ſoit avantageuſe au Sage, que ſes malheurs contribuent à ſa felicité, qu'il tire ſa Gloire des Diſgraces qu'il ſoit content pendant qu'on le perſecute; & que ce qui rend les autres mal heureux, luy ſoit profitable. Quoy diſent-ils peut on croire qu'vn homme ſe tienne obligé à la Fortune, d'eſtre reduit à la mandicité, de coucher toute ſa vie ſur vn fumier de perdre ſa Fẽme & ſes Enfans, & d'eſtre ingrattement abandonné de ſes plus proches? Peut-on ſe perſuader que Fabricius ſoit heureux dans ſon Exil, quand apres s'eſtre retiré de la Cour, il ſe vit contraint de bécher la Terre, defouïr les Iardins & cueillir de ſes mains propres les herbes & les racines qui devoient ſervir à ſon ſouper? Qui iugera que Rutilius ſoit heureux, lors qu'on le chaſſe de ſon Pays, qu'on le force de quiter ſes Enfans, faire banqueroute à ſes Amis, & ſe

releguer en vn coin infertil de la Terre? Qui s'imaginera que Regulus content dans vn tonneau tout heriſſé de cloux quād on renouvelle ſes playes à chaque moment qu'il ne puiſſe ſe remuer ſans ſe bleſſer le Corps qu'on l'oblige à vne veille cōtinuelle, & que par vn nouveau genre de cruauté, on luy tient les yeux ouverts contre les rayons du Soleil ?

Qui penſera que Socrate ſoit traité en fidelle Citoyen lors qu'on luy preſente vne coupe mortelle que le poiſon qu'il avale luy glace le ſang; & qui coulant ſa malignité par toutes ſes veines, ravit la lumiere à ſes yeux, la vigueur à ſes mēbres & l'aſſurāce à ſa Raiſon? Il faut eſtre ennemy de ſoy-meſme pour fonder ſa felicité ſur ſes mal-heurs, & ignorer la nature du bon-heur, pour eſperer d'y arriver par des outrages qui le combatēt.

Cependant il faut dire dans l'opinion de Seneque que Fabricius eſt heureux dans ſa pauvreté que Rutilius eſt content dans ſon exil, que Regulus ne ſouffre point de mal dans les tourmens, & que Socrates n'eſt pas miſerable en gouſtant la Mort à long-traits. La calamité n'eſtonne que les Eſprits mediocres: & il faut ignorer la condition de

la vie humaine, pour redouter ou fuir les miseres qui l'accompagnent.

Le Bannissement qui est comme le milieu entre la Vie & la mort, qui prive les vivans de la presence de leurs semblables, & qui leur fait regretter l'absence de ceux qu'ils n'ont pas encore perdus; n'est à proprement parler qu'vn changement de Demeure, & vn éloignement de leur Patrie: vn mesme Soleil les esclaire par tout où ils vont; & sans se mettre en peine du lieu où ils doivent se retirer, ils sont assurez de trouver vn Ciel qui les couvre, & vne mesme Terre qui les soustient. Le Sage est trop genereux pour estre attaché à vn coin de la Terre: tout l'Vnivers est son heritage; il vit icy bas comme vn Pelerin, & non pas comme vn Citoyen, & il s'imagine de voyager, toutes les fois qu'on l'oblige à quitter le lieu de sa naissance. Ces Montagnes qui divisent les Royaumes, & ces Rivieres qui entourent leurs Provinces, n'enferment pas ses territoires: ses biens sont respandus par tout le Monde, il estime d'entrer en sa Contrée toutes les fois qu'il vient en celle des autres & comme il possede tout par esprit il se

Magnã est exã plum nisi mala fortuna non invenit. Sen. de provid.

Exiguũ hoc quod si montes coërcent, si fluuij cingunt, patriã esse cẽses vniuer-

gneés du Monde o t contribué à la composer , on n'y trouve pas moins d'Eſtrangers , que de Gens du Royaume , & ſi on faiſoit la monſtre de tous ceux qui l'oc. upent , ie ne ſçay ſi le nombre des bannis ne ſurpaſſeroit pas celuy des Romains. Le plaiſir ou le profit eſt le motif de ce changement : les vns y ſont venus pour y faire trafic, & les autres pour y couvrir leurs débauches ; les vns s'y ſont laiſſés conduire par le deſir d'apprendre les Sciences,& les autres par vne vaine eſperance d'amaſſer des Threſors , ou d'acquerir des honneurs : les Ambitieux l'ont recher. hé,comme vn Theatre pour y eſtaller leur vanité, & on ne trouve point de Nation dont quelques vns ne ſoient bien aiſes , de changer leur Climat avec celuy du Paradis du Monde. Mais ſortans de cette Ville , qui eſt comme la commune Patrie de tous les Peuples , paſſez en toutes les autres qui n'enferment ny ſa gloire ny ſes delices : contez-en les habitans, & vous verrez que la plus grande partie eſt eſtrangere : que leur langue eſt differante de celle qu'ils ont appriſe en leur ieuneſſe , que l'intereſt les a fait

changer de demeure ; & que par vne humeur qui ſemble eſtrange qu'ils ont ſouvent quitté vn Ciel agreable, pour venir en chercher vn d'acier & de brõze. Noſtre Patrie eſt le lieu où nous ſommes contens : noſtre bon-heur dépend de nous, & non pas de l'endroit où nous vivõs, & c'eſt en vain qu'on nous chaſſe des terres de noſtre naiſſance, puis qu'en quelque partie où nous allions, nous y portons nôtre Vertu qui doit faire toute noſtre Felicité.

Patria eſt vbicumque bene eſt ; in homine non in loco eſt Sen. lib. de rem. fortuit.

La Priſon ſemble avoir quelque choſe de plus facheux que le Banniſſemẽt, car outre qu'elle nous prive des biens de la Nature, que les tenebres y font preſque touſiours leur ſejour, que le Soleil n'y répend iamais ſes rayons, & la lumiere n'y entre que par des ſoûpiraux ou des grilles de fer : elle opprime noſtre Liberté, elle nous enſevelit tous vivans dans le tombeau, & nous fait trouver vn Exil au milieu de noſtre Patrie. Les Iuriſconſultes confondent la priſõ avec le Banniſſement, & ne mettent point de difference entre le temps que nous ſommes dans le Cachot, & celuy que nous conſumerions dans l'Exil. Cependant ce qui rend les

Tempus quo quis debet eſſe è carcere computẽtur in tempore quo

autres mal-heureux, n'incommode pas le Sage. Son Eſprit n'y ſouffre iamais de cõtrainte, & comme il vit content dans la Solitude, il demeure libre dans la Priſon. Les murailles qui environnent ſon Corps, les chaînes qui l'attachẽt à vn coin de geolle, ne ſçauroient arreſter ſon Eſprit : il eſt à ſoymeſme, pendant que ſon Allié eſt Eſclave, & ſans franchir les portes qui l'ẽferment, il fait gloire de ſe tranſporter en toutes les parties du Monde. Comme il mépriſe la Volupté dans la Liberté, il ſe mocque de la Douleur dans la Servitude, & il ſe ſoucie peu en quel lieu on le met, puis qu'il ne pretend point de part à la Terre.

quis debet eſſe in exilio. L. 23 Cod de pæn.

Ce qui afflige les foibles & qui rend la Priſon ſi odieuſe aux gens d'honneur, c'eſt qu'il eſt infame, qu'il paſſe dans l'eſprit des hommes pour la Maiſon du Diable, qu'ils diſent que c'eſt qu'il loge ſa famille, & que laiſſant les innocens en liberté il n'y retient que les miſerables & les criminels. Mais toutes ces parolles nous doivent pas eſtonner : car ſi nous ſommes vrays Chreſtiens, entrons y courageuſement, diſpoſons-nous à combattre vn

Tyran dans ſa Maiſon ; & fouler au pied vn Vſurpateur qui n'eſt pas moins l'Ennemy des iuſtes que des coulpables. Si le Cachot qui nous enferme a ſes tenebres, que noſtre Vertu en ſoit la Lumiere que noſtre Patience en briſe les fers que nôtre odeur en chaſſe la puanteur, & que noſtre innocence triõphe de la rigueur de ſes Miniſtres. C'eſt bien trafiquer quand nous profitons dans le commerce, que nos acqueſts ſurpaſſent nos pertes ; & qu'en riſquant quelques legers plaiſirs de la Vie, nous en trouvons de ſolides & d'eternels. En effet cette garde qui eſt à l'entour de nous, ces chaînes dont on nous charge le Corps, & ces cachots où on nous enterre tout en vie ; nous ſont avantageux ; ils nous retirent de la Terre, ils elevent nos penſées dans le Ciel, ils nous y font concevoir les choſes divines, & nous en inſpirent inſenſiblement l'amour avec la cõnoiſſance. Ils font ce que la Providence fait tous les iours dans le Monde ? & comme elle ſoulage les travaux des mortels par le moyen de la nuict, ils relevent nos miſeres par la conſiderations des recõpenſes que nous en attendons. En-

fin la Prison restituë à l'Ame ce qu'elle ravit au corps : la Liberté de l'vn naist de la servitude de l'autre , comme elle cause ses souffrances elle commence sa saintetè, & la dégageant des plaisirs de la Terre , ne luy laisse plus que des desirs pour le Ciel

Mais quand toutes consolations n'accompagneroient pas les Prisonniers, encore ne devroient-ils pas tant s'affliger : la Prison n'a rien d'insupportable ; si elle a sa honte elle a sa gloire ; & si elle a des incommoditez qui la font hair, elle a des advantages qui l'on fait rechercher. Quelques Philosophes en ont fait le seiour des Muses , ils l'ont appellée la retraite du Sage , ils y ont composé leurs plus beaux ouvrages ; & comme si elle eust esté vne Escole , ils y ont enseigné la Vertu à leurs Disciples , la constance aux miserables, & la Clemence à leurs Tyrans. C'est là qu'Anaxagoras a inventé la quadrature du Cercle , qu'il a mis tous les curieux au desespoir , & qu'il a prouvé par des raisons ce qu'ils n'ont encore sceu monstrer par experience. C'est là que Boëce a escrit sa Consolation , qu'il a fait voir que l'af-

fliction vient de Dieu, que la Philoſophie peut la guerir, & que ce qui partoit d'vne Main ſi iuſte, ne pouvoit eſtre fâcheux qu'à ceux qui n'en attendent pas de recompenſe. C'eſt là que Sainct Paul a preſché l'Evangile, qu'il a eſcrit la plus grande partie de ſes Lettres, qu'il a confondu les Iuifs & les Payens; & qu'il a enſeigné à tout le Monde, qu'on ne peut entrer dans la Gloire, que par la porte des ſouffrances. C'eſt là enfin que nous apprenons à exercer la ſobrieté, à nous contenter de ce que nous poſſedons, à retrancher les choſes qui nous ſont ſurperfluës, à concevoir vn mepris des biens de la Terre; & par vne douce violence, à nous avancer vers le Lieu qui eſt le ſoulas des mal-heureux, la retraite des innocens, & la liberté des captifs.

DISCOVRS IV.

Que la Compaſſion & l'Envie ſont ennemis de la Sageſſe.

COmme on ne voit rien de purement ſimple dans le Monde, que tout ce qui s'y trouve ſoit compoſé, que la Volupté que nous y goûtons eſt

meſlée de Douleur, & que la plus haute Felicité des hommes eſt touſiours accompagnée de miſeres & d'inquietude ; Comme il n'y a preſque point de Vertu accomplie ſur la Terre, que la plus belle a ſes defauts, la plus eſclairées ſes tenebres, la plus innocente ſon iniuſtice, & la plus courageuſe ſes foibleſſes ; Il ne faut pas s'eſtonner ſi le vice nous trompe ſi ſouvent en ſe monſtrant, & qu'en retenant quelques qualitez de ſon contraire, il n'a beſoin que d'vn peu d'apparence pour nous paroiſtre glorieux. Nous loüons l'Ambition, parce qu'elle imite la Generoſité, qu'elle meſpriſe les dangers, qu'elle affrõte la mort, & qne pour gagner vn peu de Terre, elle fait litiere de tous les travaux qui ſervent d'exercice à la Valeur. Nous eſtimons la Profuſion, parce qu'elles s'eſloigne de l'Avarice, qu'elle approche de la Liberalité, & qu'elle donne largement ſans eſperance de recompenſe. Nous reverons la Diſſimulation dans les Politiques, parce qu'elle a du rapport avec la Prudence, qu'elle cache ſes deſſeins, qu'elle couvre ſes déplaiſirs, & qu'elle attend le temps de les vanger. Nous

honorons la Misericorde, parce qu'elle a de la ressemblance avec la Charité, qu'elle tire les prisonniers du Cachot, qu'elle soulage les miserables, & que sans aucune consideration de leurs merites, elle secourt égallement le criminel & l'innocent. Tous les Orateurs luy ont donné des éloges : ils en ont fait la Vertu des Princes, ils l'ont elevée au dessus de ses Compagnes ; & ont asseuré que si la Valeur & la Iustice les rendoient illustres ; la Misericorde les rendoit dignes de nôtre admiration. Rien ne vous approche tant des Dieux, dit Ciceron en parlant à Cesar, que vostre misericorde ; vostre clemence vous fait vne de ses images : & si vostre Fortune n'a rien de plus glorieux que de commander au Peuple Romain : la Nature ne sçauroit rien loger de meilleur en vous, que la volonté de conserver les mal heureux.

Nulla de virtutibus tuis pluribus nec gratior nec admirabilior misericordiâ tuâ. Nihil habebat, nec fortuna tua maius quàm vt posſis nec natura, tua melius quàm vt velis conseruare quamplurimos.

Bien que cette Vertu soit si belle en apparence, & qu'il semble qu'on ne puisse la blasmer sans renoncer à l'humanité : elle ne laisse pas d'avoir des notables defauts, & de passer pour vn Vice dans la Morale des Stoïciens. Car comme ces genereux Philosophes ban-

niſſent de leur Sage toutes les maladies de l'Ame, ils ne ſouffrent pas que le mal d'autruy luy cauſe de la douleur : ils veulent que la Vertu le rende auſſi inſenſible aux miſeres de ſon prochain, qu'aux ſiennes particulieres, qu'il ſoit à l'épreuve de tous les mal-heurs, & que ce qui a accouſtumé de rendre les autres miſerables, luy apprennent la Conſtance & la Modeſtie. Quoy, diſent-ils, la Vertu conſiſte-elle en la foibleſſe ? faut-il commettre vne laſcheté pour eſtre genereux ? ne peut-on pas eſtre charitable ſans eſtre affligé, & ne peut-on pas ſecourir vn miſerable ſans méler ſes ſoûpirs avec ſes ſanglots, & ſes pleurs avec ſes larmes ? Le Sage doit regarder les pauvres pour les ayder, & non pas pour compatir à leur miſere, il doit les proteger, & non pas s'en émeuvoir, il doit travailler à les ſoulager, & non pas s'intereſſer dans leurs deſaſtres.

Verè enim ægritudo, nec longè à miſeria eſt quiſquis miſeretur. Lipſ. 2. de conſtit.

Mais comme cette penſée ſemble vn peu eſtrange à ceux qui n'entendent pas l'opinion des Stoïques, il faut ſuppoſer avec Seneque, pour la bien concevoir, que la miſericorde eſt compoſée de deux parties differentes, dont

qu'il reprimende les impies, & qu'il chaſtie les criminels. Il les aborde ſans trouble, il les conſole par ſes raiſons, il les ſoulage par ſes liberalitez; & ſçachant bien que ſa douleur leur eſt inutile il tire plûtoſt de l'argent de ſa bourſe que des larmes de ſes yeux.

quilla mẽte vultu ſue. Sen. 2. de Clẽ.

Si la Compaſſiõ eſt laſche quand elle conſidere ſon mal-heur dans celuy des autres, l'Envie eſt infame quand elle fait ſon tourment de leur proſperité; & comme on ne peut excuſer la premiere à cauſe de ſa foibleſſe, on eſt obligé de condamner la ſeconde à cauſe de ſon iniuſtice. Les Vices nous plaiſent quelquesfois, ils s'inſinuent ſouvent en la place des Vertus: & il s'en trouve de ſi déguiſez, qu'à peine peut-on diſtinguer de leurs contraires. La Profuſion paroiſt ſi belle en la perſonne des Monarques, qu'on n'a point de peine de la confondre avec la Liberalité: la Cruauté ſe couvre ſouvent du manteau de Iuſtice: la Miſericorde eſt ſi douce, qu'on ne la peut bien ſeparer de la Clemence: & comme elle en porte toutes les livrées, elle ne craint pas d'aſpirer à ſes loüanges. Mais l'Envie eſt toûjours infame: la Vertu fait ſon tour-

Inuidia eſt odiũ alienæ felicitatis reſpectu ſuperiorũ quia eiũ nõ æquatur, reſpectu infe-

& qu'ils apprehendent la Puiſſance de leurs Amis. Ils ſe croyent abbaiſſez, quand on priſe ceux qui leur ſont inferieurs: ils ſe perſuadent que les loüanges qu'on leur donne, diminuent leur grandeur, & ils craignent qu'on ne les vueille ſupplanter, toutes les fois qu'on parle en leur faveur.

Mais ſi les Roys ſouffrent avec regret les perſonnes vertueuſes, leurs Sujets ne portent pas moins d'envie à leurs belles qualitez: la Conjuration n'eſt pas toujours vn effet de leur mauvais regime, elle procede plus ſouvent de la malice des Sujets, que de la tyrannie des Souverains: & la gloire qui les environne, eſt ſouvent l'vnique cauſe de leurs ruine. Socrate n'a perdu la Vie que pour avoir eſté trop vertueux: ſa probité a fait tous ſes crimes: & on n'accuſeroit pas aujourd'huy les Atheniens d'avoir fait mourir le plus ſage de leur Republique, ſi l'Envie ne leur avoit fourny des Armes pour s'en defaire.

Mais comme il n'y a point de crime impuny ſur la Terre, l'Envie trouve ſon châtiment en elle-meſme: elle boit la plus grande partie de ſon venin, &

il ſuffit de l'abandonner à ſa fureur pour la rendre miſerable. Tous les autres vices ſe propoſent quelque Bien; & quoy qu'il n'ait iamais que de l'apparence, il ne laiſſe pas de ſatisfaire à leurs pourſuites. Mais l'envie regarde le Bien pour s'en affliger, elle ne ſe reioüit que du mal-heur des autres; par vn aveuglemẽt qui eſt propre à l'Avarice, elle meſure ſes Richeſſes à la Pauvreté de ſes voiſins, & ſon Indigence à leurs Threſors. Pour violente que puiſſe eſtre vne Paſſion, elle ne dura pas toûjours; elle finit apres quelque temps, & trouve ſouvent ſa Mort dans la cauſe qui luy avoit donné la Vie. La Colere ſe repoſe apres nous avoir tourmenté; le Plaiſir ſe convertit en ſupplice, apres nous avoir enyvré de ſes douceurs; la Gourmandiſe ſe laſſe dans la bonne chere; & noſtre Ame ne reſſent point d'emotions qui ne donnent quelque tréve apres nous avoir travaillé. Mais l'envie eſt toûjours agiſſante, elle dure auſſi long-temps que ce qũi l'a cauſée: & quelques efforts qu'on faſſe pour l'adoucir, on ne peut la guerir que par la mort de ſon Autheur.

De tous ces Diſcours il eſt facile de

conclurre que la Douleur n'eſt pas naturelle, puis qu'elle eſt ſi bizarre; qu'elle ne touche pas égallement tous les hommes; qu'elle eſt juſte dans la Pauvreté, laſche dans la Compaſſion, infame dans l'Envie, abbatuë ou inſolente dans le mal-heur. Celuy qui ſuit les mouvemens d'vne Paſſion ſi ſombre, peut bien s'aſſeurer de n'eſtre iamais heureux; & comme la plus innocente eſt accompagnée d'injuſtice, on ne doit pas eſperer d'en pouvoir faire des bons vſages dans la Morale.

FIN.

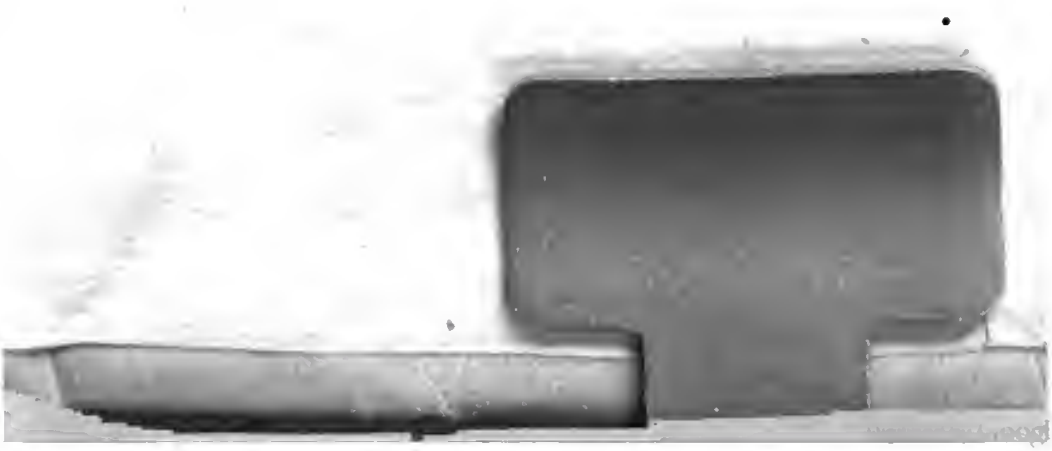
BIBLIOTECA
ROMA
VITTORIO EMANUELE

PERMISSIONS.

VEv le Livre intitulé, LES CARACTERES DE L'HOMME SANS PASSIONS, SELON LES SENTIMENS DE SENEQVE ; Ie n'empeſche pour le Roy qu'il ſoit permis à IEAN BALAM, Maiſtre Imprimeur de cette Ville, d'imprimer ledit Livre, avec défenſes à tous autres en tel cas requiſes & accouſtumés. FAIT à Lyon, ce 27. May 1666.

GALLIAD.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

SOIT fait ſuivant les Concluſions du Procureur du Roy, ce 27. May 1666.

DE SEVE.